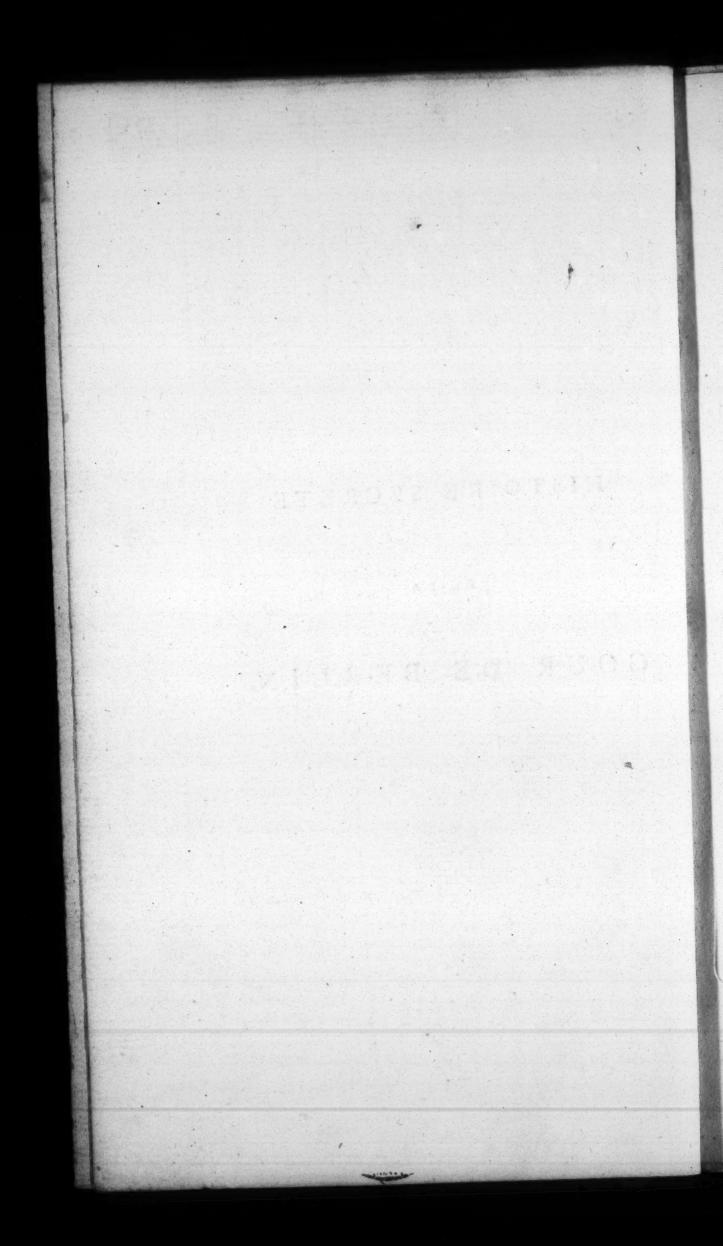
HISTOIRE SECRETE

DE LA

COUR DE BERLIN.



HISTOIRE SECRETE NO NO NO BRY MAN BRY

Des Anecdotes Plaisans et Singulieres.

Par Le COMTE DE MIRABEAU.

TOME PREMIERE.



Voyer le Duc d'Yorck, p. 280. Tome Premiere.

A LONDRES, CHEZ S. BLADON, DANS PATER NOSTER ROW. 1792.

1323338 DATE OF BURE ra Lincolnies, twiches of Siegal The first telephone was a second LEWIS TWO Y

graduce syclony

WE THE TONDRESS OF ASSESSED ASSESSED.

CHEE IS BLADON, DANS PATER NOTER ROW

Fager it line French, p. 280. Rome Premiere.



AVIS DE L'EDITEUR.

LES LETTRES qui composent ce Recueil étoient éparses au milieu des papiers
de tout genre d'un voyageur mort l'année
passée, au fond de l'Allemagne, dans un
village ignoré. Elles contiennent nonseulement un grand nombre de faits curieux sur les derniers mois de la vie de Frédéric-le-Grand, & sur les premiers temps
du regne de son Successeur; mais une peinture des principaux personnages instuens
encore aujourd'bui à la Cour de Berlin,
aussi sidelle qu'énergique, s'il faut en croire
le plus irrécusable des témoins, le temps
qui a consirmé presque toutes les prédictions
de l'Auteur de ces Lettres.

Nous avons pensé qu'un tel Recueil, trèsprécieux en lui-même, devenoit plus important dans les conjonctures. Les mouve-

A 3

mens

mens du Nord, les circonstances qui donnent au Cabinet de Berlin, une influence fi imprévue & si prodigieuse, la nécessité trèsimminente de prendre un parti dans les contentions redoutables qui vont décider du sort de l'Allemagne; enfin, la probabilité que les Etats-Généraux demanderont au Gouvernement connoissance des relations & des engagemens politiques du Cabinet de Versailles, ne fût-ce que pour décréter les économies possibles, ou les dépenses nécessaires, ce qui suppose une recherche très-approfondie des motifs de diminuer ou d'augmenter notre état militaire: tout concourt à rendre intéressantes les notions qui peuvent & doivent déterminer les François à favoriser le système Autrichien, ou à défendre les libertés Germaniques.

SUR LA SITUATION ACTUELLE DE L'EUROPE. (1)

2 Juin, 1786.

LE Roi de Prusse va mourir; il est peut-être mort au moment où j'écris. Il est impossible qu'il vive encore deux mois. Avec lui tombera la clef qui resserroit la voûte politique de l'Europe. Tout annonce la guerre.

L'Empereur s'est engagé d'amourpropre & très-récemment encore à tâter le nouveau Roi de Prusse, aussi-tôt son

⁽¹⁾ Aucun des papiers qui vont suivre n'étoit en ordre dans les porte-feuilles du voyageur; mais ce mémoire précéde par sa date toutes les dépêches qui ont été la conséquence d'un voyage, lequel semble avoir été en partie déterminé par ce premier mémoire.

avénement au Trône. Tâter, c'est son mot: faire cesser la criante usurpation qui a ravi la Silésie à l'auguste Maison d'Autriche, c'est le cri de ralliement de tous ses écrivains.

L'Empereur a peu d'argent; mais quatre cens mille foldats, quelques officiers, & le fatal pouvoir d'engloutir jusqu'au dernier de ses sujets dans l'abîme de la guerre. Tous ses engagemens publics & secrets avec l'Impératrice de Russie, tendent à réaliser & cimenter le système oriental devenu la passion de Catherine II, le falut, l'espoir & l'azyle de Potemkin. L'Empereur n'abandonnera jamais ce système que pour l'invasion de l'Italie, qui nous seroit encore plus funeste que le démembrement de la Turquie Européenne, ou pour le bouleversement de l'Allemagne, qui ruineroit tout équilibre en Europe. Quelque plan qu'il choisisse, sa turbulence naturelle, ses projets gigantesques appellent la confusion, le trouble, la discorde, c'est son élément.

11 est douteux que Frédéric-Guillaume ne le prévienne pas. La préservation de la liberté Germanique très-férieusement menacée, lui feroit un motif spécieux aujourd'hui, dût le nouveau Roi de Prusse vouloir en être un jour le plus actif oppresseur. Mais sa sûreté personnelle crie plus haut encore, puisque les vastes projets de l'Empereur, la complicité de la Russie, l'agonie de la Pologne, les tracasseries de la Courlande, nos alliances fécretes, &c. paroissent compromettre son existence politique. Enfin, indépendemment de toute autre confidération, il est difficile qu'il ne soit pas tenté de s'essayer contre un émule, un rival dont il a éprouvé des injures personnelles. Frédéric-Guillaume aura plus de trois cens millions dans ses coffres; deux cens mille hommes qui composent la meilleure armée de l'Europe, sans comparaifon aucune; le plus grand Général connu, aussi influent dans la paix que dans la guerre, & qui peut être pressé pressé de cueillir des lauriers pour son compte.

Frédéric-Guillaume est mécontent de la France. Il craint sa lenteur, ses délais, ses tergiversations, & pour tout dire, ce que nous appellons sagesse & prudence, & ce qu'ailleurs on appelle impéritie ou persidie. Il adore sa sœur; il est furieux de la maniere dont nous traitons son beau-frere. Les agitations de la Hollande influeront sur-tout dans les premiers momens de son regne, sur son cœur, son esprit & ses projets.

Les Anglois l'observent, le surveillent, l'investissent; ils l'échausseront, ils l'exalteront, ils l'enivreront pour troubler la paix du continent, & se ménager l'occasion d'une revanche. On ne sauroit se déguiser qu'ils se préparent pour cette occasion. Cent quinze vaisseaux en commission, un accroissement considérable de revenu, puissante hypotheque pour de nouveaux & immenses emprunts; une caisse d'amortissement très-propre à les favo-

favoriser; les intarissables espérances qu'ouvre le prodigieux succès de la commutation de droits; un crédit tel que les trois pour cent, le principal de leurs fonds qui ne représente pas moins de cinq milliards de notre monnoie, a monté depuis huit mois graduellement & constamment de cinquante-sept pour cent à soixante quatorze; le procès de Hastings qui peut leur rendre la confiance des Indiens; la foiblesse, la nullité de leurs ennemis dans cette contrée qui leur vomit l'or, & leur pompe une bonne partie du nôtre; l'incendie général prêt à s'allumer en Europe; les divisions inextinguibles des Hollandois seuls ennemis redoutables pour leur commerce lointain, que la force des choses rendra tôt ou tard leurs alliés ou leurs victimes; leurs liaisons toujours plus étroites avec la Russie, qui leur donnent le privilege presque exclusif des munitions navales; les bruits semés dans l'étranger fur la déplorable fituation de nos Finances; tout dispose les Anglois à la guerre; leur Roi est peut-être le seul en A leterre qui ne la désire pas: peutêtre aunt ce Prince si entêté par nature, & bien plus ambitieux que ne peuvent le croire ceux qui ne l'ont point étudié, ne la craint-il pas autant que ses liaisons & ses intérêts de famille donnent à le penser, mais, en tout état de cause, il aimera mieux la faire que de s'y voir forcé par l'opposition.

Telle est la crise qui menace le repos de l'Europe: qu'avons-nous à y opposer?

Plus de deux cens quarante millions d'anticipations; soixante millions d'excédent de la dépense sur la recette (1), si l'on supprime le troisieme vingtieme que l'on a juré d'abroger; trente-huit, si l'on ne fait pas l'outrage à la foi publique de renouveller ce terrible impôt; nos fonds royaux dans la boue; l'agi-

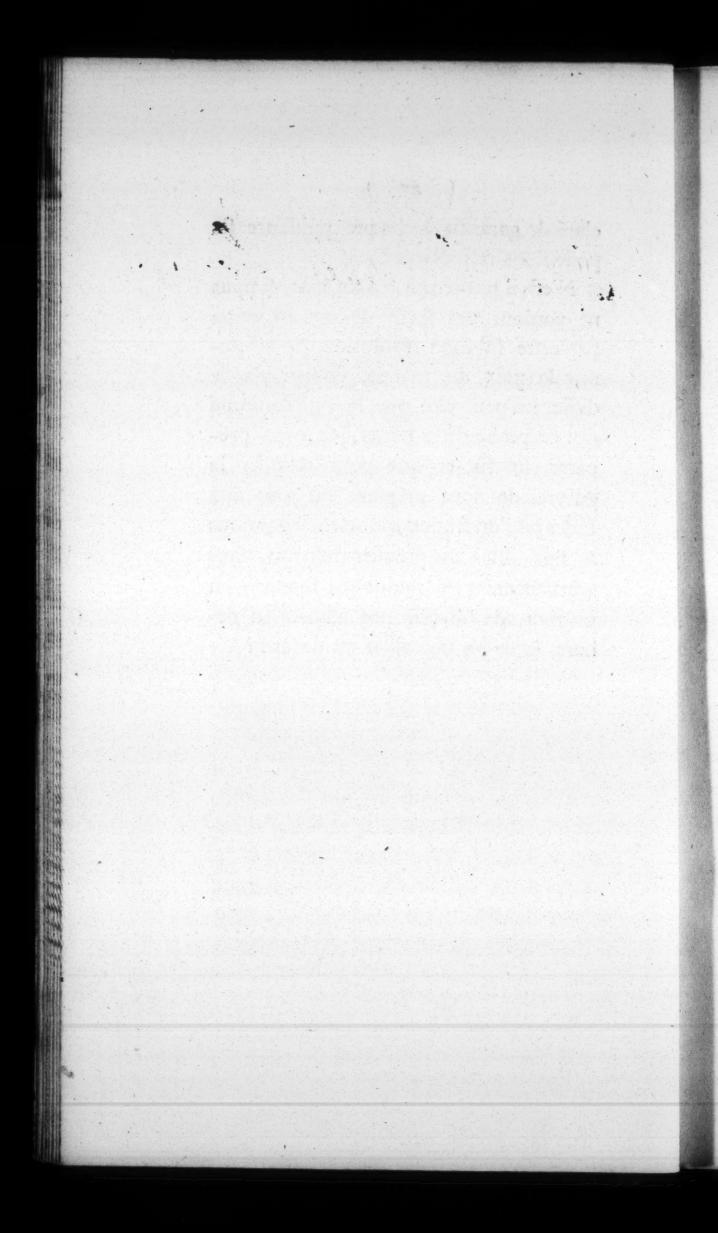
⁽¹⁾ Le Lecteur n'oubliera pas que ce Mémoire a été écrit en Juin 1786, où l'abyme du déficit, qu'au reste les bons citoyens doivent regarder comme le trésor de l'Etat, soin d'être connu, étoit à peine deviné.

otage ruinant Paris, qui desseche le Royaume; les peuples épuisés & mécontens; le commerce aigri & découragé; la défunion au dedans; le discrédit au dehors; une marine non équippée, & impossible à renouveller en cas de malheur; des troupes incomplettes, & incontestablement les plus mauvaises d'entre les bonnes; l'alliance de l'Espagne, qui ne nous a jamais que contrarié dans nos opérations; l'alliance douteuse de la Hollande, qui sera le premier tison de la guerre; celle des Suisses, qui tremblent pour eux-mêmes, & peut-être à cause de nous, fur lesquels ils ne comptent plus que précairement & avec inquiétude; celle du Roi de Sardaigne, qui nous regarde presque comme des ennemis secrets, depuis que nous hésitons à lui garantir ses Etats, & qui ne peut avoir aujourd'hui d'autre ambition que de préserver son existence; pas un ami en Allemagne, la méfiance universelle à la place; la plus profonde ignorance des projets de nos ennemis; la diplomatie la plus inactive de l'Europe, bien que la mieux payée; en un mot, cette situation véritablement caduque & fatale, de n'être ni propres à maintenir la paix, ni prêts à soutenir la guerre.

A la vérité, la France où la nature fait tout pour le gouvernement en dépit de lui-même; la France, ce Royaume inépuisable en hommes & en argent, pour peu qu'on sache solliciter l'un, & mettre en œuvre les autres, la France offre mille & mille ressources; mais pouvons-nous trop nous hâter de changer le fatal ordre de choses où nous sommes tombés, de prendre les moyens d'être exactement avertis, d'essayer s'il est donc vrai qu'il foit impossible de se rapprocher férieusement & solidement de l'Angleterre, en faisant porter sur un traité de commerce, qui, quelqu'avantageux qu'il puisse paroître aux Anglois, ne fera pas qu'ils soient jamais autre chose que nos voituriers; une alliance offensive & défensive à laquelle nous associerions la Prusse dans le seul but formellement déclaré

claré de garantir à chaque puissance ses possessions respectives?

N'est-il pas temps, en un mot, si nous ne voulons pas sortir de notre routine par cette sublime révolution qui assure-roit la paix du monde, & qui n'a de difficulté peut-être que la pusillanimité qui empêche de la tenter, de nous préparer, ne sût-ce que pour retarder la guerre, de nous préparer sur-tout aux sur sou l'on frappera mortellement nous a nos alliés au premier moment, sans nous menacer le moins du monde; en un mot, de rétablir nos affaires au de-hors, & de les ravitailler au dedans?



HISTOIRE SECRETTE

has mais it not pay probable que la

(2)

nî) asıq usq a pe Lik smêm 2. sidald

aufil gent-due il fercit plus viadina-

COUR DE BERLIN.

de Vergennes de fon côté n'avoit n'en

rocus car je tiens pour infaillible que,

des l'aconie, les commers leront arreits.

Ced va me preffer besucoup, Monfieur,

que le grand évenement eff, ou tron-

LETTRE PREMIERE. (a)

91 110 00 3 3 motor 3000 5 Juillet 1786.

MONSIEUR, mel mediule in

C'EST de la premiere poste que j'ai l'honneur de vous écrire, pour vous prévenir que le courrier de Berlin que

⁽a) Cette lettre est évidemment adressée à un Ministre qui avoit chargé le voyageur de quelque commission secrete. Il nous semble démontré que ce Ministre est M. de Calonne, & la lettre qu'on va Tome I.

j'ai attendu pour monter en voiture, ne m'a apporté aucune lettre. Il est possible, mais il n'est pas probable que la lettre de mon correspondant ait été mise trop tard à la poste; mais il est possible aussi, peut-être il seroit plus vraisemblable, & même il seroit à peu près sûr que le grand événement est, ou trèsprochain, ou confommé, si M. le comte de Vergennes de son côté n'avoit rien reçu; car je tiens pour infaillible que, dès l'agonie, les courriers feront arrêtés. Ceci va me presser beaucoup, Monsieur, & je me rendrai avec une très-grande célérité, du moins à Brunswick, où je serai très-sûrement informé, & où je m'arrêterai plusieurs jours si le Roi est vivant. 1 183T de la premiere poste

lire est infiniment curieuse, comme portant la preuve que dès le commencement de 1786, ce Ministre des Finances étoit décidé à une assemblée des Notables qu'il a cependant convoquée & dirigée, en 1787, avec une si périlleuse & si satale précipitation.

Maintenant il ne me reste qu'à vous redire que rien ne me coûtera, efforts, temps ni peines pour servir vous & la chose publique.

Je ne vous répéterai rien de nos conversations; mais je prendrai la liberté de vous donner un avis, uniquement fondé fur mon attachement pour vous qui ne pouvez pas n'y pas croire, puisqu'indépendemment de la féduction que vous exercez avec tant d'empire, nos intérêts sont solidaires; le torrent de vos affaires, l'activité des intrigues, les efforts de tout genre qu'il vous faut prodiguer, vous rendent impossible de rédiger vousmême les très-grandes idées que votre génie a mûries, & qui font prêtes d'éclorre. Vous m'avez montré du regret de ce que je ne voulois pas en ce moment employer mon foible talent à rédiger vos belles conceptions. Eh bien! Monsieur, souffrez que je vous indique un homme digne de cette mar-

B 2

que

que de confiance sous les rapports. M. l'abbé de P * * * * joint à un talent très-réel & fort exercé, une circonspection prosonde & un secret à toute épreuve. Jamais vous ne pourrez choisir un homme plus sûr, plus pieux au culte de la reconnoissance & de l'amitié, plus curieux de bien faire, moins avide de partager la gloire des autres, plus convaincu qu'elle est & doit être toute entiere à l'homme qui sait concevoir & qui ose exécuter.

Il a un autre avantage pour vous. Son ascendant sur P**** réprime les défauts de celui-ci, dont on cherche à vous effrayer, & met en œuvre toutes ses grandes qualités, ses rares talens, qui vous sont tous les jours plus nécessaires. Il n'est pas un autre homme qui puisse disposer comme M. l'abbé de P****

de M. P****, lequel vous deviendra à chaque instant plus précieux pour une grande opération d'argent, sans laquelle vous n'en pourrez jamais tenter une autre. Vous pouvez, Monfieur,

fieur, confier à l'abbé de P * * * * le travail délicat qu'en ce moment sur-tout vous ne devez pas abandonner à des commis. Cette belle & lumineuse & civique idée de tirer des résultats de tant d'états faux dont on a infecté les portefeuilles des Ministres, qui, comparés aux états vrais, décident le Roi, sous l'inspiration de la nécessité, à laisser faire des opérations décisives qui donnent à la France un crédit national & par conséquent une constitution, ne sauroit être mieux réalifée que par ces deux hommes; l'un est à vous depuis long-temps, l'autre y sera au premier acte de bienveillance qui parlera à son émulation, & les deux ensemble feront beaucoup plus qu'un homme complet. Daignez m'en croire, Monfieur, vous ne fauriez mieux manœuvrer pour vous-même. J'ai voulu vous le dire ce soir encore, parce qu'il ne seroit ni délicat ni décent que l'intéressé lût cette lettre, & que c'est la derniere de moi qui vous viendra fans intermédiaire. J'espere pour vous & B 3

votre gloire que vous y donnerez quelque confiance, & que ce conseil, si j'ose l'appeller ainsi, ne vous sera pas la moindre preuve du très-respectueux dévouement avec lequel &c.

Montieur, com no reminer and

ne feron, ai delicat mi decent que l'an-

ted but cotto letter to our car

vois le dire ce foir en ore.

LETTER II.

Brunfwick, 12 Juillet, 1786.

LE Roi est très-mal, cela est constant; mais il n'est pas à la mort, & Zimmermann, fameux Médecin d'Hanovre qu'il a fait venir, à déclaré que s'il vouloit se ménager, il vivroit encore; mais il est incorrigible sur l'insobriété. Au reste, il monte à cheval, & même il trotta, il y a quelques jours, cinquante pas, deux hommes à côté de lui. L'hydropisie n'en passe pas moins, pour incontestable, & la vérité est qu'il n'a jamais été réellement mieux depuis mon départ.

Je ne verrai le Duc régnant de Brunswick que ce soir : il est en campagne. Il a soutenu, avec force, l'élection que les chapitres de Hyldelsheim & de Paderborn viennent de faire d'un coadju-

B 4

berg. Vienne intriguoit prodigieusement en faveur de l'archiduc Maximilien. Il paroît que le Duc n'est pas éloigné de la paix, puisqu'il renforce par toutes voies la confédération Germanique, qui, certainement, n'a que ce but, quoique l'on puisse penser du moyen. J'ai d'ailleurs des raisons pour être de cette opinion que je développerai une autre fois. Aujourd'hui le courrier me commande.

Les partis sont très en activité à Berlin sur-tout celui du Prince Henri qui est toujours pressé, sans trop savoir ce qui l'attend; mais tout se tait devant le Roi; il est encore Roi, il le sera jusqu'au bout.

Le Roi ne menaçant pas ruine instante, je resterai plusieurs jours à Brunswick afin de le préparer à mon retour beaucoup plus prématuré que je ne 9 l'avois l'avois annoncé, & pour voir de plus près le Duc.

La monnoie est toujours un objet de contention & de discrédit exagéré. Il me paroît utile d'avoir des raisons apologétiques sur l'or, en avouant la trop haute proportion; (car à quoi bon nier ce qui est démontré), & des preuves justificatives sur l'argent, les écus de soixante-neuf, & ceux depuis 1784, restant toujours proscrits.

Vous favez sans doute que le Duc Louis de Brunswick a quitté Aix-la-Chapelle, & s'est retiré à Eysnack. Les troubles de cette petite république expliquent peut-être sa retraite; mais son nouveau domicile n'est pas suffisamment expliqué, ce me semble, par cette seule raison, que la Duchesse de Weymar est sa niece.

LETTRE III.

24 Juillet, 1786.

beau-

J'AI dîné & soupé hier avec le Duc. Au sortir de table, après le dîner, il me prit en particulier dans une embrasure, & nous y causâmes environ deux heures, d'abord avec beaucoup de réserve de sa part, ensuite avec plus d'ouverture; ensin, avec le desir évident d'être cru sincere.

L'occasion de la conversation particuliere sut un mot d'estime sur M. le comte de Vergennes, & de crainte sur sa prochaine retraite. Ce mot sut suivi brusquement de cette question faite d'un ton affecté d'indifférence, qui déceloit une très-vive curiosité. Et sans doute M. de Bre * * sera le successeur? La Duchesse étoit en tiers. J'ai répondu en baissant la voix; mais articulant avec

beaucoup de fermeté: Monseigneur, j'espere & je suis persuadé que non. Je n'avois pas fini de prononcer, qu'il m'avoit emmené dans l'embrasure au bout de l'appartement, & aussi-tôt il s'est mis à me parler avec toute la force que comportent sa mesure naturelle & fa dignité, de l'inquiétude que ne pourroit pas ne point avoir le corps germanique, fi M. de Bre * *, qui étoit à la tête du parti Autrichien, & depuis long-temps le serviteur & l'ami du cabinet de Vienne, venoit à succéder au Ministre principal. Alors parlant de M. le comte de Vergennes avec toute sorte de respect, & des intentions généreuses & pacifiques du Roi, avec une grande confiance, j'ai dit que si M. de Vergennes se retiroit, ce seroit probablement de son plein gré, & que personne n'influeroit plus que lui sur le choix de son successeur; que soit qu'il restât, soit qu'il se retirât, le Ministre principal ne seroit par consequent pas du parti Autrichien: qu'affuré-

2

ment la probité du Roi, & la morale de sa politique, rendroient toujours respectables pour notre cabinet nos liaifons avec l'Empereur comme toutes autres; mais que l'intérêt de l'Europe, & le nôtre en particulier, étoient tellement la paix, que ces liaisons ne pouvoient qu'y concourir, bien loin de stimuler à la guerre; que la France étoit assez puissante par la force des choses, & même par la fituation de ses affaires, pour se faire honneur d'avouer qu'elle craignoit la guerre & qu'elle l'éviteroit avec beaucoup de foins; que je ne pensois pas que rien la rendît probable de sitôt, sur-tout lorsqu'en étudiant l'administration du duc de Brunswick, je voyois qu'il avoit fait son métier de Souverain & de pere avec une telle assiduité & un si grand succès, que quelque tenté que fût naturellement l'homme de fuivre la carriere où il est incontestablement le premier, je ne pouvois croire qu'il facrifiât à des idées de gloire militaire dont il étoit déja si comblé, ble, son ouvrage chéri, ses véritables jouissances & le patrimoine de ses enfans; que tout l'appellant à la suprême influence sur les affaires de Prusse, après la mort du grand Roi, & la Prusse étant aujourd'hui, dans le continent, le pivot de la paix ou de la guerre, lui duc de Brunswick seroit presque le seul à en décider; qu'il avoit assez été le Dieu de la guerre; que j'étois convaincu qu'il feroit déformais l'ange de la paix. -Alors il s'est défendu avec beaucoup de force d'avoir jamais aimé la guerre, même au temps où il y avoit été le plus heureux; il m'a montré combien, indépendemment de ses principes, ses combinaisons de famille & ses intérêts perfonnels l'éloignoient de la guerre; " & " s'il falloit, m'a-t-il ajouté, ne con-" fulter dans une si grande cause que " les vils intérêts de l'amour-propre, " ne sais-je donc pas quel jeu de hazard " c'est que la guerre; je n'ai pas été " malheureux; peut-être aujourd'hui " serois-je plus habile & cependant in-

" fortuné.

"fortuné. Jamais homme sensé, sur"tout avançant en âge, ne compro"mettra sa réputation dans une car"riere si hazardeuse, s'il peut s'en dis"penser." Cette partie de son discours, qui a été longue, vive, chaleureuse, évidemment sincere, avoit été précédée d'une phrase d'étiquette & de représentation, où il m'avoit assuré qu'il
n'auroit jamais d'influence en Prusse, &
qu'il étoit loin d'en désirer.

J'ai repris cette phrase, & lui prouvant, par un tableau rapide, que je connoissois bien Berlin, les principaux acteurs, & la situation des esprits & des affaires, je lui ai démontré ce qu'assurément il sait mieux que moi, que son intérêt, celui de sa maison, celui de l'Allemagne, celui de l'Europe lui faisoient un devoir de prendré en Prusse le timon, pour la préserver de l'ouragan le plus fatal aux Etats dont la puissance porte principalement sur l'opinion; je veux dire les petites intrigues, les petites passions, le manque de sermeté. meté, de suite & de système. Votre dignité personnelle, ai-je ajoutè, vraiment immense & mille sois plus élevée que votre rang, quelqu'éminent qu'il soit, vous désend, sans doute, de vous offrir; mais votre devoir est, je ne dis pas de ne point resuser, je dis de vous mettre en mesure, & d'employer votre sorce & vos talens à prendre de l'empire sur le successeur, & à saisir le sceptre des affaires.

loppé. Il m'a parlé avec vérité, & par conséquent avec quelque consiance, de Berlin; il m'a dit que M. de Hertzberg ne lui avoit point laissé ignorer nos liaisons; il m'a signalé chacun des personnages influens tels que je les connois. J'ai vu clairement qu'il y avoit de la froideur fondée sur quelque chose d'ignoré entre lui & le Prince de Prusse, qu'il (le Duc de Brunswick) n'aimoit ni n'estimoit le Prince Henri, & que sa partie à lui Duc étoit aussi puissamment liée, qu'elle pouvoit l'être dans un pays jusqu'ici

jusqu'ici peu habitué à l'intrigue, mais dont le jour en viendra bientôt peutêtre. Comme j'avois eu, à dessein, l'air de croire beaucoup aux dispositions à la guerre de la part du cabinet de Berlin, le Duc m'a très-bien montré qu'indépendamment de ce que le successeur, bien que très-brave, n'étoit pas belliqueux, ne fût-ce qu'à cause de ses mœurs, de ses habitudes & de sa monstrueuse stature, il y auroit de la démence à commencer; que le temps des acquifitions par les armes, qui peut-être feroient encore nécessaires à la Prusse, n'étoit pas venu; qu'il falloit consolider &c. &c. Tout cela a été très-férieux, très-sensé, & très-fort de détails.

Système Oriental, Russie, Pologne, Courlande, tout a passé en revue.

Ils ne sont point rassurés sur le système Oriental; c'est-à-dire, sur la part que nous y prendrons. Ils paroissent croire que la Russie ne secondera jamais sortement l'Empereur que pour le système Oriental, & dans tout ce qui peut amener

fon succès. La Pologne est à reconstruire. Nous avons remis à en parler ainsi que de la Courlande. Tout-àcoup, & par une transition très-brusque (il les emploie, ce me semble, pour furprendre le fecret de celui auquel il parle & qu'il fixe prodigieusement en l'écoutant), il m'a demandé ce que j'allois faire à Berlin; achever de connoître le Nord, lui ai-je dit, que je ne puis guere étudier que là, puisque Vienne & Saint-Petersbourg me sont interdits. Eh! qui sait? On présume toujours de ses forces; on espere que, dans un beau sujet, l'ame élevera le génie. J'oserai peut-être essayer d'arracher le portrait de César aux barbouilleurs qui s'empresseront de s'en emparer. Cette idée a paru le satisfaire; j'ai pu facilement y coudre des choses agréables pour lui; je lui ai dit qu'il nous avoit beaucoup plus conquis que battus; que nous regardions les destinées de l'Allemagne comme reposant sur sa tête, &c. &c. & qu'ainsi le projet d'écrire la plus brillante partie de l'histoire de mon siecle TOME I. m'avoit m'avoit placé, même avant de le connoître, au rang de ses plus curieux observateurs, & par conséquent de ses plus fervens admirateurs. Je ne sais s'il m'a tout-à-sait cru uniquement occupé de littérature; mais l'idée que j'écris l'histoire me le rendra probablement plus accessible, si même ce n'est plus consiant; car il paroît posséder au plus haut degré l'amour & même la jalousie de la gloire.

Le courier me presse, parce que n'ayant point quitté la Cour de tout hier, je n'ai pu écrire que ce matin, & le courier part à onze heures. Or, chiffrer est très-long. J'omets donc mille & mille détails qui me font croire, 1°. que les Anglois ne réuffiront pas, à beaucoup près, aussi vîte dans leurs tracasseries du Nord, qu'on pourroit le craindre, pour peu que le Cabinet de Berlin puisse compter sur celui de Versailles; 2°. qu'il est temps de parler un peu plus clair à celui-là, & de ne pas confondre le mystere & le secret, la finesse & la prudence, l'équivoque & la polipolitique; 3°. que le Duc de Brunswick, que je crois être, & de beaucoup, le plus habile prince de l'Allemagne, veut fincérement la paix, & qu'il la fera vouloir au Cabinet de Berlin, pour peu que l'on contienne l'Empereur, lequel, m'a-t-il dit, a outragé, en propos, devant lui fept ou huitieme témoin, le Prince de Prusse: que le plan personnel du Duc est de gouverner la Prusse, & d'obtenir en Europe une grande confiance, une grande considération: qu'il craindroit, tout au moins, de ne pas l'augmenter à la guerre: qu'il est convaincu que Berlin doit l'éviter, & sur-tout qu'elle n'est réellement à redouter qu'autant que la France encouragera l'Empereur, qui n'osera jamais rien fans nous.

Je n'ai le temps aujourd'hui que d'efquisser ce Prince tel qu'il m'a paru. Assurément il ne seroit pas un homme ordinaire, même parmi les gens de mérite. Sa figure annonce profondeur & finesse, envie de plaire tempérée de fermeté, & même de féverité. Il est poli

jusqu'à

jusqu'à l'affectation; il parle avec précifion, & même élégance; mais il cherche un peu à parler ainfi, & le mot propre lui manque souvent. Il sait écouter & questionner du sein de la réponse. La louange embellie de graces & enveloppée de finesse lui est agréable; il est prodigieusement laborieux, instruit, perspicace. Quelque habile que foit fon Ministre principal, M. de Féronce, le Duc a la surintendance de tout, & le plus souvent décide par lui-même. Ses correspondances sont immenses, ce qu'il ne peut devoir qu'à sa considération perfonnelle; car il n'est pas assez riche pour payer tant de correspondans, & peu de grands Cabinets sont aussi bien informés Ses affaires de tout genre que le sien. font excellentes; arrivé, en 1780, à la fouveraineté, qu'il a trouvée furchargée de près de quarante millions de dettes, il a tellement administré qu'avec un revenu d'environ cent mille louis & une caisse d'amortissement, où il a versé les reliquats des subsides de l'Angleterre, dès

1790, il aura parfaitement liquidé nonseulement les dettes de la souveraineté, mais celles des Etats. Son pays est libre autant qu'il peut l'être, heureux & content, bien que la classe des Marchands regrette la prodigalité du pere. Le Duc actuel ne seroit pas moins sensible qu'un autre aux plaifirs & aux élégances; mais févere observateur des décences, (sa maîtresse, M11e de Hartfeld, est la femme la plus raisonnable de sa Cour, & ce choix est tellement convenable, que le Duc ayant montré, il y a peu de temps, quelque velléité pour une autre femme, la Duchesse s'est liguée avec M11e de Hartfeld pour l'écarter) religieusement fidele à son métier de Souverain, il a senti que l'économie étoit sa premiere ressource. Véritable Alcibiade, il aime les graces & les voluptés; mais elles ne prennent jamais rien fur son travail & sur ses devoirs, même de convenance. Est-il à son rôle de général Prussien? Personne n'est aussi matinal, aussi actif, aussi minutieusement exact

C 3

que lui. Une marque d'un très-bon esprit, ce me semble, & d'un caractere supérieur, c'est moins encore qu'il suffit au travail de chaque jour, que le travail de chaque jour lui suffit; sa premiere ambition est de le bien faire. Enivré de fuccès militaires, & universellement désigné, comme le premier dans cette carriere, fur-tout depuis la campagne de 1778, où il a soutenu pendant l'hiver le mauvais poste de Troppau, auquel le Roi de Prusse mettoit de l'amour propre, contre tous les efforts des Autrichiens, il paroît avoir laissé de bonne foi cette carriere pour les soins de la Souveraineté. Accueilli par-tout, curieux de tout, il fait s'ennuyer trèsaffidument à Brunswick, pour y conduire ses affaires. Encore une fois, cet homme est d'une trempe rare, mais trop fage pour être redoutable aux fages. Il aime, au reste, beaucoup la France, qu'il connoît à merveille, & paroît trèssensible à tout ce qui vient de-là. Son fils ainé, en revenant de Lausanne, a parcouru la Franche-Comté, le Languedoc & la Provence. Il brûle de retourner en France. Je saurai bientôt si on l'y renvoie; je crois qu'on ne sauroit trop l'y fêter de toutes les manieres qui témoigneront consiance pour son pere, car il y paroît sensible; & de ce côté, certes, il en seroit assez aidé & slatté pour en être sidele dépositaire.

Je ne faurois, en ce moment, parler du fouper où le Duc m'ôta de la place d'honneur, (vis-à-vis de la Ducheffe), que j'avois occupée à dîner, pour me mettre à côté de lui, qui est toujours à l'extrêmité de la table. La conversation fut très-vive, & absolument particuliere, mais point politique, (nous étions entourés) & de pure curiosité sur la France. Je dîne aujourd'hui avec le Duc, & foupe avec la Duchesse douairiere, à Antoinet-Je n'ai pu éviter cette corvée, qui m'ôte l'occasion de souper avec le Duc, faveur qu'il accorde très-rarement, & qui a paru hier fort marquée ici, où l'on m'observe avec inquiétude, mais

C 4

feule-

ment, peut-être, parce qu'on me croit un chercheur de places.

Le voyage de Zimmerman à Potsdam s'est prolongé plus qu'on ne croyoit. Il a écrit que l'hydropisse n'étoit point déclarée, & il reparle de l'asthme. C'est un lieu commun. Il est l'homme du Roi, il n'est pas celui du public. Ce qui est certain, c'est qu'il n'a pu remporter aucune victoire sur la Polenta & les pâtés d'Anguilles; qu'il n'y a plus de rides au visage; que tout est affecté d'ensure, & d'enslure édémateuse. Cependant le Prince Henri est retourné à Rheinsberg, où le jeune & très-beau R * * *, fait la pluie & le beau temps, dit-on.

Un fait que je puis garantir, c'est qu'un Ecossois, premier Médecin de Cathérine II, étant derniérement à Vienne, a dîné à la table de l'Empereur, assis à côté de lui, & même la chose a été avouée dans les Gazettes; mais ce qu'on n'y trouve pas, c'est que pendant le séjour de ce Médecin à Vienne, M. de Cobenzl,

Ministre

Ministre de Vienne, en Russie, mais alors auprès de l'Empereur, ayant été chargé de montrer à ce Médecin, une maison de plaisance aux environs de la Capitale, l'Empereur s'est trouvé à cheval sur le chemin du Docteur, & a suivi à la portiere du carosse, pendant plus de deux lieues, toujours s'entretenant avec l'Ecossois.

ioning L E T T R E IV.

nation de placiance aux environs de la

é de raon ner à ce atédecin, une

Afficient de Verne, en 1906le, mais

ob aniq mythosq olivina in the state of the

'AI été aujourd'hui en tête-à-tête trois heures avec le Duc au fortir de dîner. La conversation a été vive, loyale & presque confiante. Elle m'a confirmé dans toutes les opinions que j'ai énoncées N° 3; mais elle m'a inspiré beaucoup de craintes sur la situation de la Prusse, après la mort du Roi. Il paroît que le fuccesseur a tous les symptômes de la plus irrémédiable foiblesse, & que ses entours les plus corrompus usurpent tous les jours plus d'empire, à commencer par le visionnaire & sombre Bishopswerder. Le Prince est, dit-on, en froid avec ses oncles. Le co-adjutorat de l'ordre de Saint Jean, donné avec une grande solemnité au Prince Henri, fils

fils ainé du Prince Ferdinand, & qui ôte près de cinquante mille écus de rente au successeur, est la plus récente occasion de ce refroidissement. Il paroît que l'on a intrigué fortement pour l'établissement de ces deux jeunes Princes, que la ville & la cour regardent comme les enfans du comte S ** * * *. On a cimenté toutes les mesures prises à cet égard, & cela au moment où l'on croyoit le Roi à l'agonie, de maniere à lier le fuccesseur auquel on a par conféquent au moins montré de la méfiance. Le Prince Henri, frere du Roi, a tout au moins été de moitié de tout cela; le Prince de Prusse n'a pas même essayé de masquer son mécontentement. Il résulte de-là que tous les partis subalternes, toutes les fales intrigues en prennent plus d'activité, de sorte que la considération du Cabinet de Berlin, qui est bien sa premiere puissance, n'est peut-être que trop liée à la vie du Roi, si le Duc de Brunswick ne faifit pas les rênes du Gouvernement; il paroît férieusement en craindre le fardeau. En effet, un tel Etat qui n'a point de base réelle, sera cruellement tourmenté si les vents de Cour l'agitent, & ce Prince qui s'est formé sans passer à l'école du malheur, & dont il est impossible de s'exagérer la raison, & la sagesse peut redouter de changer tout le système de sa vie; mais il ne recule pas aux choses difficiles, & il est trop intéressé à la prospérité de la Prusse, pour ne pas chercher à y influer.

Au reste, il me paroît constant que les premiers six mois & même la premiere année ne peuvent guere apporter de changemens, mais seulement en préparer. Le Duc m'a très-souvent répété que toute l'Allemagne protestante & une bonne partie de l'autre, seroient incontestablement à la France le jour où elle rassureroit pleinement le corps germanique sur ses intentions; & quand je lui ai demandé quelle caution on nous donneroit, donc que le rôle éminent dont l'Electeur de Hanovre étoit chargé dans la consédération des Princes, ne tourneroit jamais

le cabinet de Berlin du côté de l'Angleterre, & ne seroit pas un obstacle invincible à une fincere union entre Versailles & Potsdam, il m'a montré avec beaucoup de netteté, & d'une maniere sans réplique, que la ligue germanique n'auroit jamais existé, ou du moins pris cette forme, fans l'ambiguité de notre conduite relativement à l'Escaut, à la Baviere, & même au systême oriental; ajoutant au reste que l'Electeur de Hanovre étoit très-distinct du Roi d'Angleterre, & les Anglois fort étrangers aux Allemands; sur quoi je dois observer qu'il m'a semblé que le Duc charge avec affectation toutes les fois qu'il s'agit de déprimer l'Angleterre, (quoique je fache très-bien qu'il l'aime,) peut-être parce qu'il sent que ses liaisons de famille le rendent plus suspect à cet égard. un mot je ne saurois trop répéter qu'il me semble qu'on n'a pas confiance en nous; mais qu'on voudroit sincérement y avoir confiance, d'autant qu'on ne craint pas le moins du monde l'Empereur sans la France, & qu'on est convaincu qu'il n'osera jamais faire un pas, quand le Cabinet de Versailles dira: nous ne souffrirons point d'aggression. Remarquez cependant que l'incohérence des démarches de l'Empereur & ses brusques disparates déjouent souvent toutes les combinaisons. Le Duc apprend aujourd'hui un fait de ce genre qui lui donne à penser.

Le Baron de Gemmingen a écrit il y a quelques temps une brochure très-violente contre la confédération germanique.
Dohm excellent publicifte prussien a répondu d'une maniere forte & victorieuse.
Alors le Cabinet de Vienne a prié le
nôtre de demander à celui de Berlin que
la guerre de plume cessat; Berlin y a
consenti: aujourd'hui il paroît à la vérité sous la rubrique de Munich, mais
venant incontestablement de Vienne, une
replique âcre & mordante contre Dohm;
or la guerre de plume est rarement insignifiante à Vienne où elle ne se fait jamais que sous les auspices de l'autorité.

Autre

Autre fait très-grave s'il est vrai. On écrit de Vienne au Duc, que quatre à cinq mille Russes sont entrés en Pologne, où la diette menace d'être fort orageuse; le Duc desire que nous prenions un parti décisif sur & contre toute nouvelle modification tendant à dissoudre ou émincir la Pologne. Je n'en sais point assez relativement à ce pays, pour avoir pu m'engager dans les détails; mais je lui ai parlé de la Courlande, en lui exposant celles de mes idées relativement aux dernieres démarches de la Russie envers ce pays, que l'on trouvera dans mon mémoire à ce sujet; je les lui ai exposées, dis-je, comme naissant de la conversation; il les a saisses avec avidité, & m'a promis d'en écrire dans mon sens à M. de Hertzberg. Je comprends affurément que les circonstances du moment ne sont rien moins que favorables; mais cet affentement même chaleureux d'un très-excellent politique m'enhardit à prier qu'on prenne en considération mon mémoire, ne fût-ce que pour l'avenir, & que l'on me donne quelques instructions sur la maniere dont je pourrois tâter, à cet égard, le Duc de Courlande que je vais trouver à Berlin, & les principaux personnages de la Courlande avec qui je puis très-facilement correspondre, mon métier de voyageur connu, & avide de faits & de résultats me donnant de grandes facilités pour parler de tout.

LET-

1

b

gı

MEMOIRE. (1)

Remis à la Cour de France, sur la Déclaration que la Russie a faite à la Courlande, & qui se trouve dans les Gazettes de Leyde, du 20 Mai au 3 Juin 1786.

LA Courlande vient d'être menacée officiellement d'encourir l'indignation de la Souveraine des Russies, dans le cas où seroit fondé le bruit qui s'est répandu au sujet de l'abdication du Duc de Courlande, en faveur du Prince de Wurtemberg, général au service de Prusse.

On fait que le Duc actuel, Ernest-Jean, homme féroce, abhorré dans son pays au point de n'y pouvoir rester,

⁽¹⁾ Voici apparemment le mémoire dont il est question dans la lettre précédente.

quand il ne craindroit pas les violences du Cabinet de Petersbourg, est fils du fameux Biren, réintégré Duc de Courlande, en 1760, par l'influence, ou plutôt par la terreur de la Russie, qui chassa, à l'aide de quarante mille foldats, Charles de Saxe, oncle de l'Electeur, & Duc légitime, pour installer l'ancien favori d'Elisabeth, qu'une intrigue de Cour venoit de rappeller de Sibérie. On fait aussi que cet Ernest-Jean a, plus d'une fois, éprouvé tout le poids des ressentimens de Catherine II; qu'il a été relégué près de vingt années en Sibérie; que son influence est nulle en Courlande, & fon abdication universellement défirée.

Ce qui n'est pas aussi connu, ou plutôt ce qui est très-secret, c'est qu'un Ukase lui enjoignit, il y a six ans, d'avoir à remettre son Duché au Prince Potemkim, & que par le conseil du Chancelier Taubé, & du Chambellan Howen, il conjura l'orage en faisant passer au Prince Potemkim, (alors & toujours fort dé-

rangé)

rangé) deux cens mille ducats. C'est Rason, secretaire du cabinet du Duc, qui fut chargé de porter cette somme.

La crise recommence aujourd'hui, soit parce que Potemkim, en attendant l'exécution de ses grands projets, qui tiennent peut-être au systême oriental, ou à des circonstances qui ne sont pas mûres, veut ramasser cette bonne fortune; soit parce qu'il a besoin d'argent; soit, & fur-tout parce qu'on sent combien le Duc de Courlande, lors de son existence précaire, devenu par ses économies & fon avarice, l'un des plus riches Princes de l'Europe; amolli par l'adversité, la vieillesse & les instances journalieres de sa derniere femme qui a pris sur lui quelqu'empire, aspire à se mettre à l'abri des événemens. Le cabinet de Petersbourg n'ignore aucune de ces choses; il craint fans doute que celui de Berlin ne forme quelque spéculation sur la Courlande, à l'aide d'un nouveau Duc, tout entier à fa disposition. Les conditions qui donnoient à la Pologne un droit de protectorat sur la Courlande, ayant cessé par le fait d'avoir force de loi, au moment où cette République anéantie s'est trouvée dans l'impossibilité de les remplir, il n'est pas absurde d'appréhender que la Prusse ne se subroge à la place de la Pologne, & ne confolide ainfi à fon profit le fait par le droit.

En effet, la Courlande est loin d'être un pays méprifable. Son climat affez froid, puisqu'elle est située par le 57e degré de latitude, n'est cependant pas insupportable; son étendue est de quatrevingt lieues de longueur, sur cinquante de largeur; son terrein est fertile & ses productions naturelles sont précieuses pour toutes les puissances maritimes & commerçantes. Deux principales rivieres navigables, (l'A & la Windau) la coupent de l'orient à l'occident. fieurs ruisseaux & canaux la traversent Elle a deux ports fur la en tout sens. Baltique, (Windau & Liebau.) Dans l'état d'impuissance & d'industrie où elle se trouve, son commerce actif ou passif passifi n'occupe pas moins de six à sept cens vaisseaux de trois à quatre cens & même à huit cens tonneaux. Elle contient sept à huit petites villes; on évalue sa population à plus d'un million & demi d'habitans; & l'on peut juger que les propriétaires n'y sont pas misérables, par cette seule circonstance que les revenus du Duc régnant qui a si peu d'insluence dans cette république, montent environ à deux cens mille louis annuels.

... Telle est en apperçu la situation de la Courlande.

Il feroit parfaitement inutile d'établir ici que cette République étant un Etat libre, dont le chef est purement électif; de forte qu'il peut bien abdiquer, mais non par céder ses droits; la Russie n'a pas celui de se mêler des affaires de la Courlande, qui devroit être indépendante de fait comme elle l'est de droit. Le mot droit est vuide de sens lorsqu'on l'oppose à celui de force. La Russie est depuis long-temps en possession de vexer la Courlande au dedans & au dehors, de

d

8

lui dicter ses choix, de contraindre ses suffrages, d'extorquer ou d'arracher son or, ses denrées, ses hommes; & c'est de tout temps qu'elle s'est fait un principe de familiariser les Cours de l'Europe avec l'idée que la Courlande n'occupe un rang dans le monde qu'autant que la Russie veut bien en disposer. . . . Tout cela est connu.

Ce que je voudrois examiner ici en peu de mots, c'est:

r°. Si nous n'avons pas un intérêt évident à établir un autre ordre de choses.

2°. Si nous en avons les moyens.

La Courlande retardée & opprimée par toutes fortes de tyrannies intérieures & extérieures, n'a pas une manufacture; elle abonde en munitions navales de tous les genres. Il est donc entr'elle & la France qui tient le premier rang parmi les nations industrieuses, des rapports que la nature des choses établit sur les diverses especes de productions des deux pays, productions dont l'échange le plus direct

direct feroit naître le commerce le plus avantageux.

En effet, il existe bien actuellement une forte d'échange entre la Courlande & la France; mais d'une maniere si peu directe, que ce n'est que de la seconde ou troisieme main, par l'entremise des Hollandois, des Anglois, des Suédois, Danois, Prussiens, Villes Anséatiques, &c. Cette entremise absorbe & détruit pour nous les bénéfices de ce commerce précieux, qui ne devroit pas moins que nous procurer avec abondance & à un prix modique, inconnu dans nos chantiers & dans nos marchés, les bois de construction, de mâture, de charronnage, de marqueterie, &c. &c. Les grains, les viandes, les poissons salés, les légumes &c. &c. dont les retours naturels feroient toutes les productions de notre industrie, depuis la plus grofsiere jusqu'à la plus perfectionnée (car il n'en existe d'aucun genre dans la Courlande), que les Courlandois, très-confommateurs & très-avides de luxe, même de celui de décoration, tiendroient désormais de nous à des prix tolérables, & cependant infiniment lucratifs pour nos fabriques.

te

p

d

d

b

n

1

L'avantage de ce commerce direct ne feroit pas seulement pécuniaire: outre l'influence que des liaisons intimes avec la Courlande nous donneroient sur la Baltique & dans cette partie du Nord, où nous deviendrions les médiateurs entre la Prusse, la Pologne, qui éprouvera nécessairement bientôt une nouvelle métamorphose & la Russie; la France s'assureroit par un traité de commerce avec la Courlande deux ports sur la Baltique, au moins neutres, & presque exclusifs. Ils nous serviroient en guerre comme en paix de lieux de dépôt & d'approvisionnement pour la plupart des matériaux nécessaires à notre marine royale & marchande, & compenseroient puissamment le désavantage toujours plus imminent que nous préparent dans le Nord, c'està-dire dans la mine des marins, les liaisons étroites de l'Angleterre & de la Ruffie.

Russie. L'Angleterre offre à l'observateur attentif tous les symptômes qui peuvent menacer les possessions des Hollandois dans les Indes, & annoncer le desir d'une revanche. La Russie peut dès aujourd'hui ravir à la France une bonne partie des moyens de la guerre maritime dans les mers d'Europe.

On ne sauroit trop se hâter de changer cet ordre de choses.

Et prenez garde qu'il ne s'agit point ici d'un traité à faire, mais seulement à renouveller; car le cardinal de Richelieu en sit un avec la Courlande en 1643, qui sut enrégistré au parlement de Paris en 1647; de sorte qu'en traitant aujourd'hui avec la Courlande, nous pouvons dire nettement & démontrer que nous n'innovons rien.

C'est là, ce me semble, une observation fort importante, qui ne doit pas peu influer sur la résolution à prendre, & sur les formes à donner à la résolution une fois prise.

Les Etats de Courlande désirent ce rapprochement politique des deux pays. Le chambellan de Howen, dont je viens de parler, est un des hommes les plus influens de sa république, & le plus Anti-Russe des Courlandois, parce qu'étant ministre de son pays à la cour de Warfovie, il a été enlevé par ordre de l'Impératrice, & relégué en Sibérie. Son neveu avoit été chargé indirectement, mais formellement de sonder à cet égard le gouvernement de France. Je sais positivement qu'il en a parlé à M. de Vergennes, & que, pour toute réponse, ce ministre lui a dit:

- 1°. Que ce n'étoit pas à lui, miniftre des affaires étrangeres, de traiter cet objet.
- 2°. Qu'il falloit que le duc de Courlande, conjointement avec les Etats, fît officiellement au Roi la proposition d'un traité de commerce.

Je réponds à cela:

1°. Qu'assurément le ministre des affaires étrangeres doit en effet se concerter avec celui des finances pour tout traité de commerce; mais qu'il ne me paroît paroît pas que ce soit là une raison suffisante pour en rejetter l'idée, ou pour

en repousser la proposition.

2°. Qu'il seroit absurde de supposer que la Courlande, ployée sous le sceptre de fer des circonstances actuelles, s'exposât à faire aucune démarche ouverte, avant d'avoir la certitude d'être non-seulement accueillie, mais protégée contre la puissance qui, ayant la force en main & l'habitude de la prendre pour code, s'efforcera de contrecarrer & de prévenir tout ce qui pourroit tendre à donner une constitution solide à la Courlande, & à faire respecter son indépendance politique.

Je ne vois (& c'est ici le second point que je me suis proposé d'établir dans ce mémoire) que le cabinet de Berlin que

l'on puisse espérer d'y intéresser.

1°. Parce que la situation des Etats Prussiens est telle que la stabilité & la prospérité de la Courlande ne doit pas moins toucher le Roi de Prusse, que si elle étoit une de ses provinces.

2°. Parce qu'il ne peut avec fagesse convoiter ce pays, dont la Russie ne lui permettroit jamais une tranquille poffession, & qui ne feroit que prolonger les flancs de ses états, déja beaucoup trop étendus, sans rendre sa puissance ni

plus réelle, ni plus compacte.

Ce dernier point se démontre par sa propre énonciation; &, quant à l'avantage que la Prusse retireroit d'une plus grande stabilité de la Courlande, & d'un développement plus énergiques de son activité, cela est évident par la seule inspection de la carte. La maison de Brandebourg n'a entre ses possessions & la Russie que ce démembrement de la Pologne, qui forme aujourd'hui une partie de la Lithuanie Pruffienne & de la Courlande, dont le Roi de Prusse sera politiquement parlant, le propriétaire utile, le jour où il en sera le gardien & le protecteur. Or, la Russie n'est nécessairement & incontestablement redoutable en Europe que pour la Prusse à qui elle peut faire du mal, sans en recevoir.

D'un

Et

a

th

pe

8

me

ju

01

CC

B

p

n

P

fc

q

e

(

8

d

D'un autre côté, on sait qu'entre les Etats Prussiens & la Courlande, il n'y a qu'une très-étroite lisiere de la Lithuanie Polonoise; cette lisiere est à peine de cinq ou six lieues. La Prusse y feroit aisément des acquisitions légales & amiables, sussifiantes pour que le Mémel & les canaux qu'on en peut tirer jusqu'aux rivieres de Courlande, lui ouvrissent cette branche précieuse de commerce de transit, & les ports de la Baltique, dont j'ai déja parlé.

Je me trompe fort, ou il ne seroit pas dissicile de faire entendre au Cabinet de Berlin, qu'au lieu de former des projets ambitieux sur cette république, son véritable intérêt est de se déclarer en quelque sorte pour le représentant des engagemens de la Pologne envers la Courlande, stipulés par les pasta conventa & les pasta subjéstionis, lesquels sont détruits par le fait & la nécessité. La Prusse trouvera cent raisons de droit public à alléguer, indépendamment de sa dignité & de sa sûreté. Cette proposition

tion & celle d'accéder à notre traité de commerce avec les Courlandois, ne se-roit donc pas une imprudence; ce seroit peut-être même un assez bon moyen de rassurer la maison de Brandebourg sur notre politique dans le Nord; & il ne me paroît pas impossible qu'à cette condition le Roi de Prusse appuie à la Cour de Petersbourg notre déclaration, que nous voulons protéger & ne pas laisser humilier un pays libre, lié à la France par d'anciens traités, & sur lequel nous ne soussiriers l'influence directe & législative d'aucune Cour.

Cette déclaration qu'on adoucira par toutes les formules diplomatiques qu'il est si aisé de trouver, me paroîtroit suffisante en ce moment, surtout si elle étoit concertée avec la Cour de Berlin, pour amortir du moins les projets usurpateurs de la Russie sur la Courlande. Quoiqu'il en soit, ce petit pays, trop peu connu, réclame aussi bien que la Pologne & le Corps Germanique, l'attention sérieuse du Roi de France, qui ne me paroît pas avoir en général d'autre intérêt dans le continent, que celui de maintenir la paix & la fûreté des possessions réciproques.

LETTRE V.

19 Juillet, 1786.

LE Duc m'accorda hier au matin, avant mon départ, environ trois heures d'audience, ou plutôt m'indiqua luimême une conférence, sous le prétexte de me remettre des lettres pour Berlin, dont en effet il m'a chargé. Nous reparlâmes des affaires générales, & de la fituation particuliere de la Prusse; des doutes qu'il prétend que l'on ne peut pas ne point avoir fur nos intentions & notre système; (Comment lui répondre qu'il est tel désordre de finances avec lequel il est impossible d'avoir un système) de la terreur tous les jours mieux fondée que doit inspirer l'Empereur, qui fait mal le bien, mais qui fait affez de bien pour se donner une grande puissance, dont il a une superbe base, très-disproportionnée

portionnée à toute autre, la France exceptée; de l'impossibilité de lui trouver un autre contre-poids que la sagesse du Cabinet de Verfailles; du peu d'espoir que le nouveau régime de la Prusse soit imposant; des différentes inflexions qu'alloient prendre les divers partis qui y fermentoient; de la verve militaire, & des fumées ambitieuses qui s'emparoient du Duc de Weymar, lequel aspiroit à entrer au service de Prusse & à brouiller les cartes; de la nécessité pour nous & pour les autres que le Cabinet de Verfailles envoie à Berlin un homme de mérite pour en imposer, pour donner des conseils, pour surveiller les intrigans & les incendiaires, &c. &c. &c. Enfin, questionnant mon opinion avec l'air de craindre que je ne regardasse comme une absurdité ce qu'il alloit me dire, il m'a demandé si je traiterois donc de chimere impraticable le projet d'une alliance entre la France, l'Angleterre & la Prusse, dont le but solemnellement avoué seroit de garantir en Europe, à TOME I. E chacun, chacun, ses possessions respectives, mesure noble, & digne des deux premieres puissances, qui ordonneroit à toutes les autres une paix, fondée sur l'intérêt évident & combiné des deux rivales, & dont la plus grande difficulté peut-être, est qu'on n'ose pas tenter de l'exécuter. Cette idée, qui me roule depuis sept ans dans la tête, est trop grande pour n'être pas séduisante: elle immortalisera infailliblement le Souverain qui la réalisera, & le Ministre qui saura le seconder; elle changera la face de l'Europe, & totalement à notre avantage; car, encore une fois, les traités de commerce les plus avantageux aux Anglois, ne feront pas qu'ils soient alors autre chose que nos voituriers, & nos plus utiles agens. Le Duc m'a permis d'être en correspondance avec lui; il me l'a même demandé, & je me suis mis auprès de lui à peu près dans la mesure que je défirois.

p

1

n

je

C

a

p

t

d

n

a

b

i

j

f

F

I

Premier P. S. J'arrive, & je n'aurai peut-être pas de détails aujourd'hui; au reste, l'hydropisie est dans l'estomac, & même dans la poitrine; il le sait depuis jeudi; il a pris cette nouvelle avec beaucoup de magnanimité, disent les uns; il a très-mal traité le médecin trop fincere, porte une autre version; il pourroit traîner, s'il vouloit se ménager, & même, dit le Docteur Baylies, plus d'une année; mais je doute qu'il renonce jamais M. de Hertzaux pâtés d'anguille. berg est depuis huit jours à Sans-Souci; il n'y avoit jamais été appellé! Deux jours auparavant celui où le Roi lui a fait cette espece d'amende honorable, si pourtant c'est autre chose que le besoin de soulager la poitrine de ses interlocuteurs, & de recruter sa conversation, le prince de Prusse avoit dîné chez lui dans sa terre, & passé un après dîné presque entier avec lui & le prince de Dessau; cela déjoue beaucoup les partis très-ani-

E 2

més contre cet estimable ministre, auquel notre légation a toujours marqué, ce me semble, trop peu de confiance & de considération.

2°. P. S. J'apprends par une source que je crois sûre & profonde, & qui est indépendante du Cabinet de Berlin, que l'Empereur vient de faire les dispositions les plus menaçantes vers la partie de la Moldavie & de la Valachie qui lui convient; qu'on s'attend qu'il se portera lui-même très-incessamment vers ces frontieres, & qu'on ne peut expliquer de tels mouvemens que par le projet de faire jouer à ces contrées le rôle de la Crimée. Cette nouvelle, combinée avec l'ultimatum que la Russie a présenté à la Porte, me paroît fouverainement importante. Je ne connois pas les intentions précises de la cour de France; mais fi l'agrandissement indéfini de l'Empereur, & fur-tout l'exécution du fystême oriental, doivent lui devenir aussi redoutables que je le pense, je supplie que l'on délibere s'il peut être de la dignité du Roi de laisser recommencer la drame de la Pologne; de l'intérêt de l'état de perdre le commerce du levant; d'une sage politique de temporiser lorsqu'on allume la meche. Pour moi je ne saurois mettre en doute que notre inaction ne sut en pareil cas d'autant plus gratuite, qu'assurément l'Empereur ne nous bravera pas, & d'autant plus fatale, que nous sommes précisément les seuls qui ayions tout à la fois la force & l'intérêt de l'empêcher. L'Angleterre ne s'en embarrasse guere, la Prusse n'y peut rien sans nous.

LETTRE VI.

21 Juillet 1786.

Il m'arrive quelque chose d'assez bizarre. Je viens de chez le Ministre de France, qui m'a fait dire qu'il ne pouvoit avoir l'honneur de me recevoir, parce qu'il avoit affaire. Il faut, pour sentir toute la portée de ce procédé, savoir qu'il a paru ces jours-ci, dans la gazette de Hambourg, un article, disant en toute lettres, que j'ai eu ordre de quitter la France. Vous concevez en outre, qu'en général, le Ministere de France montre un très-grand empressement à voir les François arrivans. Mais les circonstances combinées font, que ce qui ne servit

feroit qu'une impolitesse assez grave en toute autre occurrence, est une affectation fort embarrassante en ce moment. Je n'ai que faire de vous dire, je crois, que je suis fort au-dessus du punctilio; mais ceci n'en est pas un. La prépondérance naturelle de la France est telle que la confidération d'un François, ne peut absolument point être indépendante de l'accueil que lui fait son Ministre; à plus forte raison quand ce François est envié, jaloufé, furveillé, quand on ne cherche que des prétextes pour le rendre équivoque; à plus forte raison encore, quand ce François, loin de pouvoir faire la guerre à son Ministre, doit & veut en tout état de cause le ménager, & lui fauver des ridicules, loin de lui en donner. Vous comprendrez aisement qu'il y a ici complication, & que j'ai à réfléchir au parti que je prendrai. Il fera pour le moment de tout dissimuler, & de m'exposer à un nouveau refus demain: mais ce nouveau refus, il seroit impossible de le passer sous silence. Je

E 4

vous préviens de tout cela, afin qu'à tout événement, & plutôt que plus tard, vous fassiez prévenir M. d'E * * * que l'intention du Gouvernement n'est pas que je sois traité d'une maniere peu convenable, encore moins en proscrit. Il est bien assez trembleur, pour que le paragraphe de Hambourg lui en ait impofé. Je ne le crois pas assez astucieux pour l'avoir composé. Ce qui est certain, c'est qu'il a paru ridiculement inquiet de mon retour, & qu'il est tout-àfait sorti de sa circonspection silencieuse, pour tâcher de découvrir, par ceux qu'il croyoit en liaison avec moi, quelles étoient mes vues. Quelques-unes des très-nombreuses personnes qui ne l'aiment pas fur-tout dans les diplomaties étrangeres, se sont amusées à m'en prêter, à faire des contes des mille & une nuit. Sa tête est en fermentation, à cet égard, & d'autant plus qu'il est hors de son caractere; de sorte qu'il en pourroit réfulter de tels embarras pour moi, que je fusse ici très-déplacé. Avisez à empêcher cher cet ordre de choses; au reste, je vous en dirai davantage avant de fermer cette Lettre, & dans tous les cas nous n'avons point affaire à un de ces hommes qui résiste à la plus légere insinuation ministérielle.

LETTRE VII.

23 Juillet 1786.

IL n'y a personne ici: ma vie, dans ces premiers jours, est par conséquent peu active. Il n'y a de cour que celle du Prince Ferdinand; elle est actuellement convalescente (c) & toujours nulle. Le Prince Frédéric de Brunswick ne sait rien. La légation angloise me caresse & se mésie de moi. M. de Hertzberg est encore à Sans-Souci. Il faut donc me contenter de la stérilité du moment. Je crois savoir seulement que la véritable occasion de la déclaration menaçante de la Russie envers la Courlande, a été la proposition sourde d'un mariage entre la

comtesse

⁽c) Le prince Ferdinand venoit d'échapper à une grande maladie.

comtesse de Wurtemberg, fille naturelle du Duc & un Prussien; & les liaisons plus étroites du Duc avec le prince de Prusse qui a trouvé dans la bourse de ce Scythe fauvage des fecours pécuniaires que nous aurions dû lui offrir il y a long-temps. Le duc de Courlande est parti bientôt après la menace de St. Petersbourg, avec sa femme qui est grosse, dit-on, pour les eaux de Pymont. Les apparences font, qu'au retour il ira à Mittaw, au lieu de demeurer à Berlin. Au reste, il fait toujours des acquisitions dans les possessions Prussiennes: il vient d'acheter le comté de Sagan en Siléfie, & le Roi qui étoit affez fâché de voir le prince de Lofkowits porter à Vienne le revenu de cette belle terre, traite trèsfavorablement le duc de Courlande. Outre les remises des lods & ventes, il a confenti à allodier, ou du moins à transporter aux filles ce fief qui étoit réversible à la Couronne, en cas de défaut de mâles, de forte que le Duc, qui n'a point de fils, se trouvoit, par une étourderie derie ou une ignorance fort bizarre, avoir confié à l'événement le plus hazar-deux 600,000 écus d'Allemagne.

Il est incontestable que le prince Potemkin est, ou paroît plus en faveur que jamais. On a été obligé de lui savoir gré de sa désobéissance. On murmure qu'il cherche & réussit à se raccommoder avec le grand Duc.

Le nouveau ministre de Petersbourg, (M. de Romanzow, fils du Feld-Maréchal), ne réussit pas ici. Les connoisfeurs lui trouvent cependant de l'esprit & de l'instruction. Je sais qu'il a de vives préventions contre moi, & j'entreprendrai de les détruire & de m'accoller de lui, parce qu'il est de nature à ce qu'on puisse en tirer beaucoup de choses; mais on doit sentir que j'aurois besoin de quelques instructions, ou tout au moins d'une férie de questions qui me fervissent de boussole pour prendre des informations véritablement usuelles. Depuis bien des années, la politique générale est très-incohérente, faute de porter

d

fur un système connu. . . . Laquelle de ces deux alliances, celle de la maison d'Autriche avec la France, ou la convention des deux cours Impériales doitelle être regardée comme stable, sacrée, subordonnée à l'autre? La France estelle résolue de quitter son allure naturelle, je veux dire le système continental pour le système maritime, lequel, sage ou non, expliqueroit du moins nos extrêmes ménagemens pour les projets de la cour de Vienne?

Faute de ces données, on ne peut guere qu'errer à l'aventure; on peut être gazettier plus ou moins instruit; on ne peut pas être négociateur, car on manque de bases. Je supplie qu'on ne croie pas que j'aie la présomption d'interroger. Je ne prétends qu'expliquer en très-peu de mots quelques-unes des raisons qui, indépendamment de mon insuffisance naturelle, & du peu de moyens que me donne ma position, circonscrivent infiniment l'utilité dont je voudrois, & dont je m'efforcerai d'être.

J'espere qu'on ne me soupçonnera pas de donner beaucoup d'importance au précis des gazettes allemandes, que j'enverrai désormais tous les courriers. C'est un objet de pure curiosité; mais que j'ai cru pouvoir être agréable, dans un pays où je ne pense pas que l'on reçoive un seul papier public allemand, & où tant de ministres envoient, pour toutes dépêches, des autorités de gazettes. Au reste, je ne parlerai que des nouvelles du Nord.

- 1 P. S. Milord Dalrymple a reçu hier ordre de partir pour aller porter la jarretiere au Landgrave de Hesse-Cassel.
- 2e P. S. Je reçois une tres-aimable lettre de Sans-Souci, où l'on paroît espérer de vivre encore assez long-temps; mais où cependant on s'occupe beaucoup plus de soi & de ses ananas que des affaires étrangeres. On y montre (chose surprenante!) quelque étonnement, d'ailleurs très-obligeant dans la forme, de ce

qu

He

qu

Je

po l'o

du

ét

to

Aa

fa

fi

C

f

que M. de Vergennes le fils voyage à Hambourg, Dresde, Vienne, &c. sans qu'on puisse espérer de le voir à Berlin. Je réponds que je suis reconnoissant, pour ma nation, de l'importance que l'on attache à la topographie du voyage du fils de notre ministre des affaires étrangeres; qu'il me semble que c'est tout ce qu'on pourroit faire de plus flatteur pour son pere; qu'au reste, je ne fais rien du tout à cet égard, & suis perfuadé seulement que si l'on réserve la cour de Berlin pour la derniere, c'est par amour pour le crescendo. J'ai dit la même chose au comte de Goertz qui m'a fort questionné sur cela.

LETTRE VIII.

Berlin, 26 Juillet, 1786.

ur

de

fel

m

ex

de

ne

in

fes

gr

ço

y

les

de

de

Be

to

qu

de

ga

gr

qu

LES beaux jours soutiennent la vie du Roi; mais il est mal. Mercredi il se sit promener quelques instans en brouette, il s'en trouva fort incommodé, & souffrit beaucoup pendant & après. Le jeudi il s'en ressentit plus vivement encore, & hier il n'étoit pas mieux. Je persiste à croire que son terme est marqué vers le mois de septembre.

Le Prince de Prusse ne quitte point Potsdam; il fait la guerre à l'œil. Toujours même passion respectueuse pour M^{11e} de Voss (d). Dans un court voy-

⁽d) Aujourd'hui Madame la Comtesse d'Ingenheim.

age qu'elle vient de faire avec son frere, un valet de chambre de confiance suivoit de loin sa voiture, & si la belle, qui, selon moi, est fort laide, témoignoit la moindre fantaisse, (de pain blanc, par exemple), elle trouvoit à une demie lieue delà tout ce qu'elle avoit désiré. Elle ne s'est point encore rendue, cela paroît incontestable. Au reste, son oncle ni ses freres ne sont propres à tirer un grand parti de cette chance. Les Françoises arrivent déja, mais je doute qu'il y ait beaucoup de profit, si ce n'est pour les aubergistes ou pour les marchandes de modes.

Le duc de Courlande a prêté au Prince de Prusse de quoi payer ses dettes de Berlin, & l'on croit qu'elles le sont toutes, si ce n'est celles de la Princesse qu'on ne se soucie pas d'éteindre de peur de l'y accoutumer.

J'ai parlé à fond à Struensée; il regarde le projet de la banque comme une grande & superbe opération qui ne peut que réussir; il demande des détails quand

TOME I. F

il en sera temps, & promet d'y placer, & d'y faire mettre une somme considérable; mais il faut qu'il soit seul prévenu, & que cela se traite uniquement entre nous.

LETTRE IX.

31 Juillet 1786.

Je pense bien qu'en effet, dans ces premiers momens, on attend de mes lettres pour m'écrire; cependant si l'on a bien déchiffré & médité mon N°. V (23 juillet), on ne disconviendra pas que je n'aie besoin de renseignemens. La poliF 2 tique

tique est dans la crise, je le répéte; il est impossible qu'elle ne change pas, soit par la force accélérée des choses, soit par les efforts pour la retarder. Tout annonce que le système oriental est plus que jamais en vigueur. Je ne doute pas qu'il ne soit tôt ou tard destructif de celui de l'occident. Mais il s'agit d'aujourd'hui, de demain, du passage d'un ordre de choses à l'autre. Si la Turquie Européenne, en langage politique & commercial, est une de nos Colonies; si nous ne sommes pas décidés à l'abandonner à son fort, n'est-il donc pas temps d'y regarder, au moins fous ce rapport, abstraction faite du système général de l'Europe! Si le Roi de Prusse avoit dix ans de moins, il fauroit bien rétablir l'équilibre; car il prendroit en Pologne autant que les autres prendroient ailleurs; mais il meurt, & il n'aura pas de fuccesseur. Quoiqu'il en soit, il est aisé de comprendre que pour mon fait particulier, je me consumerai en stériles efforts, & serai beaucoup moins utile avec beaucoup plus de peine, si je ne sais pas sur quelle piste marcher & m'informer.

Le Roi peut mourir tous les jours; mais il peut aussi vivre plusieurs mois. Je persiste dans mes pronostics de l'automne. Le prince Henri m'ayant mandé à Rheinsberg, par une lettre très-formelle & fort aimable; il y auroit de l'affectation à n'y pas aller, & je partirai mercredi après le courrier. J'y serai huit jours tout au plus: au reste, je me trouverai là très en mesure de savoir des nouvelles du Roi, & de m'informer de beaucoup de choses.

P. S. Le Roi est sensiblement plus mal; il a eu la fievre ces deux derniers jours; elle peut, ou le tuer, ou le prolonger. La nature a toujours tant fait pour cet homme extraordinaire, qu'il ne faut qu'une explosion des hémorroïdes pour lui redonner de la vie. La force musculaire est très-grande.

On écrit de Vienne à la Légation Angloise, que l'Empereur est en Transyl-

F 3 vanie,

vanie, & qu'on ignore ce qu'il fait, ce qu'il fera, & même quel point il occupe.

On a arrêté pour son compte, sur le Danube, tous les bateaux.

La fociété maritime vouloit accaparer le privilege exclusif de la vente du tabac en Suede, moyennant un demi million annuel qu'elle auroit donné au Roi de Suede; mais les Etats se sont entiérement refusés à défendre la culture du tabac dans le royaume, & c'étoit la condition sine quâ non. Sur le tout les actions de ce Roi baissent beaucoup; une autre diete comme celle-ci & l'autorité monarchique succombe encore une fois dans ces contrées. Il paroît certain que le bruit qui s'est répandu que ce prince s'est fait catholique à son passage à Rome, a aliéné tout le peuple; mais mais les intrigues de la Russie ne sontelles pour rien dans la fermentation?

Struensée répéte qu'en cas de banque, il est tout prêt, lui, ses amis; c'est-àdire, les plus gros capitalistes d'ici, & probablement sous le nouveau regne, le gouvernement. Cet homme est très à ménager. Il seroit important que je pusse lui donner souvent de bons avis sur l'état de la place. Avisez à cela. Il a ses racines en lui-même, & probablement il survivra à son Ministre. Il a immensément gagné dans les sonds Anglois; il faut le détourner de là, & il y est porté; car il sent & dit que la chance des sonds Anglois est épuisée pour le reste de sa vie.

LETTRE X.

d

t

0

d

t

d

2 Août 1786, écrite avant mon départ pour Rheinfberg.

Le Roi est sensiblement mieux, du moins du côté de la souffrance, quand il ne se remue pas. Il a laissé là même l'usage du taraxicum (vulgairement pissent-lit), la seule chose que lui ait ordonné Zimmermann, qui par conséquent en a désespéré. Il prend tout simplement une teinture de rhubarbe, mêlée de diurétiques, qui le purge assez copieusement. L'appétit est très-bon, & l'on ne garde aucune mesure à cet égard. Les choses les plus mal-saines sont de choix favori. Une indigestion survient-

elle? (ce qui arrive fréquemment) il double la dose de son apéritif.

Frese (son médecin de Potsdam) est toujours a peu près difgracié, pour avoir ofé articuler le mot hydropifie, sur la demande qui lui avoit été faite (en interpellant sa conscience) du nom & du caractere de la maladie. Le Roi est extrêmement frilleux, sans cesse enveloppé de pelisses, & couvert de lits de plume. Il n'est pas entré dans son lit, depuis plus de fix semaines. Il dort constamment d'un fauteuil à l'autre, assez longtemps, & toujours incliné du côté droit. L'enflure augmente; le scrotum est même très-gonflé. Il le voit & ne veut pas se perfuader, ou avoir l'air de croire que ce soit autre chose que l'enflure de la convalescence, & le résultat d'une grande foibleffe.

Voilà des informations infiniment exactes, & très-récentes. Ce qui paroît fûr, c'est qu'on ne veut pas mourir; & des gens bien instruits pensent qu'aussitôt que l'on se croira vraiment hydropique pique & à l'extrêmité, on se soumettra à la ponction & aux remedes les plus violens & les plus décisifs, plutôt que de se résigner à s'endormir au sein de ses peres: on vouloit même, il y a déja quelque temps des incisions dans les hanches & dans les cuisses; mais le médecin n'a pas osé les risquer. Au reste, la tête est parfaitement libre, & l'on travaille même beaucoup.

LETTRE XI.

8 Août, 1786.

LE Roi est extraordinairement mal; quelques uns ne lui donnent que peu d'heures à vivre; mais il y a probablement de l'exagération. Le 4 il s'est déclaré érésipele avec des cloches sur la jambe; cela annonce ouverture & bientôt gangrene; il y a maintenant suffocation & puanteur infecte, & la moindre sievre doit finir le drame.

LETTRE XII.

12 Août, 1786.

LE Roi paroît beaucoup mieux; l'évacuation que fournit l'ouverture des jambes a procuré diminution d'enflure & foulagement, mais affoiblissement & appétit excessif, très-dangereux. Encore une fois, cela ne sauroit être long; préparez-vous à une grande dépêche à mon retour de Rheinsberg.

TTRE XIII.

15 Août, 1786.

J'ARRIVE de Rheinsberg, où j'ai été dans la très-intime familiarité du prince Henri, & où j'ai reçu une foule de communications qui se développeront à fur & mesure du besoin; je ne présenterai aujourd'hui que des réfultats.

Le prince Henri est dans la plus grande incertitude sur ce qu'il sera ou ne sera pas, sous le nouveau regne. Il redoute infiniment, & plus qu'il ne veut le paroître, quoiqu'il le montre beaucoup, l'influence de M. de Hertzberg, qui est toujours à Sans-Souci, mais je crois uniquement pour la conversation, du moins quant au vieux Roi. Ce M. de Hertzberg s'est jetté ouvertement dans le système Anglois; mais quoique les

flatteries

flatteries de Ewart (e) & ses menées secretes aient prodigieusement mis à profit les longs mépris de la Légation Françoise pour ce Ministre, je le crois principalement jetté du côté de l'Angleterre, parce que le prince Henri, son ennemi implacable, est le protecteur avoué & fanatique du système François, & qu'ainsi M. de Hertzberg a imaginé ne pouvoir devenir indispensablement nécessaire que dans l'autre parti en faveur duquel il se revêt de la peau Stathoudérienne.

En conséquence, & persuadé comme je le suis, que le prince Henri n'a pas assez de crédit auprès du successeur las du despotisme avunculaire pour culbuter Hertzberg, qui battra toujours en breche son ennemi par sa jactance, ses petitesses, le sidele portrait des ses entours, la jalousie qu'il saura inspirer au nouveau Roi du rôle de faiseur que jouera & voudra jouer le prince Henri, s'il est

⁽e) Alors fecretaire de légation, aujourd'hui Ministre d'Angleterre à Berlin.

quelque chose; convaincu d'un autre côté qu'il est utile à la France que l'oncle influe, parce qu'il a en horreur le système Anglois; tous mes esforts ont tendu à engager le prince Henri, auquel il ne manque que du caractere à dissimuler avec Hertzberg, à se laisser raccommoder avec lui, à mettre ainsi son neveu à son aise, ce qu'il peut avec d'autant plus de sécurité, que Hertzberg, relativement à lui, ne peut-être qu'un premier commis; que s'il marche droit, vaut autant celuilà qu'un autre; qu'au contraire, s'il fait fausse route, il sera plus aisé de l'écraser quand on l'aura admis pour collegue.

J'ai eu beaucoup de peine à persuader, parce que le baron de Knyphausen, beaufrere de Hertzberg, & son ennemi irréconciliable pour des discussions d'intérêt, a toute la confiance politique du prince, & doit l'avoir, car c'est un homme fort habile, & peut-être le seul habile de la Prusse; mais comme il touche à une paralysie absolue, comme il baisse au moral & tombe au physique, comme le

prince

prince lui-même s'en apperçoit j'ai pu venir à bout, en appuyant sur toutes ces circonstances, au milieu d'un déluge d'éloges pour le Baron de Knyphausen & de regrets sur sa situation, de décider le prince Henri, & j'ai personnellement la commission de négocier le rapprochement de Hertzberg. Je vais pour cela après demain à Potsdam.

Sur le tout que puis-je pronostiquer? Rien que foiblesse & incohérence. paroît constant que les petites intrigues, les beaux arts, les bleus, les fubalternes, la garderobe, & fur-tout les illuminés, meneront le nouveau Roi. J'ai des révélations sans nombre à cet égard, dont je tâcherai de tirer parti, & que je communiquerai au besoin. A-t-il un systême? Je ne le crois pas. De l'esprit? j'en doute. Du caractere? je n'en sais rien, & je pense qu'on n'a le droit de nier ni d'affurer en ce genre. A des mémoires très-bien faits du prince Henri & du baron de Knyphausen, tous tendans à montrer que si la Prusse se jette dans

dans le système Anglois, Frédéric-Guillaume fera, dans quinze ans, marquis de Brandebourg; il répond lentement, vaguement, laconiquement, hiérogliphiquement. Il écrivoit l'autre jour, par exemple, (& j'ai vu la lettre) le prince des Asturies est tout Anglois; cependant le baron de Boden qui est son correspondant confident, & qui a tout à l'heure été enfermé huit jours à Potsdam dans fon jardin, a juré au prince Henri que ses dispositions (au successeur) étoient toutes Françoises, & qu'il l'avoit chargé d'aller tâcher de convertir Hertzberg. Notez ceci. Notez en outre que Boden est un vil finasseur, qui peut vouloir tromper le prince Henri, au service duquel il a été, avec lequel il s'est brouillé & raccommodé Dieu fait comment! notez encore que le prince de Salm-Kirbourg a été aussi à peu près dans le même temps caché, huit jours à Potsdam. Quelle incohérence! Le prince Henri recommande qu'on ménage Boden qui est retourné à Paris: il voudroit TOME I. auffi. aussi, car les grands hommes ne dédaignent pas les petits moyens, que l'on envoyât une blonde un peu graffe, à talens fur-tout musicaux, qui passat pour venir d'Italie ou d'ailleurs, mais pas de France; qui n'eût point eu d'aventure d'éclat; qui parût plutôt disposée à accorder des faveurs, qu'à montrer des befoins, &c. &c. des échantillons d'élégance; mais pensez toujours que cet homme est avare. Les bulletins, du moins ceux que je montrerai, doivent porter qu'on dit du bien de lui; que le Roi en a dit; qu'il a dit fur-tout : celuilà fera un honnête homme comme moi. Qu'on reparle des fuccès du prince Henri en France (ici je conseille sobriété, car je crois que le prince Henri en a trop parlé, & s'est surtout trop donné l'air de divination fur le nouveau regne; on ne veut pas être prédit.); au reste, on assure qu'en effet si le nouveau Roi étoit engagé, il feroit le plus fidele & le plus fervent des alliés (le prince Henri en jure son honneur & sa tête, & en effet le prince prince de Prusse n'a encore manqué de sa vie à sa parole). On ajoute, comme vous croyez bien, qu'il n'est ni possible ni juste d'exiger davantage; car ensin on se mésie de nous, & à bon droit, &c. &c. &c.

Vous sentez qu'on n'a pas tellement plaidé la cause de la France, qu'on n'ait aussi fait valoir celle de la Prusse: on a prétendu me montrer, la carte à la main, foit par les détails militaires, foit par les détails politiques, que l'alliance de la Prusse vaut beaucoup mieux pour la France contre les Anglois, que celle de l'Autriche; je ferai, si l'on veut, un mémoire sur les bases qui m'on été four-On n'entend d'ailleurs point du tout nous brouiller avec Vienne. On ne demande qu'un traité de confraternité portant sur la garantie de la paix de Westphalié, traité connu de toutes les Cours, & avec ce seul article secret qu'en cas d'infraction à la paix, on ira plus loin. Si même en ce moment on ne veut pas un traité, on se contentera d'une G 2 lettre

ľ

1

S

e

lettre réciproque des deux Rois, cachetée, devant rester telle jusqu'à l'événement, & ignorée du porteur même. Enfin, on veut un gage contre le système Autrichien, & l'on se contentera de la parole d'honneur du Roi de France écrite. On ne demande & l'on ne demandera en aucun cas de subsides. Peut-être même fubfidieroit-on Brunswick & la Hesse. On se plaint beaucoup de ce que la France a permis & même favorisé la confédération Germanique; car enfin ne faut-il pas tôt ou tard que l'Allemagne prenne une affiette? que la Prusse ait une frontiere? Eh! quel autre moyen que la fécularisation interdite par cette confédération? Comment arranger cette Saxe autrement que par la Westphalie & Liege? (cette derniere phrase m'a paru très-remarquable.)

..... Je ne jette & ne puis jetter que les masses aujourd'hui. Encore une fois, ce Prince est, il sera, & mourra François. Influerat-il? Je l'ignore. Il tapisse trop en dehors, & le duc de Bruns-

Brunswick est tout autrement l'homme qu'il faut, & au pays & au Roi, quoique celui-ci ne l'aime pas. Au reste, on m'a donné des moyens secrets de correspondance, de perquisition, de succès; & l'on ne peut pas avoir plus lié cause commune avec moi, toujours me promettant de faire valoir infiniment mes services de citoyen au jour de l'alliance avec la France, &c. &c.

J'oubliois un fait curieux. Le prince de Prusse a écrit à Boden auparavant son voyage à Berlin, pour savoir ce qu'on pensoit de lui à Paris: que vous serez soible, inappliqué & gouverné, a répondu en substance Boden. Le Prince, en lisant sa lettre, a frappé du pied, & dit: F..., j'ai souffert seul, mais je régnerai seul.

P. S. Par l'écoulement naturel de l'eau hors des jambes, que l'on peut calculer à une pinte par jour au moins, l'enflure du scrotum s'est dissipée; le malade croit même que l'enflure en gé-

G 3 néral

néral a diminué. Il est probable qu'une fievre se manifeste tous les soirs, quoique l'on tâche de se faire illusion à cet égard. L'appétit est si extraordinaire, qu'on mange la plupart du temps de dix à douze plats tous des plus recherchés. Pour déjeûner & souper, on prend des beurrées couvertes de langues fumées & d'une bonne dose de poivre; si l'on se sent oppressé de trop de nourriture, on a recours, & c'est ordinairement le cas, une heure ou deux après le dîner, à une dose d'anima rhei. On veut purger six à fept fois dans les vingt-quatre heures, indépendamment des lavemens. Vous pouvez faire fonds fur tout ceci, & le résultat très-constant est que nous sommes à la derniere scene plus ou moins filée.

LETTRE XIV.

17 Août, 1786.

L'Evénement est consommé: Frédéric-Guillaume regne, & l'un des plus grands caracteres qui aient occupé le trône est brisé avec l'un des plus beaux moules que la nature ait jamais organisés.

Je mettois beaucoup d'amour-propre d'amitié à ce que vous fussiez instruit le premier de cet événement, & toutes mes mesures étoient prises avec un très-grand soin. Je savois le mercredi, dès huit heures du matin, que l'on étoit aussi mal que possible; que la veille on n'avoit donné le mot qu'à midi, au lieu de le donner à onze heures come il est d'usage; qu'on n'avoit parlé qu'à midi aux secre-

G 4

taires

taires qui attendoient depuis cinq heures du matin; que cependant les dépêches avoient été nettes & précises; que l'on avoit encore excessivement mangé ce jour là, & notamment un homard. favois en outre que l'excessive mal-propreté qui regnoit dans la chambre du malade & fur lui, par les hardes humides qu'il gardoit sans en changer, paroifsoit avoir excité une fievre d'une espece putride; que d'ailleurs l'affoupissement de ce jour mercredi étoit à peu près léthargique; que tout annonçoit une apoplexie hydropique, une diffolution de cerveau, & qu'enfin quelques heures devoient terminer probablement la scene. A une heure après midi je me promenois à cheval sur le chemin de Potsdam, poussé par je ne sais quel pressentiment, & aussi pour reconnoître les sinuosités de la riviere qui est sur la droite, lorsqu'un palfrenier arrivant à bride abattue, vint chercher le médecin Zelle, qui reçut ordre de faire toute diligence, & qui partit partit dans la minute. Je sus bientôt que le palfrenier avoit crevé un cheval.

Alors je fus dans quelque perplexité! Il étoit fûr que les portes de la ville feroient fermées: il étoit même possible que les ponts de l'isle de Potsdam fussent levés aussi-tôt l'événement, & dans ce dernier cas on pouvoit être aussi longtemps incertain que le nouveau Roi le voudroit. Dans la premiere supposition comment faire partir un courrier? Nul moyen d'escalader les remparts ou les palissades, sans s'exposer à une affaire; les sentinelles faisant une chaîne de quarante en quarante pas derriere la paliffade, de soixante en soixante derriere la muraille. Que faire? N'ayant & ne pouvant point avoir d'ordres, ne dispofant que de mes moyens personnels, m'exposerois-je au ridicule de donner une nouvelle déja sue? Huit jours plutôt, ou plus tard valoient-ils même, dans un événement si prévu, la dépense d'un courrier? Si j'eusse été ministre, la certitude des symptômes mortels m'auroient

roient décidé à expédier avant la mort; car que fait de plus le mot mort? Dans ma position le devois-je? Quoiqu'il en fût, le plus important étoit de servir, & non pas de paroître avoir servi. . . . Je cours chez le ministre de France; il n'y étoit pas; il dînoit à Charlottenbourg; nul moyen de le joindre à Berlin; je me fais habiller; je pars pour Schoenhausen, & j'entre en même temps que notre Ministre chez la Reine; il ne savoit point les détails, & n'imaginoit point que le Roi fût si mal; pas un ministre ne le croyoit; la Reine ne s'en doutoit pas; elle ne me parla que de mon habit, de Rheinsberg, & du bonheur qu'elle y avoit goûté étant Princesse Royale. Milord Dalrymple, avec qui je suis trop lié pour qu'il me fût possible de lui disfimuler mon opinion, m'affura que j'étois trompé. Cela peut être, repondis-je; mais je dis à l'oreille de notre ministre que ma nouvelle étoit du chevet du lit, & qu'il devoit croire les AGIOTEURS aussi bien bien instruits que les DIPLOMATIES. (f)
Je ne sais s'il me crut; mais il ne se
laissa point engager au jeu non plus que
moi, & partit assez à temps pour donner
la nouvelle de l'agonie.

Cependant j'avois de grandes raisons de me mésier de l'activité de notre légation. Que fais-je? J'envoie sur un cheval vis & vigoureux un homme sûr, à quatre milles de Berlin, dans une serme, du pigeonnier de laquelle je possédois depuis quelques jours deux paires de pigeons; dont le retour avoit été essayé; en sorte qu'à moins que les ponts de l'isle de Potsdam ne sussent levés, j'étois sûr de mon sait. Et pour n'avoir pas une seule chance contre moi, car je trouvois que la nouvelle tardoit beaucoup, je sais partir par la journaliere M. de N * *, avec ordre d'attendre aux ponts

⁽f) On comprend qu'il s'agissoit de faire entendre au ministre de France qu'on ne lui faisoit pas concurrence.

de l'isle. Il connoissoit la station de mon autre homme; la levée des ponts lui en disoit assez; il avoit l'argent nécessaire pour pousser plus loin: il n'étoit donc pas au pouvoir humain de me faire échouer; car mes hommes n'avoient besoin de l'intervention d'aucune poste Prussienne: ils alloient chercher la Saxe en évitant toute ville de guerre; leur route étoit tracée.

M. de N * * fortoit à fix heures & demie du matin avec la journaliere, lorfque le général Goertz, aide-de-camp du feu Roi, arrivant ventre à terre, a crié: de par le Roi, baissez la berse: & M. de N * * a rebroussé. Cinq minutes après j'étois à cheval (mes chevaux avoient passé la nuit sellés); & pour remplir tous les procédés, j'ai couru chez le ministre de France; il dormoit; je lui ai écrit aussi-tôt, que je connoissois une occasion sûre pour peu qu'il eut quelque chose à envoyer: il m'a répondu (& je garde ce billet comme un monument curieux, fi, ce qui cependant me paroît impof-

impossible, M. le comte de Vergennes n'a pas de courrier) (g): " le comte d'Est * * a l'honneur de faire ses remerciemens à M * * * * *; il ne profitera pas de fes offres obligeantes." Alors j'ai réfléchi, ou qu'il avoit envoyé un courrier (ce qui pourtant ne pouvoit avoir trait qu'à l'agonie, & devoit par conféquent lui laisser quelque chose à dire), ou qu'il avoit ordre de n'en point expédier, sans quoi cette apathie seroit trop inconcevable. J'ai fu en outre que l'envoyé de Saxe avoit fait partir dès la veille au soir son chasseur; de sorte qu'il avoit vingt heures sur moi & quarante lieues; or il feroit inconcevable que M. de V * * * ne sût pas à Dresde la nouvelle de l'agonie; il ne le feroit pas moins que l'aide-de-camp Wittinkoff, qui a porté la nouvelle à la Duchesse douairiere de Brunswick ne l'ébrui-

⁽g) C'est par la Gazette de Leyde que M. de Vergennes apprit la nouvelle.

tât pas, de maniere à ne me laisser aucune marge à moi qui avois cru ne devoir écrire qu'après la mort. J'ai donc trouvé que nous n'étions pas affez riches pour jetter cent louis par la fenêtre; j'ai renoncé à toutes mes belles avances, qui m'avoient coûté quelque méditation, quelque activité, quelques louis, & j'ai lâché mes pigeons avec des REVENEZ. Ai-je bien fait? Ai-je mal fait? je l'ignore; mais je n'avois pas mission expresse, & l'on sait quelquesois mauvais gré de la furérogation. Au reste, j'ai cru devoir vous mander ces détails, 1°. parce qu'ils peuvent servir au besoin par-tout, (notez que plusieurs lots ont été gagnés ainsi) 2°, pour vous démontrer que ce n'est ni de zele ni d'activité, mais d'effronterie, que j'ai manqué.

Le nouveau Roi est resté tout le jeudi à Sans-Souci, dans l'appartement du général Moellendorf; son premier acte de souveraineté a été de donner l'aigle noir à M. de Hertzberg. A cinq heures du matin il (le Roi) a travaillé avec les fecrétaires du feu Roi; dès ce matin on l'a vu à cheval dans les rues de Berlin accompagné de son fils ainé. Le jeudi a offert un spectacle digne d'observation.

. . . . ont mouillés quelques yeux, même de ministres étrangers, car ils y étoient tous (au serment des troupes), le nôtre excepté!

Cette cérémonie est imposante; elle le seroit davantage, si le serment que répétent mot à mot les soldats n'étoit pas si long. Cependant tout cet appareil militaire, ces grouppes de soldats qui, depuis ce matin, inondoient les rues, cette précipitation du serment légionnaire annoncent trop exclusivement, selon moi, la force militaire: cela semble dire: Je

SUIS SUR-TOUT LE ROI DES SOLDATS.

JE ME CONFIE A MON ARMEE, PARCE
QUE JE NE SUIS PAS SUR D'AVOIR UN
ROYAUME.... Je suis persuadé que
ces formes toutes militaires seront tempérées sous le nouveau regne.

LETTRE XV.

18 Août, 1786.

LE prince Henri a été averti un peu tard de la mort (seulement hier 17 à minuit); mais peut-être parce que pour lui envoyer un officier de sa connoissance, on lui a dépêché un fort mauvais écuyer. La lettre du Roi étoit d'une page & demie, toute de sa main, très-amicale, & le mandoit. Il est arrivé aujourd'hui à trois heures après midi. Aussi-tôt qu'il a fait nuit, son aide-de-camp est venu me chercher; & tout ce qui va suivre est le précis de la relation du Prince. Il a eu une conversation d'une heure & demie avec le Roi, & n'en est pas plus avancé, dans la connoissance de ce que sera lui, prince Henri. Le Roi a été très-simple TOME I. H

avec sa famille, très-attendri avec le prince, dit celui-ci, & cependant nullement confiant. Au reste, l'oncle n'a rien entamé que la politique extérieure. Il a reçu immédiatement la grace qu'il a demandée pour son favori Tauensien. (capitaine & aide-de-camp de son Altesse royale).

Réfolu au système François, mais voulant voir venir. pourquoi? . . . la dignité, la prudence, les viss mécontentemens de la Hollande. . . . Etesvous frere ou Roi? Comme frere, intéressez-vous. Comme Roi ne vous mêlez pas, vous n'en aurez que plus d'influence. Au reste, votre pere, dont vous ne parlez qu'en pleurant, étoit aussi François que moi : je vous le démontrerai par ses lettres. . . Oh! a répondu le Roi, j'en ai vu la preuve dans celles de la Reine de Suede.

Vienne..... On compte sur des avances. On les recevra. On finira de bonne soi la guerre de paix.

Le

Le système Anglois..... Dieu m'en préserve. (C'est Hertzberg qui chausse pour la Hollande; & sous ce masque, le bout de l'oreille Angloise passe)
La Russie..... A peine y a-t-on

pensé.

Tout ce jour s'est écoulé en charlatanisme bien entendu. Le Roi s'est montré à cheval avec son fils ainé; il a parlé aux généraux avec toutes sortes de caresses.... "Si vous serviez moins bien que vous n'avez fait, c'est moi qui serois puni d'être obligé de punir." Un peu plus sérieusement aux ministres, avec lesquels pourtant il a dîné. Sévérement aux secrétaires... "Je sais que vous avez commis beaucoup d'indiscrétions. Je vous conseille de changer de maniere."

Jusqu'ici Hertzberg a la grande main: (le Roi n'a pas prononcé son nom au prince Henri, ni le prince à lui.); cependant le Roi a embrassé tendrement le comte Finchestein (grand chevalier des François, & le seul homme après Knyphausen, à qui le prince Henri se sie,

H 2 volon-

volontairement du moins)... "Je vous remercie, lui a-t-il dit, des éminens fervices que vous avez si infatigablement rendus à mon oncle, & je vous demande de vouloir m'en rendre à mon tour... "Il est à noter que le comte Finchestein est l'ennemi implacable de Hertzberg, mais l'oncle de la bien-aimée, mademoiselle de Voss.

Le testament sera ouvert demain devant les intéressés. Le Roi n'en chicane pas une ligne, sauf un article que, dit-il, il soumet à ses oncles, pour décider de la nécessité de l'abroger. Le vieux Roi a été généreux. La part du prince Henri est deux cens mille écus & une belle bague, indépendamment de ce qui lui revenoit par la convention de famille. Les autres sont très-bien traités aussi, mais moins magnifiquement.

Le prince Henri a une occasion naturelle de rester; l'enterrement qui se fait à Potsdam lui en donne le prétexte. Le Roi ira delà en Prusse & en Silésie, pour recevoir les hommages. C'est un vieil usage

usage de la Monarchie. Le prince Henri aura une explication avant le départ; mais il est résolu d'attendre jusqu'au bout, asin, s'il est possible, de laisser le Roi entamer de lui-même.

Le Roi a dit, en parlant de moi: " je foupçonne qu'il est chargé de m'observer; probablement son amour pour l'Empereur ne l'exposera pas à la tentation de dire du mal de moi, lorsqu'il n'y en aura pas à en dire."

a

a

11

C

11

e.

1,

1-

10

ur'

eil

Le prince Henri craint, qu'au genre de vie près, la méthode, & furtout les rites du gouvernement, ne restent les mêmes. Il me charge de dire que le comte d'Est * est beaucoup trop froid, trop pincé, trop ministre pour le nouveau Roi. Il supplie qu'on ne marchande pas long-temps les gages de confiance. On dit, & j'ai oublié de le demander au prince Henri, qui peut-être d'ailleurs ne l'auroit pas su, que le duc de Brunswick est mandé. Le ministre Schulembourg est dans la crise. Le prince Henri, qui l'a si long-temps ab-

H 3

horre

horré & décrié, est résolu de le soutenir. Ce ministre n'est revenu que ce matin. Il a fait, ou plutôt fait faire par Struensée, un mémoire Apologétique trèsadroit, très-sophistique, & où il met sur le compte du seu Roi l'ordre de choses auquel il propose de remédier. Il se déchaîne contre les monopoles, lui qui est à la tête de tous les monopoles; mais il s'essorce de prouver qu'ils (& sur-tout celui de la société maritime) ne peuvent pas être brusquement détruits.

LETTRE XVI.

22 Août, 1786.

LÉ prince Henri est singulièrement content du nouveau Rci, qui passa avant hier dimanche la plus grande partie de l'après midi chez fon oncle. Celui-ci avoit été le matin prendre le mot. prétend que son neveu lui marque toute forte de confiance; mais j'ai peur qu'il ne prenne des complimens pour des paroles. Il affure que Hertzberg est prêt à tomber, & je ne le crois pas. Son neveu & lui s'en sont expliqués, dit le Prince; je crains qu'en ce cas le neveu n'ait trompé l'oncle; l'esprit conciliateur du Roi, sa bonté naturelle, qui le porte à faire à tout le monde le même accueil, peuvent d'ailleurs induire en erreur, même sans mauvaise foi, & montrent H 4

plutôt que son cœur est sensible, qu'ils n'annoncent que son caractere est fort.

Le prince Henri assure que le nouveau Roi est entiérement à la France. Il demande en grace que l'on ne fasse pas attention à ce qu'on a envoyé le colonel ou major Geysau à Londres pour complimenter; ce n'est, dit-il, que comme famille; on a d'ailleurs trompé le Roi: on lui a dit que la Cour de St. James avoit envoyé complimenter à la mort du Roi Georges, ce qui n'est pas vrai. C'est, ajoute-t-on, un tour de M. de Hertzberg. Le prince Henri n'est pas arrivé à temps pour l'empêcher. Si cela étoit à faire, on ne le feroit pas, (c'est toujours le prince qui parle). On n'a envoyé ni à Vienne, ni à Petersbourg. (A Vienne, au chef de l'Empire; presque aussi parent que le Roi d'Angleterre. — A Petersbourg, aussi M. de Romanzow en a-t-il porté des plaintes si ameres, que le comte Finchestein, tout modéré qu'il est, lui a demandé s'il avoit donc ordre de sa Cour de lui parler ainsi). Mais, chose assez singuliere! on a envoyé par-tout ailleurs, & nom-mément le comte Charles de Podewils (frere de celui qui est à Vienne), pour porter la nouvelle en Suede. Ceci s'écarte du vieux système auquel le Roi veut d'ailleurs, dit-on, paroître rester sidele; car le Roi de Suede étoit un objet d'aversion pour le feu Roi, & il ne l'est pas moins pour le prince Henri. Le colonel Stein (espece de favori de l'intérieur), est allé en Saxe, à Weymar, à Deux-Ponts, &c.

Le prince Henri voudroit que le ministre des affaires étrangeres écrivît, & bientôt, que la cour de France espere que le nouveau Roi consolidera l'amitié commencée par son prédécesseur, donnât à entendre qu'on ne croit pas tous les ministres Prussiens aussi bien intentionnes pour la France que le Roi lui-même. (Je ne suis pas du tout de cet avis; car c'est signaler Hertzberg, & l'acharner à la guerre contre notre Cabinet: si ce ministre est à détruire, il ne le saut essayer qu'en lui imputant de gouverner le Roi); & que la réciprocité de bienveillance & de bons offices, peut & doit amener une liaison plus étroite. Il voudroit que M. de Calonne lui écrivît bientôt, à lui prince Henri, une lettre ostensible & très-aimable, mais qu'une occasion sûre devroit apporter: il voudroit que l'on recommandât à M. d'Est **, de se dérider; il voudroit sur-tout que l'on trouvât une maniere de calmer un peu les affaires de Hollande, & que l'on se fît valoir beaucoup par-là.

Le duc de Brunswick a été mandé, & doit arriver jeudi. Il apporte, dit-on, un second testament, qui étoit déposé dans ses mains. Le premier n'a point été lu devant la famille, mais seulement devant les deux oncles & les deux ministres. On a d'ailleurs été porter à chacun son article; la date de ce testament est de 1769; il est fastueux, écrit avec soin & d'un ton oratoire. Le Roi a grande attention de spécifier que les dons qu'il fait sont sur ses épargnes personnelles. Voici le précis des legs.—La Reine

Reine a dix mille écus annuels d'augmentation de revenu.-Le prince Henri deux cens mille écus une fois payés, un gros diamant verd, un lustre de cristal de roche, estimé quinze mille écus, un attelage de huit chevaux, deux chevaux de main richement caparaçonnés, cinquante anteaux (petits tonneaux de vin de Hongrie.)-Le prince Ferdinand cinquante mille écus une fois payés, & du vin de Hongrie.-La princesse Ferdinand dix mille écus annuels; (ce qui ne s'explique que parce qu'elle étoit en 1769 la feule princesse de la maison qui eût des enfans) & une boîte.-La princesse Henri fix mille écus annuels.-La douairiere de Brunswick dix mille écus annuels.-La princesse Amélie dix mille écus annuels, & toute la vaisselle particuliere du feu Roi.-La princesse de Wurtemberg vingt mille écus une fois payés.-Le duc de Wurtemberg une bague.-Le Landgrave de Hesse dix mille écus une fois payés.-Le prince Frédéric de Brunswick idem.-Le duc rêgnant

régnant de Brunswick idem, huit chevaux (entr'autres les derniers que Frédéric a montés) & une bague de diamans estimée vingt-deux mille écus; &c. &c. &c. Le Roi a confirmé tout cela de très-bonne grace. Le feul article qu'il n'ait pas passé, est une fantaisie bizarre que le feu Roi avoit eue pour son corps; il vouloit être enterré près de ses chiens. Telle est la derniere marque de mépris qu'il a jugé à propos de donner aux Je ne sais si l'on aura autant hommes. de respect pour le testament qu'on attend, que pour celui qu'on vient d'ouvrir, lors même qu'ils ne seroient pas contradictoire.

Quant à la situation de cour, la vérité est, je crois, qu'on ignore absolument ce que sera le Roi, & que le prince Henri s'exagere son ascendant; il bavarde beaucoup avec son neveu; mais en résultat il n'y a pas eu encore un seul point convenu entr'eux. A peine cinq jours sont-ils écoulés il est vrai; mais pourquoi présumer? Il soutient le ministre Schulembourg,

lembourg, & je sais que Schulembourg, a trouvé le Roi sec & froid. Il avoit un choix pour la mission de France, & je sais que le Roi en a un autre, qu'il ne le lui a pas même caché. D'ailleurs il écoute tout & ne s'explique sur rien. Bishopswerder lui-même ne sait peutêtre pas ce qu'il sera; & s'il est sage il

ne se pressera pas.

J'ai vu deux fois M. de Hertzberg. Je l'ai retrouvé le même, à un peu de distimulation près. Il s'est beaucoup défendu avec moi d'être Anglois. Il ne m'a pas paru croire le moins du monde avoir besoin du prince Henri, chez lequel il n'a pas même été, ce qui est trèsmarqué ou plutôt indécent, d'après fa promotion à l'Aigle Noir. J'ai voulu lui infinuer qu'il lui seroit très-aisé de se rapprocher de l'oncle par le neveu. Il a décliné en me remettant cependant pour le prince Henri un mémoire apologétique fur ses discussions personnelles avec le Baron Knyphausen. Ou le prince Henri, ou Hertzberg sont très trompés; & peutêtre ils le sont tous deux: toujours estil, que Hertzberg soupe presque tous les soirs avec le Roi, & que l'opinion de quelques gens instruits est que ce ministre & le général Moellendorf seront chargés de l'éducation du prince de Prusse.

Le marquis de Luchesini a conservé sa place auprès du nouveau Roi; mais jusqu'ici il n'a été chargé que du poëme pour l'enterrement; c'est le secrétaire du prince Henri qui, dit-on, fait la musique. Et voilà une de ces choses qui tournent la tête à l'oncle!

J'ai envoyé au Roi mon grand memoire: il m'en a seulement accusé la réception, en ajoutant que je pouvois être sûr que ce qui lui viendroit de moi lui feroit toujours plaisir, & que les choses obligeantes qui lui arriveroient, ne lui paroîtroient jamais plus flatteuses que de ma part. P. S. Les ministres ont prêté serment hier à trois heures; ainsi point de changemens probables d'ici à quelque temps. Le comte d'Arnim Boytzembourg, mandé par le Roi, est venu en toute diligence, & a passé la soirée hier avec lui. Je ne le crois propre qu'à une place de cour; cependant il pourroit être question de la mission de France; plus probablement de la place de grand maréchal, ou du ministere du Landschafft, espece de président des Etats, qui influe sur la répartition de l'impôt & autres arrangemens intérieurs.

LETTRE XVII.

26 Août, 1786.

E crains que mes prophéties ne se vérifient. Le prince Henri me paroît n'en être plus qu'à l'attitude avec son neveu. Un article du testament de l'aïeul du Roi a disposé la succession de certains bailliages, de maniere à donner quarante ou cinquante mille écus de rente de plus au prince Henri, y compris une augmentation de revenu au prince Ferdinand. Les circonstances n'étant pas exactement les mêmes que celles qu'a prévu le testateur, les ministres, (c'est-à-dire Hertzberg) ont prétendu que la fubstitution n'avoit plus lieu; & le Roi, en eludant l'exécution du legs, a proposé à son oncle de faire juger la question de droit en Allemagne, en France ou en Italie.

y

d

n

Le Prince lui a écrit une lettre ingénis euse & noble, mais où il indique l'ennemi. Le Roi a redoublé de caresses extérieures pour son oncle, & soumis le procès aux trois ministres de justice qu'a nommé le Prince; mais j'en conclus que l'oncle gagnera le procès du bailliage & jamais celui de la régence. Cependant Hertzberg m'a chargé de quelques avances auprès du Prince, & cela montre, ce me semble, qu'il n'est pas parfaitement fûr de fon fait. Je n'ai jamais pu engager le Prince à s'y prêter; tantôt bouffi, tantôt agité, il ne fait commander ni à fon visage, ni à ses premiers mouvemens: il est faux, & ne sait pas être disfimulé; doué d'idées, d'esprit, & même de quelque talent, il n'a pas un avis à lui. Petits moyens: petits conseils: petites passions: petites vues: tout est petit dans l'ame de cet homme: tandis qu'il y a du gigantesque, & nulle méthode dans fon esprit; haut comme un parvenu; vaniteux comme un homme qui n'auroit nul droit à la considération, il TOME I. ne ne peut ni mener, ni être mené. C'est un de ces exemples trop fréquens qu'un petit caractere peut tuer les plus grandes qualités.

Ce que le nouveau Roi craint le plus, c'est de passer pour être gouverné: sous ce rapport, le prince Henri est de tous les hommes celui qui lui convient le moins; car je crois qu'il consentiroit à ne pas gouverner, pourvu qu'il pass'ât pour tout faire.

Changement notable. Le directoire général est remis sur le pied où il étoit sous Frédéric-Guillaume premier. C'est une bonne opération. De la fureur de Frédéric II de tout faire, il avoit résulté qu'il étoit un des Rois de l'Europe le plus trompés. De la manie d'expédier toutes les affaires du royaume en une heure & demie, il suivoit que les ministres étoient maîtres absolus dans leurs départemens. Maintenant ils seront obligés de tout conclure en comité; chacun aura besoin de l'aveu, de la sanction de tous les autres. C'est en un mot

une espece de conseil. Cela sans doute a ses inconvéniens; mais où n'y en a-t-il

pas?

L'arrêt de suppression de lotto est signé, à ce qu'on assure. J'aurai du moins fait ce bien à ce pays; mais le Roi laisse sortir le dernier tirage, & cela est mal-adroit; il auroit fallu qu'il n'y en eût point sous son regne. Au reste, ceci n'est peut-être qu'un bruit populaire.

Le duc de Brunswick est arrivé cette Ardenberg-Reventlau, de nuit. M. homme de mérite, & son ministre favori, comme M. de Feronce est le principal, l'avoit précédé à quatre heures un quart. Le Duc est entré chez le Roi qui se leve à quatre heures; à fix heures, & demie il étoit aux manœuvres. Le Roi n'a été avec lui ni froid ni chaud. Il fe pourroit qu'à ce voyage il n'y eût entr'eux que de la politesse. La seule force des choses peut amener un tel premier ministre, qui au reste ne tapisseroit pas en dehors & une fois arrivé seroit tenace.

I 2

Je ne causerai avec lui que demain. Le testament qu'il a apporté sera probablement brûlé; il est, dit-on, fort antérieur à l'autre, & remonte à 1755.

Le Landgrave de Cassel vient, à ce qu'on assure; le duc de Weymar aussi; celui des Deux-Ponts encore, & même le duc d'Yorck: je doute au moins de celui-ci.

Hertzberg prétend que le Roi, se portant caution du Stathouder, nous devons être tranquilles sur la Hollande; mais il ne nous dit pas les moyens de faire respecter cette caution.

Le prince Henri voudroit que l'on fît mettre dans un bulletin, que M. de Hertzberg, dont tout le monde ne dit pas du bien, paroît avoir toute la confiance du nouveau Roi, & même être le maître des affaires. Il est probable que cette derniere imputation est en effet le meilleur moyen de perdre un homme sous ce regne.

Il y a beaucoup de petites faveurs de cour d'accordées, & pas une grande place

de

de donnée. J'ai essayé (j'étois en mefure pour cela) de raccommoder Hertzberg & Knyphausen, en leur montrant que leur coalition seroit un trône inébranlable. Knyphausen a resusé, parce que, m'a-t-il dit, Hertzberg est si faux, qu'on ne peut jamais savoir s'il est sincérement réconcilié; or il vaut mieux, dit le baron, être ennemi ouvert, qu'ami équivoque d'un homme qui a plus de crédit que nous.

Je suis porté à croire qu'il faut culbuter Hertzberg, si l'on veut que les Prussiens soient François. Au reste, trois mois sont nécessaires pour tirer un pronostic un peu raisonnable; mais, encore une fois, si vous avez quelque grande vue politique sur ce pays & sur l'Allemagne, finissez ces querelles bourgeoises de la Hollande, qui aussi bien ne sont que des tracasseries bonnes à ceux qui ont leur fortune à faire, & non à ceux qui ont leur fortune faite.

LETTRE XVIII.

29 Août, 1786.

LE pronostic devient tous les jours plus difficile à tirer; & ce n'est que du temps que l'on peut en attendre un rai-Le Roi paroît vouloir refonnable. noncer à toutes ses habitudes; c'est le prendre bien haut. Il a fait trois voyages à Schoenhausen; il n'a pas même regardé mademoiselle de Voss; il n'a pas eu l'apparence d'une orgie, pas touché une gorge de femme depuis qu'il est sur le trône. Un confident de foiblesses lui a proposé d'aller à Charlottenbourg; il a dit non; toutes mes anciennes allures sont là. Il se couche avant dix heures du soir, & il est levé à quatre: il travaille prodigieusement, & certainement avec quelque difficulté! S'il persévere, il sera l'exemple l'exemple unique d'une habitude de trente ans vaincue, & ce seroit alors sans doute qu'il a un grand caractere qui nous déjouera tous; mais dans cette supposition là même, qui est si loin d'être probable, combien peu d'esprit & de moyens! Il faut que cela soit bien fort, puisque ceux-là même qui le louent le plus extatiquement, commencent par abandonner la cause de son esprit. Le dernier jour où il a fait manœuvrer, il fut ridicule, lent, lourd, monotone. Les troupes furent mises quatre fois de suite en colonne, & finirent par parader; cela dura trois heures, & cela fous les yeux d'un connoisseur tel que le duc de Brunswick. Tout le monde étoit mécontent : hier il fut mal au premier jour de cour; il oublia quelques-uns des ministres étrangers, ne dit que des mots communs, hâtés, embarrassés, mal arrangés; cela dura à peine cinq minutes; il nous quitta aussi-tôt pour aller à l'église, car il ne manque point à l'église, & déja le zele religieux, I 4

religieux, les homélies, les flatteries dans la chaire fortent de toutes parts.

Le prince Henri a gagné le procès des bailliages, comme je l'avois prévu; il n'est d'ailleurs pas plus avancé qu'il n'étoit, & par conséquent il l'est moins. Il dîne tous les jours avec le Roi, & sait mal; il affecte de lui parler à l'oreille, & sait mal; il ne cesse de lui parler affaires, & sait mal. Le Roi va seul chez le duc de Brunswick; il y va aussi avec Hertzberg, ou l'y rencontre. Le Duc prétend ne se mêler que du militaire, la seule chose qu'il entende, dit-il. Je ne l'ai encore vu que devant du monde. Il m'a fait donner pour mercredi matin un rendez-vous particulier.

Le parti Anglois s'agite toujours beaucoup; mais cela même prouve qu'il rencontre des difficultés; & en effet c'est une alliance si fort contre nature, que celle qu'il peut offrir en comparaison de la nôtre, qu'il ne faudroit pas même, ce me semble, se laisser dévoyer pas des gaucheries, si le nouveau Roi en faisoit.

Au reste, ce prince devient très-difficile à observer utilement. Il prend les rites séveres de l'étiquette Allemande. On croit qu'il ne verra point d'étrangers, du moins de quelque temps. Or je faurai bien ce qu'on peut apprendre par l'espionnage subalterne des valets, des courtisans, des secretaires, & l'intempérance de langue du prince Henri; mais il n'y a que deux moyens d'influer; c'est en donnant, ou plutôt faisant naître des idées au maître, ou à ses ministres. Au maître? Comment, dès qu'on ne l'aborde pas? Aux ministres? Il n'est ni facile ni très-convenable de leur parler d'affaires, quand on n'est pas accrédité, & les discussions de hazard sont courtes, vagues, & tronquées. Si l'on me croit propre à quelque chose, on doit m'envoyer en lieu où je sois accrédité; autrement j'ai peur de ne coûter ici plus que je n'en rapporterai. Le comte de Goertz va en Hollande; je ne fais si c'est pour relever Thulemeier, ou ad tempus. Le fils du comte Arnim le suit.

C'est un plançon pour le corps diplomatique. Ce M. de Goertz n'est point un homme sans habileté: envoyé en Russie avec toutes sortes de désavantages, il est parvenu à bien connoître le pays; il est froid, sec, disgracieux, mais sin, maître de lui, quoique violent, & bon observateur. Certainement au reste il est du parti Anglois: séal de Hertzberg, & convaincu que l'alliance de la Hollande avec nous, tout-à-sait contre nature, ne sauroit durer long-temps. J'avoue que je le pense comme lui, surtout si nous abusons de nos avantages.

Il y a un nouveau ministre de désigné in petto pour la France; je n'ai pas pu découvrir encore qui c'est; mais Hertz-berg soutiendra autant qu'il pourra ce ridicule Goltz. Le Schulembourg baisse tous les jours. Déja l'on a entamé à la société maritime son monopole du casé: ce n'est pas un objet de moins de quatre millions & demi de livres pesant de cetté séve pour les diverses provinces de la monarchie Prussienne, sur quoi l'on peut

remar-

remarquer qu'en général l'usage du case, tous les jours plus universel en Allemagne, fait tomber successivement & beaucoup celui de la bierre. Il y auroit un profit prodigieux à ôter à la même compagnie les sucres; mais ce n'est pas trop la peine de détruire des monopoles pour les remplacer par des monopoles, même au compte du Roi.

On paie les dettes personnelles du nouveau Roi; c'est le ministre de Blumenthal qui a ce détail. Il y aura, dit-on, d'assez grandes détractions; mais elles doivent n'être pas injustes, car on ne crie point à cet égard. Au reste, Frédéric II. outre le trésor, a laissé des épargnes confidérables, que les dettes personnelles de Frédéric Guillaume abforberont à peine; il réformera son opéra Italien, dit-on; tout le monde croit qu'il en aura un François: cela, certainement, ne seroit pas un médiocre point d'appui pour l'intrigue. La liberté du scrutin est rendue à l'académie, & les Allemands y seront désormais admis. Je regarde regarde la curatelle de ce corps comme une faveur & un affez grand ressort pour Hertzberg, qui sera curateur de nom, & président de fait. Or la présidence de l'académie est si bien un ministere, que Frédéric l'avoit pris pour fon compte depuis l'inquiet & morose Maupertuis. M. de Hertzberg m'a dit à la cour : " vous " me devez un compliment;" lequel? "-Je suis curateur de l'académie, & "j'y fuis plus fensible, je m'en trouve " plus honoré que du cordon." (Quarante personnes nous écoutoient.)-Affurément, lui ai-je répondu, " si c'est " le ministere de l'instruction, c'est le " premier de tous."

Le Roi ne se ruine pas en dons. Il n'a encore conféré, au delà des prébendes qui ne lui coûtent rien, qu'une pension de trois cens écus (au général Levald)... J'apprends qu'il vient d'en donner une de huit cens écus au poëte Rammler: il y auroit peut-être plus de délicatesse à ne pas commencer par les trompettes.

LET-

LETTRE XIX.

2 Septembre, 1786.

TOUT confirme mes prédictions. Le prince Henri est à peu près brouillé avec fon neveu; l'oncle ne s'en console pas, & pense à faire retraite à Rheinsberg: il retournera presque certainement pendant le voyage du Roi en Prusse & en Siléfie; ce n'est probablement qu'au retour de ces deux voyages que nous verrons de grands changemens, s'il doit y Il en est cependant, outre en avoir. celui que j'ai mandé, un autre très-marqué; c'est une commission pour examiner la régie, ce qu'il faut en faire difparoître, ce qu'il faut en conserver, les droits que l'on peut relâcher, fur-tout en fait d'accises.

M. de

M. de Werder, ministre d'Etat, ami intime de Hertzberg, ennemi de Schulembourg qui l'a mis en place, beaupere du fecretaire de la légation Angloise, ou peut-être de sa femme, est à la tête de cette commission: les autres membres font des choix ridicules; mais ce seul projet de réforme est très-agréable à la nation, autant que la pension de huit cens écus faite au poëte Rammler, & la promesse de l'admission des Allemands dans l'académie, l'est aux distributeurs de la renommée. Reste à savoir si ce n'est pas trop tôt faire espérer au peuple, & s'il ne falloit pas être fûr des remplacemens, avant de faire preffentir des soulagemens.

Le Roi va en Prusse avec messieurs de Hertzberg; (chose sans exemple qu'un ministre suive le Roi hors de son département)! Goltz, surnommé le Tartare; Boulet, ingénieur François; le général de Goertz, Gaudi, & Bishopswerder.

Ce Goltz le Tartare est celui qui dans la derniere campagne de la guerre de sept fept ans ameuta cinquante mille Tartares de la Crimée & des environs qui venoient faire une diversion en faveur du Roi de Prusse, & déja étoient à Bender, lorsque la paix se conclut. Avec tout cela, ce Goltz est peu de chose, au-delà d'un bon officier & d'un homme très-actif. Il ne dut ce grand & fingulier fuccès qu'à un Hollandois nommé Biskamp, qu'il trouva en Crimée, & s'attacha cet homme très-habile, très-actif, qui savoit la langue, connoissoit le pays, & il servit à souhait Frédéric II. qu'à la vérité il a bien fait payer. Ce Biskamp est à Warsovie oublié, & cela est fort étrange. J'ai cru que le détail de ce fait, très-peu connu, pourroit intéresser.

Boulet est un honnête homme, auquel le Roi, qui lui doit ce qu'il sait sur les fortifications, montre de l'affection.

Le général de Goertz est le frere de celui qui va en Hollande, & ne le vaut pas; c'est un homme fin, astucieux; & dont la foi est très-soupçonnée.

Gaudi est le frere du célebre général de ce nom; peu connu jusqu'ici comme ministre du département de Prusse; mais homme capable, instruit, ferme, décidé, & incontestablement le plus fait pour influer dans l'intérieur depuis la reconstruction du grand directoire.

Vous savez qui est Bishopswerdér; il viént d'être fait lieutenant-colonel aussi bien que Boulet.

Le Roi a dit à Schulembourg qu'il décideroit au retour de la Prusse, lesquels de ses neuf départemens lui seroient ôtés. Lui & sa femme sont les seules familles de ministres non invitées à la cour. Toutes les probabilités sont, que Schulembourg demandera son congé, si ses collegues continuent à l'humilier & le Roi à le dédaigner; mais Struensée restera probablement; & alors il se propose de travailler dans nos sonds publics

publics de concert avec nous; sur-tout si le Roi lui donne, comme il est apparent, la manutention des quatre millions d'écus (à peu près seize millions de notre monnoie) qu'il destine à des opérations de finance antérieures. Struensée est le seul qui les entende, & ceci n'est pas à négliger, comme on l'a fait jusqu'ici, au point même de me mettre dans l'impossibilité de le tenir au courant. Nous pouvons tirer parti de lui pendant la paix; mais si, par malheur, les nouvelles qui se disent à l'oreille, de la plus mauvaise santé de l'Electeur de Baviere s'aggravoient, comptez fur la guerre, car elle me paroît inévitable. Est-il bien temps de vivre au jour le jour comme nous faisons, quand chaque mois (sa mort peut arriver même avec probabilité tous les mois) menace de jetter l'Europe dans une inextricable confusion?

M. de Larrey, envoyé pour complimenter de la part du Stathouder, dit Tome I. K hautehautement qu'il est impossible que les affaires de la Hollande s'accommodent sans essusion de sang; & sur cela Hertz-berg spécule à perte de vue; mais le se-cret est fort bien gardé par les entours du Roi.

The grant was the first

ier in Geroen eal wort bankondo :

.id.entiyeti anı yaşb iquis@ibi...

the content of the party of the states of the

LET-

LETTRE XX.

and the constitues to all from the tree equinor seek

and the state of the same and

a for cour qu'à lou eigrit qu'il fix

A M. le Duc de **

In the a such supporting the transfer the

Marker Solliel to Y to a constant

2 Septembre, 1786.

PAR quelle fatalité, Monsieur le Duc, votre lettre du 16 ne me parvient-elle qu'aujourd'hui, & furtout pourquoi n'at-elle pas été écrite quelques semaines plutôt? On ne saura jamais peut-être combien la proposition qui termine cette lettre, laquelle faite, dans d'autres circonstances que les derniers jours de la vie du Roi, eut été acceptée courrier par courrier, pouvoit être importante. On ne saura jamais ce que, présentée à temps, elle eût fait, empêché, dirigé, avec un Prince qui a peu d'étosse peut-être, mais qui est reconnoissant, & qui est plus certainement un honnête homme qu'il ne

K 2

fera

sera un grand Roi; de sorte que c'est plus à son cœur qu'à son esprit qu'il faut parler, & fur-tout qu'il le falloit dans un temps où il étoit tout autrement accessible qu'aujourd'hui, que le voilà palissadé par système & par l'intrigue. Comment aucun autre que vous n'a-t-il eu cette idée dans le pays que vous habitez? Comment le cabinet de Versailles a-t-il abandonné à Serilly le mérite d'offrir, & de petites fommes encore? Comment a-t-on laissé au duc de Courlande celui de nettoyer toutes les dettes criardes? Que les vues mesquines, & l'étroite routine, & la lourde prudence de certains personnages sont impolitiques & désastrueuses! Dans quelles mesures cela mettoit nous, & moi personnellement avec lui! Tout m'eût été possible & facile!.. mais il n'y faut plus penser; il ne faut que se souvenir de cette preuve nouvelle, que vous avez toujours raison.

J'ai tenu depuis la mort du Roi votre cabinet très au courant des phases auliques; & ma dépêche d'aujourd'hui, dont

notre

notre ami commun vous lira fans doute une grande partie, est un résumé fait de mon mieux des probabilités actuelles & futures. Vous y verrez que le prince Henri a déja fait son sort; que son petit caractere a échoué contre l'écueil de sa grande vanité dans cette circonstance si grave, comme dans tant d'autres; qu'il a montré tout à la fois une avidité prodigieuse de regner, une morgue repousfante, un pédantisme insupportable, le dédain de l'intrigue; tandis que sa vie n'est que petite, basse & sale intrigue; le mépris des ministres influens, tandis qu'à un seul homme près, (le baron de Knyphausen, tous les jours à la veille d'une apoplexie), il n'a pas un entour marquant qui ne soit sot, vil ou frippon; qu'enfin il est impossible d'être plus loin de la faveur, & fur-tout du crédit, & même de s'être mis en situation où il soit plus difficile de la recouvrer.

C

it

e,

re.

li-

nt

tre

Je persiste donc à croire que le duc de Brunsvick, maître de lui, nullement oftentateur, & profondément habile, sera

K 3

l'homme

l'homme de la chose, non pas aujourd'hui, mais au jour de la nécessité. J'en ai longuement déduit les raisons, & je les crois sans replique, vu l'ordre de faits & de circonstances que je vois & celui que je prévois. Tout cela ne rend que plus nécessaire l'exécution de votre projet que je regarde comme très-praticable, même avec les à poco, par les mains desquels il vous faudra les faire passer, si vous fuivez, avec votre dextérité naturelle & votre irréfistible séduction, le plan d'y intéresser l'amour-propre du maître, de maniere que ce soit sa chose, & que, comme vous dites si bien, par lui seul elle soit apprise à ses ministres. Je dis que votre projet n'en devient que plus nécessaire à réaliser, car l'Angleterre intrigue ici avec une grande activité pour son compte, à l'ombre des intérêts de la Hollande qui tiennent fort au cœur du cabinet de Berlin. Or, ce que j'infinue souvent ici, à savoir que la puissance Prussienne n'est point assez consolidée pour que le choc de notre système combiné

emmon'i

biné avec celui de l'Autriche ne la réduisît pas en poudre, n'est pas tellement irréplicable, grace à la Russie, qu'il n'y ait beaucoup de choses à m'objecter : & toujours resteroit-il même, dans les suppositions les plus défavorables à la Prusse, 1°. que ce feroit ouvrir une déplorable carriere à des jeux fanglans, fous un directeur aussi mal habile que l'Empereur le moins militaire des hommes; 2°. que le plus grand fuccès laisseroit, sans contre-poids en Europe, un prince qui a des droits & des prétentions à tout; 3°. enfin, & fur-tout que c'est chercher bien péniblement ce que la nature des choses nous offre, comme le printemps fait succéder des bourgeons productifs à du bois mort & sec.

Il y a quelques fautes de chiffres, qui font que je n'ai pu saisir la base de votre dissentiment avec moi sur le système maritime; mais je connois trop l'extrême justesse de votre esprit qui ne se paie pas d'illusions, pour croire que nous soyons très-opposés; &, quant à moi, je n'ai K 4 jamais

né

jamais prétendu dire que nous ne dussions avoir une marine capable de faire respecter notre commerce. Il s'agit seulement de déterminer jusqu'où doit s'étendre ce commerce du moins activement protégé. Vous sentez, tout aussi bien que moi, qu'une alliance avec l'Angleterre ne peut porter folidement que fur un traité de commerce, qui trace une ligne de démarcation nette, précise & distincte; car ils n'auroient pas aussi beau jeu que nous à une liberté illimitée; comment foutiendroient-ils notre concurrence? Et ces Indes, ces Antilles ne feront-elles pas jusqu'à la fin le pommier de la discorde, si l'on n'en cerne pas les racines parafites & voraces?

Quoi qu'il en soit, Monsieur le Duc, ne vous laissez décourager ni par les dégoûts, ni par les difficultés; gravissez d'un pas serme, quoique mesuré, & avec une suite inflexible, le seul sentier non frayé qui puisse mener aujourd'hui à la gloire politique, & ce qui est plus substantiel à la pacification de l'univers. Il

est fi beau de réunir à tous les talens des héros, les principes d'un sage, & les vues d'un philosophe! c'est une couronne si peu vulgaire que de changer par un seul acte diplomatique toutes les vieilles formules, toutes les pitoyables rubriques, toutes les tracasseries meurtrieres de la politique moderne, que votre courage doit être bien puissamment soutenu par une si magnisique perspective.

Vous savez si je vous suis tout dévoué, & si vous pouvez disposer de moi.

un foul axe de Randa de lust nu vicilies formules, toutes les introples

rubriques, toures les tracefficies mear-

(((()

emaint sel eucot & minuor eb uned it de

des paros, les principes d'un face. Ni les

vuos d'un philosophel c'est une cour-

ounce fi you valgains que de claiment parte

oup one bom oppile 5 Septembre 1786.

IL est impossible que l'on vous donne des nouvelles plus exactes sur la situation du prince Henri avec le Roi, que celles dont mes précédentes sont remplies. Le prince lui-même ne se farde plus sa position, & passant d'une extrêmité à l'autre, comme tous les hommes foibles, clabaudant déja, disant que le pays est perdu; que les prêtres & les fots & les catins & les Anglois vont le précipiter dans l'abîme, il acheve par l'intempérance de sa langue, ce que les indifcrétions du chevalier d'O * * *, & les confidences personnelles de l'oncle au neveu quand il n'étoit que prince de Prusse, ont probablement trop fait connoître à Frédéric-Guillaume; il acheve,

dis-je,

dis-je, de se perdre dans l'esprit du Roi. Voilà mon opinion il quittera, si on le lui permet, ce pays où il n'a pas un ami, ni une créature, si ce n'est dans le subalterne le plus abject; il quittera ce pays; ou il deviendra sou; ou il mourra; voilà mon pronostic.

Ce n'est pas que je sois convaincu que ce gouvernement-ci doive toujours marcher par des subalternes. Le Roi a trop peur d'avoir l'air d'être gouverné, pour n'en avoir pas besoin. Pourquoi seroitil le premier homme chez qui les prétentions n'auroient pas été en raison inverse de la réalité? Frédéric II. que la nature avoit si bien fait naître pour le commandement, n'a jamais montré la peur de paroître être mené. Il étoit sûr de ne l'être pas; celui-ci en tremble; il le sera donc. Tant que les choses iront toutes feules, il n'en aura pas l'air; rien n'est plus aisé dans ce pays-ci que de recevoir & de dépenser. La machine est montée dé maniere qu'il y a de si gros excédens! quelques attentions de détail, quelque

quelque surveillance de police, quelques changemens dans les sous-ordres, quelques coquetteries à la nation; (à laquelle, foit dit en passant, on paroît résolu d'immoler l'amour-propre des étrangers, de sorte qu'ainsi que je l'ai toujours dit, la gallomanie du prince Henri nous a fort mal servi, même en ceci) cela va tout feul. Il fe fera du bien; car ce n'est pas ici comme ailleurs, où le passage entre le mal & le bien est quelque fois pire que le mal, & où les résistances sont terribles. Tout se fait ad nutum. D'ailleurs les cordes font si tendues, qu'elles ne peuvent qu'être relâchées. Le peuple a été si opprimé, si vexé, si pressuré, qu'il ne peut plus qu'être foulagé. Tout ira donc, & prefque de soi-même, tant que la politique extérieure sera calme & uniforme. Mais au premier coup de canon, ou seulement à la premiere circonstance orageuse, comme il crouleroit, tout ce petit échaffaudage de médiocrité! comme les miniftres subalternes se rappetisseroient! comme tout, depuis la chiourme effrayée jusqu'au chef éperdu, appelleroit un

pilote!

Qui seroit ce pilote? le duc de Brunswick. Je n'en doute presque pas; parce que le petit amour-propre n'est plus rien au jour de la bagarre qu'une aptitude de plus à la peur; parce que d'ailleurs le Prince est de tous les hommes celui qui ménagera le plus le petit amour-propre; qu'il se contentera de faire sans paroître qu'il sera le serviteur des serviteurs, le plus poli, le plus humble, & à coup fûr le plus adroit des courtisans, en même temps que sa main de fer enchaînera toutes les petites vues, toutes les intrigues, tous les partis. Voilà mon horoscope, & je ne crois pas qu'il y en ait un autre de raisonnable à tirer aujourd'hui.

En l'état, c'est Hertzberg qu'il faut ménager, & le comte d'Est * n'y est pas propre, parce qu'il l'a trop déserté autrefois, & qu'il sent bien qu'il y auroit indélicatesse & lourde gaucherie à revenir trop brusquement. Au reste, ce Hertzberg peut se perdre lui-même par ses jactances & son ostentation vaniteuse. C'est un moyen de culbuter les gens en place que les courtisans emploieront, vu le caractere du Roi, & qui pourra réussir.

Mais c'est la Hollande, cette Hollande convulsive à laquelle il faudroit aviser. On est convaincu que nous y pouvons tout, & bien que je ne croie pas cela aussi vrai qu'on le tient pour indubitable je pense du moins que si l'on disoit au parti qui s'est tant avancé, probablement sur la conviction que nous étions derriere lui pour le foutenir, (car comment se chargeroient-ils sans sûretés dans les futurs contingens d'une telle responsabilité?) arrêtez-vous à tel point, on ne fût pas obéi. On sent bien qu'à cet égard je ne prétends ni ne veux donner d'avis. Je suis trop loin de la vérité; je ne la vois que par le verre à facettes des passions, & M. d'Est * * ne me dit rien; mais ce que j'apperçois distinctement, c'est que l'orage qui se forme sur ces

ces marais, peut envelopper d'autres pays. La légation Françoise de Berlin ne vous dira pas cela; ce n'est pas sa maniere de voir : elle est persuadée que l'intérêt de frere n'influera point sur les liaisons du Moi, j'en doute; j'ai de fortes raisons d'en douter. Hertzberg est tout Hollandois; c'est la seule façon décente qu'il ait d'être Anglois; & ce ministre peut beaucoup pour la politique extérieure qu'au demeurant il n'entend pas. Je lui disois l'autre jour sur son éternelle répétition: LE ROI SERA CAUTION DU STATHOUDER. " Je respecte trop le "Roi pour vous demander qui sera la " caution de la caution; mais j'oserai " vous dire: comment fera-t-il respecter " sa caution? Qu'arrivera-t-il lorsque la "France lui aura démontré que le Sta-"thouder est contrevenu aux engage-" mens pris sous sa sanction? Ce n'est " pas de la Hollande que le Roi est beau-" frere; & l'affaire de Naples vous " montre assez comment on sait éluder " les interventions de famille. Que peut " le

" le Roi contre la Hollande? Et n'est-il " pas trop équitable pour exiger que " nous, qui ne pouvons pas vouloir que " les Hollandois soient Anglois, nous " risquions notre alliance pour le che-" valier des Anglois?" A tout cela Hertzberg, qui ne voit dans ce monde sublunaire que Hertzberg & la Prusse, répondit des choses vagues; mais à ces mots: que peut le Roi contre la Hollande? il dit entre ses dents avec un air trèssombre: elle ne le désieroit pas, je crois. Encore une fois, prenez garde à la Hollande, où la légation Angloise assure, par parenthese, que nous avons acheté la ville de Schiedam; que M. de Calonne nommément y prodigue l'or, & qu'en un mot il est personnellement le tison de la discorde.

J'ai réservé les questions qui commencent votre lettre pour les dernieres: d'abord, parce qu'elles font moins preffées, puisqu'il paroît impossible que l'Empereur entreprenne rien sur la Turquie Européenne avant le printemps prochain;

ensuite

ensuite parce qu'il me faut me recorder, le concours des circonstances de la mort du Roi & de l'avénement de Frédéric-Guillaume au trône, ayant demandé presque exclusivement mon attention, & repoussé dans un plus grand éloignement les objets moins voifins: encore crainsje bien que ma moisson ne soit stérile; la Prusse n'ayant avec ces pays dispersés à plus de quatre cens lieues aucune relation ni de commerce; parce qu'il n'y a point de grand négociant; ni de politique, parce que les diplomaties Prussiennes sont extrêmement mauvaises. Et quant aux particuliers qu'on voit dans le monde, ils sont si ignorans qu'on n'en peut tirer aucune lumiere. Buckholz qu'ils ont à Warsovie, homme très-ordinaire, mais actif; & leur chargé d'affaires à Petersbourg, Huttel, homme instruit, leur mandent que la Russie est plus pacifique que le Turc, & que les provinces de l'intérieur Ottoman invoquent la guerre. Quant aux provinces frontieres, celles qui appartiennent aux TOME I. TarTartares, ne sont certainement pas amies des Russes. La Moldavie & la Valachie ont des Hospodars, qui en leur qualité de Grecs sont sûrement vendus à qui veut les acheter, & par conséquent à la Russie. L'Empereur les tracasse, & se fait hair là comme ailleurs. J'en dirai davantage, & je tâcherai d'esquisser l'idée d'un voyage fur les bords de ces contrées, fait sous le déguisement de marchand & dans le plus févere incognito; il instruiroit de l'état des frontieres, des magafins, des dispositions des peuples, &c. &c.; enfin de ce qu'on doit craindre ou espérer dans le cas où il en faudroit venir au VETO armé (dans lequel il est bien probable que la Prusse nous aideroit trèsvolontiers & de toute sa force); c'est-àdire, si l'Empereur se décidoit à ne tenir aucun compte de nos représentations, comme il en a déja fait montre deux fois. Peut-être serois-je plus utile dans un tel voyage qu'à Berlin, où ma carriere est semée de chausses-trapes, & où elle le sera aussi long-temps, qu'on ne m'accrém'accréditera pas, du moins comme converseur, ce qui seroit d'autant plus convenable peut-être, qu'ou s'ouvre quelques davantage à un tel interlocuteur qu'à un ministre; attendu que les refus ou les propositions n'ont plus les conséquences ministérielles, & qu'ainsi l'on s'éclaircit les uns les autres sans se compromettre.

Faites une férieuse attention à ceci, je vous prie. En vain me recommandez-vous de peu marquer. Permettezmoi de vous le dire; il est impossible, malgré tous mes efforts, que je ne marque pas. J'ai trop de célébrité & d'affinités avec le Prince Henri qui est un vrai héros-femme & qui n'a aucune espece de secret; on me fait parler lorsque je n'ai rien dit; on dénature ce que j'ai dit, lorsque j'ai parlé. Il est impossible de se faire une idée de tout ce qu'on m'a prêté depuis la mort du Roi; c'est-àdire, depuis une époque où j'ai profité de l'interruption des sociétés, pour me tenir absolument clos, & ne travailler

qu'en minant. Le comte d'Est * * me défavorise autant qu'il peut. La légation Angloise crie: fænum babet in cornu: longè fuge. Les favoris m'écartent; les beaux esprits, les prêtres & les visionnaires font ligue, &c. &c.: chacun craint pour son domaine, parce que ma distination n'est pas connue. Je ne puis rester avec utilité, qu'autant qu'on trouvera moyen de faire dire au comte Finchestein, que je ne suis rien qu'un bon citoyen & un bon observateur; mais que je suis cela, & qu'on m'a permis de donner mon avis. Je ne puis pas douter que ce Ministre ne désire fort qu'on lui dise cé peu de mots. Quoi qu'il en soit, je dois en conscience le répéter: mon rôle devient tous les jours plus difficile & plus louche; & pour que je sois vraiment utile, il me faut un caractere quelconque, ou être employé ailleurs.

Le prince Henri chante aujourd'hui la palinodie. Il reprétend encore une fois Hertzberg enferré, & incessamment perdu. Il dit des merveilles du duc de

Brunf-

Il se promet tôt ou tard Brunfwick. une grande influence; il ne se pressera pas; il louvoiera fix mois; il affure que les projets Anglois font absolument avor-Hertzberg, dit-il, se conduit comme s'il avoit perdu la tête, & précifément comme si lui prince Henri le confeilloit, pour le précipiter, &c. &c. Enfin, c'est un mêlange d'exaltation & de rodomontades, de présomption & d'anxiétés, un flux de paroles fans rien de positif, de demi mots sans valeur determinée, que de l'exagération & de l'enflure; d'où il est difficile de conclure s'il se trompe, ou s'il veut tromper: s'il foutient le procès de son amour-propre, ou s'il se repaît d'illusions, ou même s'il a lui récemment à ses yeux quelque rayon d'espoir; car, ainsi que je l'ai dit, il n'est vraiment pas imposiible que Hertzberg se perde par sa jactance. Au reste, le prince Henri me presse de me faire donner un caractere pendant que le Roi sera en Prusse & en Silésie, ou du moins un crédit quelconque auprès du comte Fin-L 3 chestein, chestein, qui puisse le communiquer au Roi.

Rien n'est changé dans les nouvelles habitudes de celui-ci; madame Rietz est allée le voir une seule fois. Mais samedi passé il écrivit au fils qu'il a de cette femme, avec cette fouscription: à mon fils Alexandre, comte de la Marche. Il a ennobli & même baronnisé la maîtresse du Margrave Schwedt (baronne de Stoltzenberg; c'est le titre d'une baronnie d'environ huit mille écus de rente que le Margrave lui donne) qui n'est autre chose qu'une assez jolie Allemande, autrefois comédienne, & dont le Margrave a un fils. On n'a pas voulu refuser la seule chose que demande & peu demander ce vieillard de foixante-dixsept ans. C'est peut-être aussi pour se donner un prétexte d'en faire autant pour madame Reitz. Le mari de celleci est Erzkammerer, ce qui revient à peu près a premier valet-de-chambre & trésorier de la cassette; mais on croit qu'il ne fera que sa fortune pécuniaire; sa femme n'a jusqu'ici nulle influence

Le maréchal de cour Ritwitz, étant soudainement devenu sou furieux à la suite d'un démêlé avec un des officiers de la bouche, on a proposé au Roi un M. de Marwitz, homme tout-à-fait insignifiant. Autant vaut celui-là qu'un autre, a dit le Roi. Est-ce insouciance? Est-ce peur d'importance attachée à une place, qui véritablement n'en mérite guere? C'est ce qu'il est impossible de décider.

M. de Lucchésini augmente de prétentions. Il veut une place, sinance ou commerce, probablement la direction de la société maritime; mais c'est tendre bien haut. Avec de l'esprit & des connoissances, il a une de ces tournures auxquelles on ne s'accoutume pas à marier l'ambition; tout au plus le jetteration dans le corps diplomatique auquel il est propre. Je crois cet Italien un des plus ardens à m'écarter du Roi, qui, au L 4

reste, sera très-peu abordable jusqu'à l'hiver.

La commission pour la régie paroît jusqu'ici plutôt une espece de chambre ardente qu'une commission paternelle. On parle beaucoup plus de sommes dont l'emploi n'est pas justifié, que d'alléger les accises. M. de Verder, président de la commission, est d'ailleurs connu pour l'ennemi personnel de quelques-uns des membres de la régie. Cela, peut-être, a donné lieu au soupçon; c'est cependant le duc de Brunswick qui a proposé Verder: à la vérité ce prince avoit besoin de lui pour quelques affaires relatives à son pays.

Hertzberg a certainement essuyé une bourrasque, & le crédit du comte Finchestein en paroît augmenté. Mais j'avoue que la nuance me semble imperceptible, & je persiste à croire que Hertzberg est inébranlable par toute autre chose que ses propres mal-adresses.

LETTRE XXII.

8 Septembre, 1786.

LE fix, à la revue de l'artillerie, j'étois descendu de cheval pour suivre le Roi fur le front des troupes. Le duc de Brunswick m'a joint, &, tout en causant mortiers, bombes & batteries, nous nous féquestrions; & aussi-tôt que nous avons été seuls, il s'est mis à me parler de la prodigieuse connoissance que j'avois du pays, de maniere à me faire sentir qu'il avoit lu mon mémoire au Roi; puis, me parlant de l'aurore du nouveau regne, il a fauté brufquement à la politique extérieure, & après beaucoup de détails trop longs & peu utiles à rapporter, il m'a dit: " au nom de Dieu, arrangez-" vous en Hollande; mettez le Roi à " fon aise; le Stathouder sera-t-il jamais

" là bas autrement que ad bonores? Vous " y avez tout crédit; vous ne pouvez " pas le perdre ce crédit; le parti qui " vous le donne seroit trop en danger si " vous le perdiez. Encore une fois " mettez-nous à notre aise de ce côté, " & je vous réponds de tout le reste sur " ma tête; mais hâtez-vous, je vous en " prie. Je pars dimanche pour Brunf-"wick. Venez m'y voir pendant le " voyage du Roi en Siléfie; nous pour-" rons causer librement, & nous ne le " pourrons bien que là; mais écrivez à " vos amis qu'ils emploient leur influ-" ence à décider le ministere de France à " la modération avec le prince d'Orange, " qu'encore ne peut-on pas proscrire " sans convulsions. Rien n'est mûr " pour s'en passer; qu'ils le sauvent, ils " ne peuvent pas rendre un plus grand " fervice à l'Europe. Ne font-elles donc " pas connues chez vous, les formes qui " ne changent rien à rien, & qui font " tout supporter?" Nous nous sommes séparés parce que cela commençoit à faire

faire sensation; mais dites-moi si je ne dois pas aller à Brunswick causer avec lui à son aise.

Je dois ajouter à ceci que le comte de Goertz a emmené huit chasseurs avec lui, qui sont destinés à porter ses lettres jusqu'aux frontieres des Etats Prussiens, afin qu'il ne passe point de dépêches sur terre, ni par mains étrangeres. Au reste, le duc de Brunswick m'a répété ce que m'avoit dit le prince Henri, & que j'avois oublié de mander, que l'un des principaux motifs du choix du comte de Goertz est son ancienne amitié avec M. de Veyrac.

J'ai conclu de ma conversation avec le Duc, qu'il étoit ou qu'il seroit bientôt le maître des affaires, & cela m'a expliqué le nouvel accès de joie, d'espoir & de présomption où est le prince Henri, à qui le madré Brunswickois aura persuadé, qu'avec de la patience le sceptre lui seroit dévolu, & que lui duc ne seroit que connétable. (on dit que Koenigsberg sera déclaré Feld-maréchal.) Cela

joint

joint à ce que le Duc aura fait arrondir & disparoître les discussions d'intérêt pécuniaire, tourne la tête au prince, qui me disoit l'autre jour : que le Duc étoit le plus loyal des hommes, & son meilleur ami; qu'à la vérité il ne pensoit pas ainsi il y a quinze jours; mais &c. &c. &c; de forte que c'est en quinze jours que s'est opérée cette métamorphose. a en résultat nulle différence entre un imbécille & l'homme d'esprit qui se laisse ainsi tromper. Il n'y a en résultat nulle différence entre un fot & l'homme d'esprit qui se laisse persuader qu'un sot est un homme d'esprit. Or ces deux choses arrivent tous les jours au prince Henri. Il part le 13 pour Rheinsberg, & il en reviendra la veille du retour du Roi.

La ferveur de novice paroît se ralentir un peu. J'ai de fortes raisons de croire que mademoiselle de Voss est prête à céder: œillades, conversations fréquentes (car cette assiduité à Schoenhausen n'est pas pour la Reine douairiere), présens acceptés (un canonicat pour son frere),

crédit

crédit essayé (c'est elle qui a fait placer mademoiselle de Wierey auprès de la princesse Frédérique de Prusse): or demander c'est promettre. En un mot, depuis l'avénement tout annonce que le diadême est un beau fard: tant mieux au reste; il n'y a que la chûte qui puisse rendre cette maîtresse peu dangereuse; elle est toute Angloise, & n'est pas incapable d'intrigue. D'ailleurs, quand on pense que le crédit d'une madame du Troussel a pu, sous un Frédéric II, donner des places, même importantes, on fent ce qui arrivera sous un autre Roi, aussi-tôt que l'on s'avisera que l'intrigue peut quelque chose à la cour de Berlin comme aux autres.

Madame Rietz a reçu hier un diamant de quatre mille écus. De l'argent, un titre, peut-être, paroissent devoir être ses lettres de vétérance.

On montre fon fils à présent comme comte de la Marche. Il a une maison particuliere.

Le général Kalchstein, disgracié par le feu Roi, & regretté de tout le monde, a reçu un régiment.

Maintenant, & jusqu'à ce que j'aie de nouveaux détails sur Berlin, voici une anecdote importante, & que je crois devoir envoyer dans l'état douteux de santé de l'Impératrice de Russie. Il y a environ fix ans qu'un jeune étranger au service de France, bon gentilhomme, fut adressé à la G * * - D * * * par une femme qui a été élevée avec elle, & qui est restée son intime amie. Ce jeune homme avoit l'intention d'entrer au service de Russie; il fut présenté au G *-D * * par la D * * *, qui follicita avec de vives instances, & en sa présence même, une place pour ce jeune homme auprès de son mari.

Cependant le jeune protégé, bien fait, & d'une figure agréable, alloit souvent chez la P * * *. Attiré par elle, sêté, distingué, comblé de bontés, il devint amoureux, & son trouble extrême l'apprit à la G * * - D * * *. Un soir de grande

grande cour & de bal masqué, elle le fait conduire par une de ses femmes dans un appartement mal éclairé, & assez écarté de ceux où étoit la cour. Peu de momens après, la conductrice du jeune homme le quitte, en lui recommandant d'attendre, & la G * * - D * * * arrive en domino noir. Elle ôte fon masque, prend le jeune homme par la main, le conduit près d'un sopha, & l'y fait asseoir à côté d'elle. Alors la G * * - D * * * lui dit qu'il faut opter entre le service de France & celui de Russie, lui laissant d'ailleurs un certain temps pour se réfoudre. Les agaceries, les caresses même succédent; le jeune homme incertain, épris, éperdu d'amour & de peur, fut fort gauche au commencement de l'entrevue. La G * * - D * * * le rassura. l'enhardit, lui fit toutes fortes d'avances; enfin le jeune homme triompha de sa propre timidité, & fut même très-vaillant.

A cette scene de transports succéderent soudain des adieux qui tenoient autant

de la terreur & du despotisme que de l'amour. La G * * - D * * * ordonne au jeune homme du ton le plus tendre, mais le plus abfolu, de dire au G * * -D * qu'il ne peut accepter la place de capitaine qu'on lui destinoit; elle ajoute qu'il faut partir, partir auffi-tôt; qu'il lui en coûteroit la tête, si la moindre chose transpiroit.; enfin elle le presse de demander une marque de souvenir; & le jeune homme, effrayé, saisi, tremblant, demande un ruban noir qu'elle détache de fon domino; il reçoit ce gage; il perd tellement la tête, qu'il part du bal même, & quitte Petersbourg, sans prendre ni moyens de correspondance, ni arrangemens pour l'avenir, ni précautions d'aucun genre pour sa fortune. Très-peu de jours après il vuida le pays, courant jour & nuit, & n'écrivant au G * * - D * qu'après avoir franchi les frontieres de Russie; il en a reçu une réponse trèsgracieuse, s'en est tenu là, & est revenu en France où il suit le service. Cet homme a peu de caractere, mais il ne manque

manque pas d'esprit; dirigé il pourroit affurement être utile, du moins pour courir une chance aussi extraordinaire; mais alors il faudroit qu'il allât en Russie avant le changement de regne, & qu'il tâtât le terrein, aujourd'hui que la G * * - D * * * n'a plus tant de peur. Je ne le comois point personnellement; mais je puis disposer de son ami intime, qui est un homme parfaitement sûr. Au reste, je n'ai pas cru devoir nommer le héros de l'aventure, qu'il n'est pas nécessaire de connoître, si l'on ne veut pas s'en servir. Si au contraire on croit utile de suivre cette ouverture, je le nommerai courrier par courrier.

Certainement l'Electeur de Baviere n'est pas bien. Il pourroit ne pas vivre jusqu'à l'hiver, & il paroît dissicile qu'il aille jusqu'au printemps. J'irai d'ici à Dresde, asin de n'avoir pas l'air de ne m'absenter que pour le duc de Brunswick; j'y serai sept ou huit jours, autant à Brunswick, & trois ou quatre semaines en tout. Mon voyage sera précisément Tome I.

du même nombre de jours que celui du Roi, pendant lequel il n'y a rien à apprendre; au lieu qu'assurément je mettrai ma course à prosit, & saurai en huit jours à Brunswick, ce que je ne devinerois pas en trois mois ici.

En voilà trop long pour parler aujourd'hui de la Turquie Européenne. Je doute qu'on puisse empêcher l'Empereur, s'il n'est pas dépourvu de toute habileté, d'aller le jour où il voudra, jusqu'à l'embouchure du Danube; mais aussi ce jour là il devient l'ennemi natu-, rel de la Russie, qui le trouveroit de trop dans la mer noire, & là peut-être avorteront des deux côtés les projets combinés. On m'affure que la Moldavie & la Walachie désirent appartenir à l'Empereur. Je ne faurois le croire, puisque ses propres paysans désertent & vont en Pologne, même plutôt que de rester chez lui; mais ces pays sont absolument ouverts, & je pense que ce n'est que dans la Romélie & la Bulgarie qu'on pourroit tenir ferme. Je crois enfin que

nous feuls, par promesses ou menaces, pouvons empêcher l'Empereur de travailler à cette grande démolition; que la Russie opéreroit demain toute seule, s'il faut en croire toutes les rodomontades de Saint-Petersbourg; mais après demain que seroit-elle? Au reste, vous n'ignorez pas fans doute qu'elle a reçu quelqu'échec; que le prince Héraclius a été obligé de déferter sa cause; qu'elle est encore une fois réduite à défendre le Mont-Caucase, comme frontiere; qu'elle n'a rien sur le pendant, qui lui mettroit le pied dans les entrailles Ottomanes, & que ce seroit peut-être le vrai moment de lui reprendre la Crimée. Si toutes ces nouvelles sont vraies, & ces conjectures fondées, il est impossible que je fache, aussi bien que vous, aucune de ces choses.

La question relative au Bailliage de Wusterhausen a été accommodée trèsnoblement par le Roi. Il le reprend, .
& donne annuellement cinquante mille écus au Prince Henri, qui est obligé d'en M 2 laisser

laisser dix-sept au prince Ferdinand; le Bailliage n'en rapporte qu'environ quarante-trois.

Maintenant le prince Ferdinand revient contre la renonciation au Margraviat d'Anspach. Or, comme on sait que le prince Ferdinand ne veut rien & ne fait rien par lui-même, il est évident qu'il est poussé par le prince Henri; & d'autant que c'est là le manet alta mente repostum contre M. de Hertzberg. Il est difficile d'imaginer rien de plus gauche, & de plus propre à se brouiller à jamais avec le Roi.

J'avois toujours regardé la singularité de M. de Romanzow, de ne point draper, & son démêlé avec le comte de Finchestein, sur le non envoi d'un complimenteur à Petersbourg; démêlé assez vif pour que le comte lui ait demandé s'il avoit ordre de sa cour de lui parler ainsi: comme un coup de tête de jeune homme, d'autant plus que le baron de Reeden, envoyé de Hollande, n'a pas drapé non plus par économie, & qu'ainsi l'on n'a

pas mis une très-grande importance à cet appareil. D'ailleurs, comme ces débats ont très-ridiculement occupé le corps diplomatique pendant huit jours, & que M. d'Est * *, qui s'y est bien conduit, n'en aura pas fait faute à son cabinet, j'avois cru inutile d'en parler. Mais M. de Romanzow, seul entre tous les ministres étrangers, n'allant point à l'enterrement à Potsdam, cette marque d'insouciance ou de mécontentement faisant sensation, & le temps nécessaire pour recevoir des ordres étant écoulé, j'avise de ce fait, auquel cependant je ne donne pas autant d'attention que le parterre, mais que déplaît beaucoup aux loges. Au reste, le cabinet de Berlin devroit savoir depuis long-temps que la Russie est entiérement perdue pour lui jusqu'au regne du Grand-Duc; mais il est impossible de heurter de front plus & plus impoliment que ne fait M. de Romanzow.

LETTRE XXIII.

10 Septembre, 1786.

Voici quelques détails sur ce qui s'est passé à Potsdam le jour de l'enterrement.

Le Roi est arrivé à sept heures. Il est allé à sept heures & demie avec mes-dames les princesses Frédérique, Louise de Brunswick, les demoiselles de Knisbec, de Voss, &c. voir la chambre de Frédéric; elle étoit petite, tapissée en drap violet, chargé d'ornemens noirs & argent. Au fond se trouvoit une estrade sur laquelle étoit placé le cercueil au-desfous du portrait du Héros. Ce cercueil étoit richement garni en drap d'argent galonné d'or. Vers la partie correspondante à la tête, on voyoit un casque d'or, l'épée que Frédéric portoit, le bâton de

commandement, le ruban d'Aigle noir, des éperons d'or. Autour du cercueil étoient huit tabourets, sur lesquels on avoit placé huit carreaux d'or destinés à porter; 1°. la couronne royale; 2°. la boule d'or, surmontée d'une croix; 3°. la boëte d'or, contenant le sceau; 4°. le bonnet électoral; 5°. le sceptre; 6°. l'ordre de l'Aigle d'or, en diamant & autres pierres précieuses; 7°. l'épée royale; 8°. la main royale. La balustre étoit couverte de velours violet. Un lustre fuperbe pendoit au milieu, & aux deux côtés s'élevoient deux pyramides tronquées de marbre blanc veiné de noir; c'étoit du drap blanc marbré avec beaucoup de vérité. Cette chambre m'a paru trop peu éclairée.

Sa Majesté a passé ensuite dans le sallon du dais, tendu de noir & orné avec des plaques d'argent du château de Berlin, puis dans la grande salle tendue de noir. Huit colonnes postiches & noires avoient été ajoutées à cette immense salle. Pour tout ornement il y avoit des guir-

M 4

landes

landes de branches de cyprès, & encore

trop peu de lumieres.

Au bout d'une demie heure le Roi est rentré dans ses appartemens; à huit heures & demie les princes Henri, Ferdinand & le duc de Brunswick sont venus voir les mêmes salles, & n'y ont

resté que cinq minutes.

A neuf heures & un quart le Roi est venu chez le prince Henri. Les régimens des gardes se sont formés sous leurs fenêtres; on a apporté le dais; c'étoit un fond de velours noir, entouré d'un drap d'or, garni d'une crépine ou frange. Sur le sond d'or étoient des Aigles noirs. Douze bâtons couverts de velours supportoient le dais & étoient surmontés de douze Aigles d'argent de la hauteur d'un pied, ce qui faisoit un bon esset.

Après le dais est venu le corbillard, fort large, fort peu élevé, couvert de satin blanc, garni en franges d'or, tiré par huit chevaux couverts de velours noir.

Le corbillard, suivi d'un carosse coupé de velours noir, surmonté d'une couronne noire, noire, attelé de huit chevaux blancs, enharnachés de velours noir, sur lequel on avoit attaché des aigles noirs brodés en or. La livrée, les laquais de chambre, les heyducs, les coureurs, les piqueurs, les pages suivoient.

Les princesses conduites par MM. de Goertz & de Bishopswerder ont été à

l'église.

A dix heures on s'est mis en marche. Le lieu de l'assemblée étoit la grande salle aux huit colonnes. On avoit pratiqué une rampe douce qui alloit jusqu'à la porte, & c'est là que le corbillard est venu prendre le cercueil. Le chemin depuis le château jusqu'à l'eglise étoit de planches & couvert de drap noir. La marche, vraiment superbe, s'est faite avec beaucoup d'ordre. Les troupes formoient deux haies.

On est arrivé à l'église illuminée en bougies & en lampions; on a déposé le cercueil sous une coupole soutenue de six colonnes en marbre blanc; les orgues se sont fait entendre, & bientôt après a commencé la musique; elle a duré une demie heure, & l'on s'en est retourné sans désordre, mais non pas processionnellement.

De retour au château on a trouvé les tables préparées; à midi on a servi; à une heure & demie on s'est levé. Le Roi, le prince Henri, le duc de Brunswick & les princesses ont été à Sans-Souci. Voilà l'emploi du temps.

Nulle comparaison pour la magnificence, le goût, la richesse, avec nos catafalques de l'église de Notre-Dame; mais pour le pays, pour le temps, on a fait tout ce qu'on pouvoit faire.

Beaucoup d'ordre depuis le commencement jusqu'à la fin. La musique médiocre, sans effet, sans force, sans charme, mauvaise exécution, pas une voix, excepté Concialini qui a mal chanté.

Les tables bien servies, abondance, choix; beaucoup de domestiques, bon ordre.

Chaque aide-de-camp-général faifoit les honneurs d'une table. Vins de France, France, du Rhin, de Hongrie à profusion.

Le Roi allant à table, conduisoit le prince Henri. Sa Majesté a salué avec noblesse dans toutes les occasions. Sa phisionomie n'étoit ni sérieuse ni trop gaie.

Elle a témoigné son contentement à M. de Reck, qui lui a répondu: c'est M. le capitaine Gonthard qui a tout fait: je n'ai d'autre mérite que celui de lui avoir procuré tout ce dont il a eu besoin.

Le Roi avoit le grand uniforme de ses gardes. Les princes étoient en bottes : celui de Goethen avoit des éperons de deuil, ce qui a été remarqué.

Le Roi est allé seul & revenu seul avec le duc de Brunswick.

LETTRE XXIV.

April of Street 1 65 William Will

12 Septembre 1786.

LE Roi part demain; rien n'est changé à l'ordre de son voyage; il sera de retour le vingt-huit, & repartira le deux pour la Silésie. J'aurai très-probablement à son retour une occasion naturelle de parler sinances, & des moyens de remplacement. Il saut absolument que d'ici là Panchaud combine avec moi un bon plan de commerce dans nos sonds, bon pour nos sinances, & sur-tout bon pour le Roi, qu'il s'agit d'allécher. Sentez l'importance du Roi.

Bishopswerder augmente en crédit & s'en cache avec soin. Welner entour un peu subalterne, mais pourvu d'esprit, de manege & de connoissances de l'intérieur; visionnaire quand il l'a fallu pour

plaire;

plaire; guéri des visions, depuis que le Roi veut tout au moins qu'on s'en cache; actif, appliqué & sur-tout assez obscur pour qu'on puisse s'en servir sans jalousie, Welner paroît s'accréditer insiniment; il a ce qu'il faut pour réussir, & même déjouer tous les concurrens (1).

Je vous répete que Boden n'est pas à négliger pour les insinuations; il est vain, & doit être corruptible; car toujours soupçonné de la cupidité la plus insatiable & la plus vile dans ses moyens, il a perdu une place de huit mille écus d'Allemagne par la mort du Landgrave de Cassel, & il est, dit-on, aux expédiens; il est avec le Roi en correspondance, même assez intime; ce qu'il répétera souvent portera coup; c'est bien l'homme pour tuer Hertzberg, qui au reste a eu du dessous sur la Hollande, & malgré qui on pourroit bien rappeller Thulemeier.

⁽¹⁾ Il est aujourd'hui ministre absolument principal.

Le prince Henri est toujours bercé d'espérances: je ne doute pas que le duc de Brunswick ne l'ait enjollé! Au reste, il est exactement au point où il étoit, excepté le moins bien de Hertzberg. C'est M. de Alvensleben que le Roi destine à la mission de France: homme de grande naissance, de sens & de sagesse, dit-on: il est à Dresde; je tâcherai de le voir avec soin; j'emporte des lettres pour lui.

Personne n'est content; militaire, civil, cour, ministres, tous sont la moue. Je crois qu'ils s'attendoient à la pluie d'or; au reste, rien de changé dans mes pronostics, qui se réduisent à ces deux mots: le commun des martyrs, si tout est tranquille, asin de pouvoir se persuader que l'on gouverne; le duc de Brunswick, s'il y a de l'orage ou des circonstances difficiles.

Au nom des affaires & de l'amitié, n'oubliez pas un plan d'opérations de finance. On foutient Schulembourg, & j'ai lieu de croire qu'il est sauvé. J'influerois sur le travail des finances, que je ne chercherois point à le verser; il nous vaudroit mieux qu'un autre, le seul baron de Knyphausen excepté, & celuici ne sera jamais rien aussi long-temps que Hertzberg sera quelque chose.

Songez que vous avez un imbécille pour ministre en Baviere, qui devient une mission importante à la mort de l'Electeur. Si l'on compte me placer, & il le faut bien si l'on veut que je serve, ne feroit-on pas bien de me faire débuter ainsi?

LETTRE XXV.

a se chercherois point à le verter ;

A Dresde, 16 Septembre, 1786.

JE ne vous dirai encore rien de particulier sur ce pays, comme vous pouvez croire; car que découvre-t-on en courant? D'ailleurs je retrouve l'inconvénient de n'être point accrédité, & par conséquent de ne pouvoir avec décence parler affaires qu'en termes très-généraux & très-amphigouriques.

Le ministre des affaires étrangeres Stuterheim, chez qui j'ai dîné, est, dit-on, un puits de secret, & ses sous-ordres sont, par conséquent, très-réservés. Au reste les ministres vont ici au rapport plutôt qu'ils ne travaillent. Aller au rapport est le mot consacré. Mais j'ai si bien vu sous Frédéric II. que le Roi qui gouvernoit le plus par lui-même étoit

encore

encore assez peu le maître, & infiniment trompé, que je sais à quoi m'en tenir sur ces dictums de cour.

J'ai vu M. d'Alvensleben; s'il va en France, je ne crois pas qu'il y vive longtemps; c'est un homme usé, qui ne se foutient que par son extrême sobriété & sa séquestration presque absolue de la société. Il a une affez grande connoissance de l'Allemagne; il passe pour un homme sage & mesuré, réussit où il se montre, & donne bonne opinion de son caractere moral. Cependant il n'est pas fans ruse, & peut-être voudroit-il être fin. Au reste il n'est pas précisément tourné pour la France; mais c'est le fruit du terroir, & fous tout autre rapport il est en premiere ligne. Il me semble qu'il doit vous agréer.

Je tâcherai de me mettre au courant du pays; mais encore une fois, aussi long-temps que je n'aurai point de caractere, & qu'on me tiendra si mal instruit de chez vous, je serai beaucoup plus propre à ramasser des notions lit-

Tome I. N téraires

téraires & écrites, qu'à aucune autre chose; or le monde ne s'écrit pas. par exemple, vous ne trouverez dans aucun livre qu'un ministre principal ait confié son fils ainé voyageant, à un fat subalterne nommé G * * *, & à un chevalier du V * *, qui ne profere pas un mot fans dire une absurdité! encore s'il n'en disoit pas de dangereuses! mais pourquoi répandre qu'il a attendu à Hambourg cinq femaines pour avoir une permission de mener le vicomte de Vergennes à Berlin, vu l'avénement du nouveau Roi, & qu'on la lui a refusée? A-t-il peur qu'à Berlin on soit insensible à l'affectation d'avoir évité cette cour? Je ne finirois pas, si je vous citois ses balourdises, dont la moindre est du dernier ridicule. . . . En vérité, si je dois commencer par être bas-officier en diplomatie, je vaudrois autant à Hambourg, où, indépendamment des grands rapports du commerce du Nord, que nous ne connoissions point, & fur-tout auquel nous ne participons point affez, on devroit, puisqu'on veut y avoir un ministre, placer un bon védette, au lieu d'un homme à qui l'on ne peut rien désirer de plus favorable que d'être sourd & muet.

Les vastes relations des grands entrepôts de commerce sont telles, que ces postes ne sont jamais indisférens. Que ne donne-t-on à M. du V * * une place d'argent sans affaires?

L E T T R E XXVI,

Sh naft dung barno'l ain t sa

Dresde, du 19 Septembre, 1786.

IL y a peu d'hommes ici, & cependant la machine est passablement montée; on ne sauroit mieux prouver qu'il saut plutôt de l'ordre & de la suite pour bien gouverner, que de grands talens.

On doit regarder comme un bruit populaire l'extrême crédit de M. Marco-lini; c'est un favori sans ascendant (comme sans mérite) du moins dans le Cabinet; son influence ne passe pas la Cour. Il est en Italie en ce moment, & tout suit l'ordre accoutumé. Probablement quelques graces dont il dispose, & que l'extrême dévotion de l'Electeur dirige plutôt vers les catholiques que vers les luthériens, sont la vraie cause de ces

murmures, assez accrédités cependant pour que l'Empereur ait fait une lourde école. Il a envoyé ici le plus imbécille des ministres, un certain Irlandois Okelly, parce que Marcolini a épousé sa niece. Il croyoit ainsi tout dominer; le piege étoit si grossier, qu'on n'a pas même eu besoin de l'éventer.

Les vrais ministres influens sont MM. de Stuterheim & de Gudschmidt. premier est presque caduc; d'ailleurs fage, mesuré, sachant ignorer ce qu'il ignore, s'éclaircir, consulter, s'informer; mais encore une fois c'est un homme près de sa fin. Le second ne se montre point. On assure qu'il est homme du plus grand mérite; qu'il a des connoifsances infinies; qu'il ne lui échappe pas une brochure en quelque langue de l'Europe que ce soit; qu'il a la judiciaire nette, l'esprit vif & présent, l'humeur communicative, très-compatible avec la discrétion d'autant plus sûre chez lui, qu'il en a la piété, & non la superstition. Il est le premier dans la confiance de

N 3

l'Elec-

l'Electeur. C'est au reste un homme de soixante ans, très-maladif.

Il faut compter encore parmi les ministres un M. de Worm, homme trèsinstruit, qui a quelques principes d'économie politique, des connoissances peu communes sur les rapports généraux du commerce; de l'activité, du travail, & de l'esprit à bonne dose, mais rarement juste, dit-on. Son caractere moral est entaché. On l'accuse de n'être pas pur du côté de l'argent. Il n'en est pas moins vrai qu'il sert bien dans l'intérieur. Il m'a paru sin & communicatis, persisseur & rusé, malin & narquois, mais propre aux affaires de quelque pays que ce puisse être.

De tous les ministres étrangers, celui de Suede, M. de Saftzing, m'a semblé le seul au-dessus du médiocre, ou plutôt qui ne soit pas au-dessous. J'excepte le chargé d'affaires d'Angleterre, qui passe pour un homme habile, & que je n'ai pas eu une occasion naturelle de sonder. Il est ouvert & accort jusqu'à l'affectation,

tion, vu son caractere d'Anglois. Le reste, si ce n'est Alvensleben, ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

L'Electeur est un homme à part dans le commun des princes. Il paroît pourtant avoir quelque chose du Roi d'Angleterre; fon esprit de suite qui est complet, participant un peu de l'opiniâtreté. J'ai peu causé avec lui, vu le pêle-mêle du dîner, qui est d'étiquette à la table des Electeurs, & en conséquence duquel j'ai mis de l'attention & du soin à faire que M. de Vergennes se trouvât près de lui. Il parle nettement & avec précifion, mais d'un fausset aigre & cassant. Son costume & sa phisionomie semblent indiquer un jalousie dévote & pateline, mais active & implacable. La trèsmauvaise éducation de l'Electrice, ses tons bruyans, fon laisser aller, occupent beaucoup ce prince & à son désavantage; car, outre que ce genre de vigilance est toujours empreint d'une nuance de ridicule, sa figure rêche, enlaidie encore par

N 4

un tie nerval dans les yeux, devient alors hideuse & inquiétante.

Tel & si peu gracieux que le voilà, c'est un prince digne à beaucoup d'égards d'estime & de respect. Depuis 1763, sa volonté de bien faire, sa prodigieuse économie, son infatigable travail, ses privations fans nombre, sa persévérance, son affiduité ne se sont pas démenties un instant. Il a payé toutes les dettes des Electeurs; il avance la liquidation de celles de l'état; il fuit ses plans avec une inflexible exactitude. Lent, mais non pas irréfolu; difficile au travail, mais intelligent; peu fécond en premiers apperçus, mais doué d'aptitude à la méditation, il n'a de foiblesses que la dévotion, encore ne lui fait-elle point outrepasser fes droits, ni négliger, fes devoirs. Un pas au-delà il feroit bigot; en deçà il ne seroit pas dévot. Il est fort douteux que son confesseur Hertz ait le moindre crédit, si ce n'est pour distribuer quelques places de valets. L'Electeur foutient ses serviteurs avec une rare fermeté

envers

envers & contre tous; en un mot, ce pays étoit perdu fans lui; & s'il a le bonheur de voir durer la paix, il le rendra très-florissant; la population augmente à vue d'œil. L'excédent annuel des naissances fur les morts est de vingt mille dans une population de moins de deux millions. Le commerce, qui pourroit être mieux, n'est point mal. Le militaire finge celui de Prusse, & il a sur lui l'avantage d'être purement national, mais, à dire vrai, du canton le moins militaire de l'Allemagne. Le crédit est bon & même grand. Le papier de l'état est au pair, ou à peu près. L'intérêt de l'argent est à quatre pour cent. Le cabinet de Dresde est le seul de l'Europe qui ait adopté les vrais principes fur les monnoies. L'agriculture est respectée passablement. Les manufactures y sont libres; les droits des états sont intacts; la justice est impartialement administrée. En un mot, & tout confidéré, la Saxe est le pays le plus heureux de l'Allemagne, Cela est bien remarquable; cela

cela est admirable après les terribles fléaux qui ont successivement, & quelquesois tous ensemble, désolé ce beau pays si mal situé.

On est persuadé ici que nous animons le Turc: on l'est que les deux cours Impériales sont en froideur : on l'est que la Ruffie manque d'argent, d'hommes & de chevaux; & franchement son opération de banque est une triste opération. On croit que nous tâcherons, s'il le faut absolument, d'opérer une diversion en Allemagne, sans nous en mêler, sauf à venir enfin au secours de celui qui se trouveroit trop en danger; car on n'imagine pas que nous voulions que l'Allemagne soit à un seul ni même à deux; & quant à la Turquie Européenne, on pense que notre intérêt, se réunissant avec celui de l'Angleterre, elle fera fauvée de maniere ou d'autre.

J'ai vérifié que l'Electeur de Baviere n'avoit point eu une attaque proprement dite; il a tout simplement changé de maîtresse: lorsque cela lui arrive, il force son son régime vénérien, & il en résulte des accidens de nerfs qui ressemblent à de fausses attaques, & qui le conduiront un de ces jours à la paralysie. On ne

compte point sur sa vie.

Les hostilités du Stathouder ont fait ici beaucoup de sensation à son désavantage; & moi je ne pense pas qu'elles soient aussi désastreuses pour lui qu'on paroît le croire. Si nous compromettons province à province, nous perdrons de nos avantages; & l'on a beau dire que le Stathouder ordonne en Gueldre au Stathouder, il y a là beaucoup de noblesse qui forme une opinion publique.

Je vous envoie le tableau militaire de l'électorat de Saxe, qui n'est point un secret; mais j'y joindrai le courrier prochain celui des magasins, que je me suis procuré par une circonstance singuliere, qu'il est inutile de détailler ici. Je remarquerai seulement que la coutume où est l'Electeur de se servir pendant plusieurs années dans ses bureaux de surnuméraires sans appointemens, doit donner

lieu à des découvertes, quelque bien gardé

que soit ici le secret.

Je remettrai à M. de V * *, qui retourne à Paris, toutes les minutes de mes chiffres, bien & duement cachetées à votre adresse.

Il ne compte point revenir ici, & il espere l'ambassade de Suede.

Les mouvemens qui vont se faire dans les diplomaties par le vuide de M. d'Adhémard ne pourroient-ils pas me ménager quelque chose de plus agréable & de moins précaire qu'une commission non avouée, naturellement finie avec la vie d'un ministre qui court à la mort? J'espere que votre amitié ne s'endormira Franchement on pourroit faire Si vous vous donnez la peine plus mal. de relire mes dépêches actuellement que les voilà non chiffrées & correctes, & que vous combiniez en même temps les difficultés de tout genre que j'ai à vaincre, & le peu de moyens que me donne ma position

position nébuleuse, vous ne serez pas mécontent de ma correspondance. Et par exemple depuis que Zelle a fait paroître l'histoire de la maladie du Roi, j'ai la satisfaction de voir que je vous a parsaitement instruit. Il est vrai que sous le seu Roi, à la sin d'un si long regne, on savoit à qui s'adresser, & que maintenant il saut découvrir quelles seront les nouvelles portes auxquelles il faudra frapper. Mais je crois avoir passablement peint les hommes & les choses. Eh! que ne pourrois-je pas si j'étois accrédité?

LETTRE XXVII.

Dresde, 21 Septembre, 1786.

JE vous ai entretenu plusieurs sois, & notamment dans mes numéros XI & XIX, de ce Boden. Je ne puis que m'en résérer à ces mêmes signalemens & détails.

Quant au nommé Dufour, dont le vrai nom est Chauvier, & qui a été garçon perruquier en France, si je l'avois cru important je vous en aurois parlé plutôt, & même à fond; car c'est une des voies détournées que m'avoit indiqué le prince Henri. Certainement il avoit du crédit sur le prince de Prusse: ce crédit tenoit, 1°. à la persécution du seu Roi, qui l'avoit chassé; de sorte que, pour le faire revenir, il a fallu lui donner le nom de Dusour, qui est celui d'une

d'une famille de la Colonie Françoise; 2º. à l'ennui; il dînoit souvent en têteà-tête avec le prince; & même il est arrivé dans les derniers temps à l'ennuyé présomptif, de lui dire très-séchement: TAIS-TOI. Dufour étoit un de ceux avec qui je devois me lier, si le Roi eût vêcu encore quelque temps; & je le comptois au nombre des objets de la course que je projettois à Potsdam. Mais outre que la mort étant survenue brusquement, il y auroit eu mauvaise grace à se tourner subitement de son côté, les influences subalternes ont tout-à-fait disparu dans ces premiers temps. Le nommé Chapuis, homme qui n'est pas sans esprit & sans adresse, né dans la Suisse Françoise, gouverneur du fils naturel du Roi, & le bien-aimé de madame Rietz; ce Chapuis qui paroissoit intéressant à connoître sous plusieurs rapports, & duquel en conféquence je me suis approché sous des prétextes purement littéraires; ce Chapuis n'a lui-même aucun point de contact en ce moment. Courir après

ces gens-là, dans cette occurrence, ce seroit se rendre suspect sans utilité. Je vous avois dit, au retour de Rheinsberg, numéro XIII. " j'ai reçu une soule de " communications, qui se développeront " à sur & à mesure du besoin." L'avénement au trône a reculé ce moment. Ce n'est qu'au sein de l'hiver & du carnaval qu'on pourra frapper à ces portes dérobées avec utilité & sans danger.

En général, ce sont là plutôt des ressorts d'espionnage que des moyens d'influer. Ces gens-là ne pourront jamais rien sur le système extérieur politique, ou la puissance Prussienne est sinie. Il ne faut pas calculer ce pays-ci d'après le nôtre; il ne s'y trouve pas la même marge, ni pour les sottises, ni pour leurs compensations; & comme en général l'homme est à un certain point ce qu'il a besoin d'être, le Roi de Prusse sera fage dans sa politique extérieure.

Tout ceci ne m'empêche pas de penfer qu'il ne faille extrêmement surveiller une coalition de la Prusse & de l'Autri-

che;

che; car ce système aussi peut se désendre; il est même le plus hâtif & le plus brillant, & le prince Henri n'en seroit peut-être pas si éloigné qu'il le croit lui-même à la moindre lueur d'esperance. Mais je ne vois pas jusqu'ici le plus léger prétexte à foupçon; cependant je sonderai de près, à mon retour à Berlin, ce qui a pu y donner lieu. On peut bien croire que je ne m'endormirai pas sur cet objet, moi qui, depuis quatre ans, ai publié dans un livre imprime mes craintes de ce genre, & qui n'ai commencé l'envoi des tables statiftiques par l'Autriche, que pour vous donner à considérer attentivement l'immense base de puissance que possede l'Empereur, dont je ne saurois jamais regarder l'alliance avec nous que comme le chef-d'œuvre de l'habileté de M. de Kaunitz, & le type de notre légéreté indélébile. Au reste, on s'exagere ailleurs peut-être la puissance de l'Empereur autant que nous la diminuons; mais cela même est une raison qui pour-TOME I. roit

roit porter à préférer au périlleux honneur d'être le champion de la liberté germanique, le profit facile & décevant d'en partager les dépouilles: & voilà pourquoi voir venir me paroît moins de faison qu'il ne l'a été; car il est probable que le Roi de Prusse une fois engagéne se dévoyerait pas; sa probité personnelle & sa haine pour l'Empereur, jointes à l'antipathie des deux nations, & à l'opinion universelle, qui fait regarder le ches de l'Empire comme un prince sans foi, paroissent du moins le garantir.

Certainement votre idée de Brunswick est lumineuse, & je n'épargnerai rien au monde pour la faire réussir: mais l'homme est bien circonspect, Hertzberg bien véhément, & la crise bien urgente.

J'ai causé avec plusieurs Anglois qui reviennent des revues de l'Empereur; il s'y est montré très-affable & très-parleur, & il a sur-tout distingué un officier François, qui a fait le voyage à cheval

cheval pour ne pas laisser échapper sur fa route une seule position militaire. En général les troupes Autrichiennes manœuvrent bien par compagnie, passablement même par régiment; mais, lorsqu'elles font rassemblées, elles ont une infériorité prodigieuse sur l'armée Prussienne: on est unanime sur ce point. Elles n'ont pas su garder leurs distances, pas même en défilant devant l'Empereur. Ce premier pivot de toute tactique leur est étranger, tandis que les Prussiens ont tellement l'habitude & la religion d'observer leurs distances, qu'il est inoui de les y voir manquer. On attribue l'infériorité de l'armée Autrichienne sur la Prussienne, 1° à ce qu'il y a dans son armée trop peu d'officiers & de bas-officiers en comparaison du nombre des foldats; 2° à ce que, par une économie tout-à-fait anti-militaire, l'Empereur, dont les compagnies sont à deux cens factionnaires, garde à peine cinquante à foixante hommes fous les 0 2

armes,

armes, & renvoie les autres chez eux. même malgré eux; de forte que les trois quarts ne sont jamais exercés; 3° à ce que ses troupes sont dispersées, morcelées par très-petits détachemens, & ne manœuvrent jamais ensemble que dans les camps, où se font même les exercices de détail; 4° à la très-inférieure espece des officiers. Les capitaines sont l'ame de l'armée Prussienne; ils sont la partie honteuse de l'armée Autrichienne, &c. &c. En général on prétend que le fort d'une guerre entre les deux nations, à généraux feulement égaux, est peu problématique, & doit presque certainement être favorable aux Pruffiens dans la premiere campagne: or l'égalité de généraux n'existe pas. Laud'hon, quoique vigoureux encore, ne peut pas durer long-temps; & d'ailleurs il a souvent dit qu'il ne commanderoit jamais une armée qu'à quatre cens milles de l'Empereur. Lasci, qui a toute la confiance de ce prince, & qui s'est

s'est rendu, dit-on, finguliérement nécessaire par la complication de la machine militaire, est d'une habileté douteuse. Personne dans cette armée ne peut lutter contre le duc de Brunswick, pas même contre Kalcreuth ou Moellendorf.

Des gens revenus assez rapidement de la Russie, assurent que l'Impératrice est bien, & que Ermenow l'a consolée de ses longues douleurs sur la mort de Lanskoi. On dit aussi que Belsborotko gagne du terrein sur Potemkim, & je fais plus qu'en douter.

Je ne crois pas à la facilité de deviner les chiffres à la cinquieme dépêche; je pense qu'en général ils sont plutôt surpris que devinés. La voie par laquelle ils le sont communément, est la communication officielle des pieces qu'une cour fait passer à une autre, & que le ministre a quelquesois la mal-adresse d'envoyer sans son chiffre ordinaire, à jour connu. Je n'ai pas à craindre cet

0 3

écueil.

écueil. En général cependant il faudroit avoir beaucoup de chiffres, & je vous prie de ne pas négliger l'occasion de m'en envoyer de nouveaux & de plus complets.

LETTRE XXVIII.

Dreside, 24 Septembre, 1786.

VOTRE lettre du 4 Septembre que, par mégarde, vos fecretaires ont datée du quatre août, est venue me chercher ici assez tard, & je me hâte de répondre, fans renseignemens écrits, & seulement de mémoire, dans la feuille ci-jointe, aux points principaux. Au reste, j'y avois répondu d'avance, & je ne crois avoir rien laissé échapper, du moins de ce qui étoit à ma portée; & je ne suis pas à me repentir d'avoir trop sacrifié aux égards & aux probabilités, lors de la mort du Roi. J'aurois eu, si j'eusse fuivi mon plan, l'avance de quatre jours fur tous les courriers diplomatiques; mais, je vous le demande, la conduite de notre légation a-t-elle été fusceptible

04

d'être

d'être devinée? Il en est des détails de la mort, comme de la nouvelle; je n'ai pas pu croire que, n'étant plus un secret & devenant si faciles à scruter & à décrire, on vous en laissât chommer. Je l'ai pensé d'autant moins que certains ministres, & en vérité la plupart, me paroissent si embarrassés de la rédaction de leurs dépêches, que je ne les aurois pas foupçonné de dédaigner la befogne aifée: content d'ailleurs de vous avoir instruit, grace à des circonstances heureuses, de la marche de la maladie, comme peu de cabinets l'ont été, j'ai méprisé les détails devenus publics; mais il y en avoit d'assez piquans, sur les deux derniers jours du Roi, dont on pouvoit se faire fête à bon marché, & qui ne fauroient être dépourvus de tout intérêt, même après la mort, lorsqu'il s'agit d'un mortel aussi extraordinaire au physique & au moral.

Sa maladie, qui auroit tué dix hommes, a duré onze mois, sans interruption & presque sans relâche, depuis le premier

premier accès d'apoplexie asphyxique, d'où il revint par de l'émétique, & en proférant avec un geste impérieux, pour premiers fons, ces deux mots: TAISEZvous. La nature tâcha de fauver cette composition rare à quatre reprises différentes; deux fois par des diarrhées, deux autres fois par des éruptions à la peau; de forte que les adorateurs d'un Dieu peuvent dire que le Créateur même a brisé cette forme, & que la nature n'a abandonné l'un de ses plus beaux ouvrages qu'après la totale destruction des organes épuisés par l'âge, la contention continuelle d'ame & d'esprit, pendant quarante-fix années, les fatigues, les agitations de tout genre, qui fignalerent ce regne deféerie, & la maladie la plus terrassante.

Cet homme est mort le 17 août, à deux heures & vingt minutes du matin; & le 15, où il sommeilla contre son habitude constante jusqu'à onze heures, il avoit fait encore son travail de cabinet, au milieu d'une très-grande soiblesse, mais

mais sans manquer d'attention, & même avec une présence d'esprit & une concision rares pour tout autre prince peutêtre en pleine fanté: aussi, lorsque le 16 le Roi regnant envoya à Zelle l'ordre de se rendre à Potsdam le plutôt possible, parce que le Roi avoit perdu connoisfance, presque depuis le midi du jour d'auparavant, & qu'il étoit dans un sommeil léthargique; ce médecin arrivant à trois heures, & trouvant à Frédéric II du feu dans les yeux, de la fenfibilité dans les organes, & de la connoissance au point que, n'étant pas appellé par lui, il n'osa pas se montrer, il jugea qu'il étoit sans ressource, moins à l'odeur cadavéreuse qu'exaloit sa plaie, qu'à ce que, pour la premiere fois, pendant tout le cours de son regne, il ne se rappella point de n'avoir pas expédié les affaires du cabinet; & c'étoit bien conclure: ce n'est qu'en mourant qu'il pouvoit oublier son métier. Les deux tiers de Berlin s'évertuent aujourd'hui à prouver que Frédéric II fut

fut un homme ordinaire, & presque audessous des autres. Oh! si ses grands yeux, qui portoient au gré de son ame héroïque la séduction ou la terreur, se rouvroient un instant, auroient-ils le courage de mourir de honte, ces adulateurs imbécilles?

LETTRE XXIX.

Dresde, 26 Septembre, 1786.

EN causant avec un homme instruit qui revient de Russie, j'ai appris un fait qui m'étoit tout-à-fait inconnu, que M. de Vergennes sait sans doute, mais qu'à tout événement il ne m'a pas paru inutile de consigner ici, & d'autant moins qu'on pense plus que jamais à y donner suite.

Lorsque Ayder Ali s'avançant jusqu'au delà de l'Orixa, étoit au plus haut point de ses succès, les habitans du Nord du Bengale, dérangés dans leurs habitudes de commerce par le constit des Anglois & de leurs ennemis, ont porté leur ser jusques sur les frontieres de la Sibérie pour l'y vendre. Ce fait extraordinaire a été l'occasion d'une entreprise remarquable

quable qu'a tenté la Russie en 1783. Elle envoya d'Astracan une slotte pour s'emparer d'Astrabat, asin de former un établissement sur la côte septentrionale de la mer Caspienne, & de pénétrer aussi dans l'intérieur des Indes. Cette entreprise a échoué; mais elle n'est pas abandonnée, & si peu, que l'on voit en ce moment à Petersbourg un plan en relief des ouvrages dont on veut fortisser Astrabat.

De tous les projets gigantesques de la Russie, celui-ci est peut-être le moins déraisonnable, puisque la nature des choses le lui a indiqué, & qu'il y a déja une navigation intérieure complettement établie depuis Astracan par le Volga, la Mita, le lac Jemen, le Wologda, le canal de Ladoga & la Newa jusqu'à Petersbourg. Si jamais ce plan étoit suivi avec succès & activité, il faudroit une de ces deux choses, ou que l'Angleterre songeât sérieusement à une coalition avec nous contre le système du Nord, ou qu'elle nous laissat prendre toutes sortes d'avan-

d'avantages sur elle à Petersbourg; car on y auroit alors des intérêts tout-à-fait contraires aux siens, & il pourroit s'y former de terribles orages contre sa puissance aux Indes.

Que de révolutions & de chocs d'hommes & de choses occasionnera le développement des destinées de cet Empire, qui asservit & domine successivement tout ce qui l'entoure & l'avoifine! A la vérité, son influence sur chaque point paroît devoir être en raison inverse de leur multiplicité. Mais combien le nombre de ces points de contact ne s'augmente-t-il pas pour l'Europe; & fans se hâter de deviner le fort de la Turquie Européenne pour se les exagérer, si la Ruffie prend l'Ukraine Polonoise, comme la maniere dont elle arme la mer noire & dispose son commerce paroît indiquer clairement un dessein imminent, combien ne se multiplieront-ils pas encore? Quelle tête a donc l'Empereur, s'il est impossible de lui démontrer qu'il lui vaut mieux & des Turcs & des Polonois

pour voisins, que cette étrange nation, propre à tout, susceptible de tout, qui produit les meilleurs soldats de l'univers, & les hommes les plus malléables qui habitent ce globe.

Les différentes notions que j'ai acquises ici, où j'ai fait une moisson assez abondante, seront l'objet d'un mémoire particulier; elles ne sont pas assez presses & font trop nombreuses pour entrer dans des dépêches. Mais je n'ai pas pu réfister à une tentation assez chere, que voici. L'Electeur fait faire pas ses ingénieurs la topographie de la Saxe; il en existe déja vingt-quatre cartes; elles sont tenues fous le plus grand fecret, & cependant, moyennant quelques louis par carte, je puis les faire calquer & copier. Il m'est bien venu dans l'esprit que, puisque je le puis, M. de V * * * l'a Mais comme on fait rarement tout ce qu'on peut, & même tout ce qu'on doit, il est très-possible qu'il n'en soit rien, & alors j'aurai perdu une occasion unique que je ne retrouverai plus. En conséquence je me suis décidé. décidé, dans l'espoir que l'intention du moins me servira d'apologiste, & que l'on voudra bien penser que, ne faisant pas un sol de fausse dépense qui n'ait trait à la meilleure exécution de ce dont on m'a chargé, on peut me passer des excédens.

once the control of the self-many

to the total near the street good include.

L'Electeur de Baviere continue à n'être point mal. Sa nouvelle maîtresse paroît ne devoir être qu'une fantaisie éphémere, & la faveur retourne déja à l'ancienne maîtresse madame de Torring Seefeld, née Minuzzi.

N'une plantan-esse de la cital de la c

LETTRE XXX.

Dresde, 30 Septembre, 1786.

Vous aurez su, sans doute, par le courrier du mardi, ce qui s'est passé lundi à la premiere cour de la Reine; mais, comme je crois devoir quelques reslexions à ce sujet, je commencerai par les détails exacts.

La princesse Frédérique de Prusse qui croyoit que, selon l'usage très-sensé du pays, la Reine joueroit avec des nationaux, & non avec des ministres étrangers, avoit arrangé M. d'Est * pour sa table (c'est elle qui distribuoit les parties). Elle a demandé à la Reine qui elle nommoit pour la sienne. La Reine a nommé le prince Reuss, ministre de l'Empereur, & le prince de Goethe; mais cette maniere d'éléphant imbécille, ayant, Tome I. P après

après quelques secondes, déclaré qu'il ne savoit aucun jeu, la Reine lui a substitué M. de Romanzow, ministre de Russie. La princesse Frédérique, très-surprise, n'a pas osé, ou n'a pas voulu faire de représentations, & la partie de la Reine arrangée, M. d'Est * a resusé très-positivement, très-énergiquement, & en mots fortement prononcés, celle de la princesse, disant que très-positivement il ne joueroit pas ce jour-là. Il s'est retiré aussi-tôt.

Tout le monde blâme la Reine, & M. d'Est * *. La premiere a fait une balourdise sans exemple; le second, diton à Berlin, ne devoit pas resuser la fille du Roi. Ce jugement est sévere peutêtre. J'avoue cependant que je n'aurois pas resusé, parce qu'il ne faut, ce me semble, montrer l'insulte, que lorsqu'on veut se tenir pour insulté; or il y auroit bien de la légérté à prendre aussi sérieusement une gaucherie de la princesse la plus gauche qu'il y ait en Europe. D'ailleurs M. d'Est * n'avoit, à la rigueur,

pas plus à se plaindre que tous les ministres royaux, puisqu'il n'y a point de préséance entre ministres. Et peut-être seroit-il imprudent de vouloir l'établir; car ce seroit assurément mettre tout au moins en question ce que la tradition, la tolérance univerfelle nous accordent; aussi, pour le dire en passant, milord Dalrymple, dès qu'il a fu que M. d'Est * * s'étoit plaint chez le comte Finck, a-t-il été déclarer qu'il ne demandoit le pas fur personne; mais qu'il ne souffriroit pas que personne voulût le prendre sur J'aurois donc accepté la carte de la princesse, en disant très-haut, & montrant la table de la Reine: Je vois que nous sommes ici pêle-mêle, & certainement le sort ne pouvoit mieux me servir (il y a prétexte pour appeller la princesse jolie). Si j'avois cru devoir davantage à mon souverain, la cour d'après j'aurois refusé fur la nomination de la Reine, mesure violente & hazardeuse toutefois, & la réparation eût eu un grand éclat, au lieu de cela, ce n'est que l'insulte qui a fait P 2 fen-

sensation, & même une fort considérable dans le public. Maintenant M. d'Est * * acceptera-t-il, ou n'acceptera-t-il pas à la premiere invitation? S'il accepte, il sera constaté qu'ayant ressenti le procédé, il a pourtant joué le second. Et cependant comment refuser? J'ai proposé au prince Henri, ce mezzo-termine, qu'il y eût cour chez la Reine douairiere qui, par sa circonspection & sa dignité naturelle, compte plus que la regnante, & que là M. d'Est * * fît sa partie avec le ministre de l'Empereur : distinction d'autant plus marquée qu'il n'est jamais arrivé à cette Reine de jouer avec les ministres étrangers-Si le deuil d'épouse ne s'y oppose pas trop long-temps, il me semble que c'est ce qu'on peut faire de mieux. Au reste la Reine a écri au comte Finck une lettre qui a dû être lue à M. d'Est * *, où le mot excuse est prononcé, & dans laquelle elle demande que le Roi ignore tout; mais, dit-on, ce procédé a été public, & l'on veut que

les excuses soient secretes, puisqu'on demande le silence.

Au fait, l'important & le très-certain est qu'incontestablement il n'y a eu nulle préméditation; que l'instinct déraisonnable de la Reine l'a feul inspirée; que le comte Finck & toute la cour en ont été fâchés; que si le Roi l'apprend il en faura très-mauvais gré à la Reine, qu'il n'a pas vue depuis fix femaines, qu'il la contrarie sur tout; qu'il a traversé tous les arrangemens que, dans sa verve d'avénement, elle avoit fait avec le maître de fa maison; qu'enfin jamais Reine de Prusse, c'est-à-dire, la plus infignifiante des Reines n'a moins influé. Si donc il est vrai, d'un côté, qu'on n'a dans ce monde que la place qu'on prend; que notre rang, très-déchu dans l'opinion, n'a pas besoin de déchoir encore, & que l'insolence Russe, qui empiéte infatigablement, a besoin d'être surveillée & traversée; il est parfaitement sûr aussi que le procédé de lundi est un fait isolé qui ne vaut pas même de la bouderie dans

une circonstance où la bouderie peut amener la froideur, & la froideur d'assez grandes révolutions, ou du moins des fauxpas décisifs, que la cour de Vienne ou le cabinet de Saint-James voudroient bien occasionner & dont ils sauroient profiter.

Tel est mon avis, puisqu'on me fait l'honneur de me le demander, qu'il me foit permis d'y ajouter que Berlin n'est plus une mission indifférente; il faut y être actif & mesuré, aimable & impofant, ferme & fouple, loyal & rufé, en un mot, tout ce qui ne se réunit pas aisement. M. de V * * va demander cette mission, dans le cas où M. d'Est ** se retire ou passe ailleurs. J'en parle sans intérêt, puisque je n'ai pas lieu de présumer que voulût-on décidément me placer dans cette carriere, je débutasse par une mission de cet ordre; mais je dois dire que M. & fur-tout madame de V * * * n'y conviennent pas. Lui est lourd & borné, plutôt turbulent qu'actif, timide que prudent, donneur de dîners dîners que représentant; il n'a ni formes, ni élocution, ni yeux. Elle, qui ne manque pas d'esprit, seroit trop gaie, même à Paris; &, pour trancher le mot, son ton est mauvais & peu séant. Mais, comme elle a du caractere, elle a les prétentions de la dignité avec les formes de l'étourderie; & comme elle mene d'autant mieux son mari qu'il croit être chez lui maître absolu, elle le rend raboteux, cassant, heurtant, outre qu'elle le sequestre, ce qui est par-tout, & sur-tout à Berlin, parsaitement disconvenant à un ministre de France. C'est un des inconveniens de M. d'Est * *.

Voici ce que j'apprends de plus capital fur le Roi & l'administration, soit en absence, soit au retour. Il est très-mécontent du Stathouder. On prétend que vous devez être satisfait des déclarations du comte de Goertz. Je me tue de répéter que c'est à présent qu'on ne peut plus suspecter nos intentions, puisqu'assurément, si nous voulions la destruction du Stathoudérat, le prince d'Orange nous

P 4

a fait

a fait beau jeu. Le prince Henri affure que, pourvu qu'on lui rende le droit de donner à la Haie l'ordre (& non pas des ordres), & un peu d'argent, le Roi sera très-content. Je crois qu'il (le Roi) fent la nécessité de ne pas s'enferrer dans fon premier pas politique. Mais un fait que je puis vous donner pour certain, c'est que l'avis de Hertzberg a été de faire marcher dix mille hommes en Hollande; & qu'il a eu à cette occasion, en présence du Roi, une prise très-vive avec le général Moellendorf. Jugez par là de ce qu'on peut attendre de la violence d'un tel ministre. Eh bien! tout cela n'empêche pas qu'en Prusse il n'ait été comte, & que son crédit ne me paroisse bon.

Quant aux affaires intérieures, Schulembourg baisse, quoiqu'en dise le prince Henri, ne fût-ce que parce qu'il ne revient pas sur l'eau. On assure cependant qu'il va être fait comte avec beaucoup d'autres, car on n'est pas économe de titres. La commission pour la régie commence à frapper de grands coups;

mais

mais sur les individus & non sur les choses. D'abord on a déclaré à Launay que le Roi ne pouvoit lui donner désormais que fix mille écus annuels, au lieu de vingt mille qu'il avoit, & qu'il falloit les accepter ou se retirer. Launay furieux, & d'autant plus que puisque dès long-temps il demandoit son congé, de forte qu'on pouvoit sans inconvénient le traiter plus poliment, dit tout haut qu'il va imprimer un compte rendu qui prouvera non-seulement que chacune de ses opérations a pour piece justificative une lettre du feu Roi, dont il a tempéré l'humeur fiscale, beaucoup plus qu'il ne la provoquée; mais encore qu'il a refusé vingt marchés offerts par le Roi, qui lui auroient valu des tonnes d'or. Le scandale de ce compte rendu, s'il ofe le publier, sera fort grand, & en derniere analyse, la commission sur ce pied fera plutôt l'examen du feu Roi, que celui de la régie que l'on pouvoit aisément prévoir s'être mise en regle. Les commisfaires ont congédié Roux, le seul homme habile

habile qui fût dans la régie, avec cinq cens écus de pension; & Groddard, homme infignifiant, avec le même traitement. Ils ont mis à la place Koepke & Beyer, à trois mille ecus d'appointemens, tous deux ne fachant rien, avec cette différence que le dernier est un travailleur exact & affidu; mais l'un & l'autre font sans instruction & sans prin-En général, il n'y en a point dans cette commission, & les commisfaires ne favent pas du tout comment s'y prendre; il en sera de même ici de toutes les commissions, parce qu'indépendamment des inconvéniens qui y sont attachés dans tous les pays du monde, il y a de plus dans celui-ci que l'instruction y étant très-rare, elles feront long-temps fort mal composées; mais on veut faire des contens, placer des protégés, & furtout ne point avoir de ministre principal. Tant que cela durera, il y aura de l'embargo, & j'ai plusieurs raisons de croire que, d'ici à quelques mois, personne ne fera encore à sa vraie place, à celle qu'il est

de sa destinée de garder: il ne faut donc

pas se presser de juger.

Mais on peut dire que le Roi a infiniment déplu au peuple, moins en refusant la fête préparée pour son retour, qu'en évitant de rentrer par où la bourgeoisse l'attendoit. Il nous traite comme son oncle nous a traités au retour de la guerre de sept ans, ont dit les poissardes. Mais avant que d'agir comme lui, il faut avoir fait les mêmes choses que lui. En vérité, le peuple a quelquesois du bon sens!

Quant à la domesticité, on peut remarquer d'abord un désordre total dans l'intérieur de la maison. Nul maître, nul ordonnateur, nuls fonds affignés; la valetaille & l'office gouvernent. Dufour ou Chauvier, je vous ai expliqué que ce n'étoit qu'un seul, sans influence aucune, est plutôt mal que bien traité, de même que tous les considens subalternes. Le colonel Vartensleben, autrefois relégué en Prusse par son intimité avec le prince royal, prend de la faveur, à ce qu'on croit. Mais les deux hommes à observer sont Welner qui, à ce qu'on assure, a la communication de tous les papiers ministériels, le rapport de tous les projets, la rédaction de toutes les décisions, & Bishopswerder qui, outre le soupçon universel, dit avec trop d'affectation qu'il n'a aucun crédit sur le Roi, pour ne pas en déceler dans un pays où l'on n'en sait pas jusqu'à dire qu'on n'a pas ce qu'en effet on n'a pas pour donner à penser qu'on l'a.

Pour ce qui est des plaisirs, on s'humanise. Un arrangement très-remarquable, c'est un cuisinier donné à la princesse Frédérique de Prusse, fille du premier lit; elle aura ainsi une espece de maison, ce qui n'est autre chose, ce me semble, qu'un moyen peu honnête de se procurer des entrevues fréquentes & décentes avec mademoiselle de Voss qui capitule; car elle a déclaré qu'il n'y a aucun succès à espérer auprès d'elle, aussi long-temps qu'on verra madame Rietz. Celle-ci a été au-devant du Roi à son retour; puis, traversant la ville comme

un éclair, elle s'est rendue à Charlottenbourg, où le Roi se trouve, & où elle séjourne. Elle prend au reste le prudent parti de se charger de la direction des plaisirs de ce prince, qui paroît mettre beaucoup de prix à une nouvelle jouissance, quelle qu'elle soit.

Un fait que je ne saurois garantir, mais que l'on se dit à l'oreille, c'est que l'Angleterre prodigue les caresses & les offres réitérées de traité de commerce, sous les conditions les plus avantageuses, & que la Russie elle-même n'a pas épargné les avances; ce qui est certain, c'est que nos ennemis & leur parti sont beaucoup sonner que nous venons de résormer dix mille hommes, ce qui prouve bien, disent-ils, que nous ne pensons pas à en imposer aux cours Impériales.

Je puis certifier encore que le Grand-Duc & la Grand-Duchesse, qui, depuis long-temps, n'avoient pas donné signe de vie au prince Henri, lui ont écrit des lettres charmantes; cela n'empêche pas Romanzow de redoubler de mauvais propos, & de même qu'il demandoit, la veille de l'enterrement du Roi dans un cercle, si on illumineroit le lendemain; il appelle l'illumination des cinq chandelles, la nuit du deux, (journée des hommages) où l'on a ordonné d'illuminer. A propos d'hommages, le prince Henri est admis à prêter le serment par écrit, & cette saveur n'a pas peu redoublé ses sumées. Il parie toujours pour l'expulsion de Hertzberg, qui a lu hier à l'académie un pompeux compte rendu de son voyage en Prusse, & que tous les récipiendaires ont suffoqué d'encens; cela est complettement mal-adroit.

Je finirai par un mot sur la Saxe. Je ne crois pas l'Electeur d'une bonne santé; il se desseche visiblement, & l'exercice violent qu'il fait par système, & qu'il soutient avec son invincible opiniâtreté, l'avance; il n'aura point de garçons, & l'on ne sauroit exagérer l'imbécillité cassarde de ses freres, qui d'ailleurs ne sont point mariés, & d'où il suit que les suturs contingens menacent prodigieusement ce beau pays. Marco-

6 lini

lini voyage en Italie, comme je l'ai dit, & l'on pense qu'une de ses commissions est de chercher une femme pour le prince Antoine. Le prince Henri, qui craint que le choix ne tombe sur la Toscane, ou quelqu'autre alliance Autrichienne de l'Empereur, a eu l'idée de lui donner mademoiselle de Condé, ce qui nous assureroit de l'électorat & de l'Electeur. Je donne ce projet comme je l'ai reçu.

que je me suis décidé à faire copier surtivement, qu'elle porte sur la partie la plus importante de la Saxe, & que tous les ministres étrangers sans exception, M. de V * * à la tête, sont convaincus que l'Electeur ne la laisseroit pas voir à son frere. Une trouvaille plus précieuse encore, c'est celle du cadastre de 1783, rédigé avec une grande exactitude, & contenant une répartition détaillée de la richesse territoriale. Je le fais copier à la hâte, & crois n'être pas improuvé. M. de V * * * quitte Dresde, & n'y veut veut pas retourner. C'est un joli poste, & très-bon pour observer l'Empereur & le Roi de Prusse.

Boden est en chemin pour venir ici; on le croit assez présomptueux pour solliciter la mission de France. Il échouera, ou le cabinet de Berlin se fera tort. C'est toujours M. d'Alvensleben que le Roi vous destine. Je vous en ai parlé de Dresde, où j'ai beaucoup causé avec lui; c'est assurément un homme instruit & sensé. M. d'Entragues étoit intimement lié avec lui, & il est resté son ami. Il sera fort aisé de faire venir M. d'Entragues qui est à Montpellier, soit pour diriger, soit pour surveiller son début.

2°. P. S. Le prince Henri a été mandé ce matin par le Roi pour affaires, & prié d'aller dîner à Charlottenbourg. Il me l'a fait dire, & de me trouver à cinq heures chez lui. Je ne pourrai rien ajouter à ce chiffre énorme, mais je veux répéter ici que la nouvelle des dix mille hommes proposés par Hertzberg est de toute

toute certitude: elle m'a paru si importante, combinée avec l'affaire de Hattem & d'Elbourg, qui me semble démontrer invinciblement que M. de Hertzberg avoit promis dès long-temps dans cette correspondance secrete dont j'ai parlé, l'assistance armée du nouveau Roi; cette nouvelle, dis-je, m'a paru si importante, que j'ai cru devoir en faire avertir M. d'Est * par une voie qu'il ne peut pas deviner me tenir.

Au reste, & relativement à l'intrigue de cour, ici, j'ai la preuve que le prince Henri dit tout au prince Ferdinand, qui dit tout à sa semme, qui trahit à beaux deniers comptans le prince Henri. Heureusement l'énorme stupidité de cette princesse émousse son influence, & glace la bienveillance que le Roi voudroit avoir pour elle.

TOME I.

LET

LETTRE XXXI.

Drefde, 3 Octobre, 1786.

'A I eu fort peu de temps pour le courrier d'aujourd'hui, la journée d'hier ayant emporté pour la cour tous mes momens depuis fix heures du matin jusqu'à la Cette cérémonie des hommages étoit imposante, malgré l'angustie du lieu où les Etats ont été reçus. Comme les idées morales entrent pour beaucoup, même à notre insçu, dans nos sensations physiques, ce tribut d'égards, payé par le despotisme armé à la nation qu'il gouverne, cette espece de colloque paternel entre le Roi & ce qu'on appelle les Etats, qui établit en quelque forte une co-relation d'engagement, & auquel il ne manque qu'un peu plus de dignité du côté côté des députés, & du moins l'apparence d'une délibération, plaisent à l'ame & remplissent la tête de hautes & touchantes rêveries. A un prince qui fauroit penser, je ne voudrois que le contraste de cette cérémonie avec le serment militaire, & des émotions dissérentes qu'elles excitent, pour lui faire sentir s'il est donc vrai qu'une monarchie ne repose que sur la force, & si la pyramide doit porter sur la base ou sur la pointe.

Après le discours du ministre de justice (Reek) aux Etats, après la harangue du premier ordre (les ecclésiastiques), conduit par le prince Frédéric Brunswick, prévôt du chapitre de Brandebourg, le serment des nobles, l'énonciation & la confirmation des privileges, la nomination des graces, faite par le ministre de Hertzberg (le ministre de Schulembourg est du nombre des nouveaux comtes), le Roi s'est avancé sur un balcon extérieur, où l'on avoit pratiqué un fort beau dais, pour recevoir les hommages du peuple & son serment. La bourgeoisie étoit

Q 2

rassem-

rassemblée par tribut, jurandes & métiers, dans la place vis-à-vis du château. Tous les symptômes d'une joie tumultueuse sont ici comme ailleurs l'effet sympatique, j'ai presque dit contagieux, d'un grand nombre d'hommes raffemblés pour en voir un élevé au-dessus de leurs têtes, qu'on appelle leur fouverain & leur maître, & de qui dépendent en effet la plupart des biens & des maux qui les attendent. Il faut remarquer cependant que l'ordre a été beaucoup plus grand & le jour & la nuit qu'on n'auroit droit de l'espérer dans tout autre grande ville. Il est vrai que l'on ne distribue ici, ni vins, ni cervelats, ni argent; les largesses se divisent par quartier, & par la main des pasteurs & des magistrats. Il est vrai aussi que les passions de ce peuple ressemblent à peine aux émotions des autres.

Le Roi a donné à dîner à fix cens & tant de personnes. Tout ce qui étoit noble a été invité. Sur la proposition qu'on m'a faite d'y rester, j'ai répondu qu'il

qu'il n'étoit question apparemment que des nobles nationaux, & que, si l'on eût voulu admettre les étrangers, à cette faveur, on leur auroit sans doute fait l'honneur de le leur dire. Tous les Anglois & presque tous les François se sont retirés comme moi & avec moi.

Les illuminations étoient médiocres; on en a remarqué une, où l'on avoit enveloppé de crêpe tous les lampions; de forte que leur lumiere étoit pâle, triste, & vraiment funéraire. Cette idée est d'un Juif, & c'est devant sa maison qu'elle a été exécutée. Ceci me rappelle un beau trait du sermon qui a précédé la cérémonie: il étoit prononcé dans l'église Luthérienne; le ministre de la communion dominante a invoqué long-temps, & même avec assez d'onction & d'énergie, la tolérance, cette heureuse & sainte moissoir que les provinces Prussiennes doivent à la maison qui les gouverne.

Je vous envoie les meilleures médailles qui aient été frappées; gardez-les pour vous; car on en va distribuer aux ministres étrangers, qui sans doute les feront passer. Il y en a en or, mais je les ai trouvées trop cheres pour leur beauté. Chaque général en service en a reçu une grande, dont le prix est de quarante-huit écus. Chaque commandant d'un régiment en a reçu une petite, dont le prix est de six ducats. La grande est bonne, la petite très-médiocre, (je parle de celles qui ont été distribuées hier, & seulement de la ressemblance).

4 Octobre, 1786.

La journée des hommages & ses préparatifs ont consumé tout le temps & obstrué toutes les sociétés depuis le dernier courrier; ainsi peu de choses à mander aujourd'hui. Le prince Henri avoit été invité l'autre jour, principalement, je crois, & quoiqu'il en dise, parce que M. de C * * pere, dînoit avec le Roi. Cependant avant le dîner le Roi parla au Prince de la Hollande, & se plaignit de ce que les paroles de M. de Veirac, qui avoit dit à M. de Goertz ne pouvoir se mêler.

mêler de rien, étoient en contradiction avec les promesses du cabinet de Verfailles. La Hollande donne de l'humeur, cela est naturel; & cependant, comme je le dis fans cesse, " quelle plus belle "occasion de se défintéresser, que celle "où le Stathouder, contre toute raison " & toute convenance, a pris un parti " violent & décisif peu de jours avant " l'arrivée du conseil que lui destinoit le "Roi"? J'ai eu une scene fort vive sur la Hollande avec M. de Hertzberg; patience, fermeté, un peu d'astuce de ma part; violence, emportement & déraison de la sienne. Il me paroît clair qu'il suit en Hollande une marche secrete.

A propos de M. de C * * *, il fit attendre une heure le Roi pour dîner. C'est une triste destinée qu'a la France d'être toujours, en quelque sorte, représentée par certains voyageurs dans des circonstances délicates. Un duc de la F * *, au milieu d'une société ennemie, demande au duc de Brunswick: à propos, avez vous servi, vous, Monseigneur?—

Q 4 A Dresde,

A Drefde, en pays cérémonieux & circonspect où votre légation a fort déplu, ce même questionneur impitoyable venant de voir la collection de pierres précieuses la plus immense qu'il y ait en Europe, dit à l'Electeur en plein dîner: cela est bien; oui, fort bien: combien cela vous a-t-il coûté, Monseigneur? Un M. de P * * à Potsdam huit jours avant la mort du Roi, dînant avec le prince de Prusse, entend nommer M. de H * * *; il s'écrie: à propos, j'oubliois que j'ai une lettre de lui à vous remettre, & cette lettre il la jetta au prince au travers de la table, Au reste, il aura regardé sans doute cette familiarité comme toute fimple, lui qui, à Prague, en prenant congé de l'Empereur, a faisi & secoué sa main, en lui témoignant toute sa satisfaction d'avoir vu ses manœuvres & renouvellé connoissance avec lui, & c'est M. de * * * qui raconte ici cette anecdote, que dix Anglois présens n'auroient au reste pas laissé à terre, quand il ne se seroit pas donné la peine de la ramasser. Pourquoi laisser voyager

de telles gens, qu'il est aisé de retenir par leurs places? Il est impossible de s'exagérer le tort que font ces ridicules pasquinades, dans un moment où les malveuillans font si nombreux, & qu'ils voudroient faire juger la nation sur ces échantillons. Remarquons au reste à propos de MM. de C * * *, qu'autant le pere est fat, physiquement fat, fat d'une maniere démesurée & dégoûtante, autant le fils est un sujet d'une grande espérance, & réussit universellement. Je ne connois pas un aussi jeune homme qui joigne à plus de modestie, plus de raison; à une timidité plus décente, un plus grand talent d'observation; à des formes plus agréables & plus douces, plus d'activité fage & mesurée. Sans doute ces qualités ressortent mieux par l'extravagance du pere; mais elles existent toutes, & sur des bases solides, puisque c'est probablement le spectacle continuel des travers du pere, qui en a fait naître l'aversion au fils. C'est un des plançons que je connoisse

noisse les plus propres à être transplanté dans la diplomatie.

Le Roi fut tout hier froid & taciturne: pas une émotion, pas un mot gracieux, pas un fourire. Le ministre de Reek, qui harangua les Etats au nom du Roi, promit dans son discours que sous ce regne on ne mettroit jamais de nouvel impôt, & qu'on diminueroit même ceux qui existoient. Lui a-t-on dit de le promettre; ou l'a-t-il pris sur lui? C'est ce que j'ignore & ce qu'on met en doute.

Le Roi avoit eu avant hier des tracafferies domestiques, & une scene de jalousie à Charlottenbourg, de la part de madame Rietz; il s'en ressentoit peutêtre encore hier; quoi qu'il en soit, le discours de son ministre de justice valoit mieux que sa contenance, que que belle représentation phisique qu'il ait en esset. Il part toujours le 4 pour la Silésie, & n'en revient que le 17.

On meuble une partie du château, mais trés-fimplement.

On

On a fait publier que ceux qui avoient des expectatives de fiefs se présentassent; que leur expectative étoit anéantie, & qu'ils ne pourroient revenir à la charge, que lorsqu'il y auroit un fief vacant à solliciter, mais non demander une expectance, comme cela se dit.

J'ai vu une relation de ce qui s'est passé en Prusse. Celui qui l'a écrite a rencontrédes expressions très-exaltées pour peindre l'enthousiasme, & à côté ce mot du Roi: je trouve la Prusse bien malade, mais je la guérirai.

Le comte de Katzerling, qui avoit beaucoup perdu dans la guerre de sept ans, & éprouvé de mauvais traitemens du feu Roi, après en avoir été très-accueilli, a reçu en prêt cent cinquante mille écus sans intérêts pour trente ans.

L'evêque de Warmie sera ici, dit-on, sous trois semaines; c'est un homme très-aimable, & léger comme un Polonois, qui a été fort bien avec le prince de Prusse. Le Roi paroît s'en souvenir;

il est, de beaucoup, celui que le Roi a le mieux traité en Prusse.

C'est en Novembre que le Roi arrêtera les états de dépense & de recette.

- le prince Henri a été fort caressé hier, pour un jour aussi nébuleux. Il a dîné & soupé avec le Roi, & l'a conduit en tête-à-tête voir les illuminations.
- 2°. P. S. Je reviens de la cour; les ministres étoient pêle-mêle; mais comme les deux ministres Impériaux étoient ensemble, le Roi a tenu une marche rétrograde assez singuliere. Le hazard faisoit que, vu la quantité d'Anglois à présenter, milord Dalrymple étoit le plus près de la porte du Roi, & précédoit les ministres Impériaux. Le Roi a débuté par ceux-ci, puis il a retourné à milord Dalrymple; après quoi il a descendu beaucoup plus bas vers M. d'Est **, & ne lui a parlé que pour remercier en général les ministres étrangers de leurs illu-

illuminations. Cela n'est peut-être que hazard; mais tout est remarqué. Si cette intervention des usages duroit, je crois qu'il faudroit faire sentir qu'elle déplaît; car le bruit de la haine du Roi pour les François se renforce tous les jours, & ces bruits-là produisent quelquesois la réalité de ce qu'ils annoncent.

and a restaurance of the fi

elouent is folones, mass ils

era nguala, ia ioalawa a alambig

the training on the District

ous and another applied our milestance

saled a gradient for the same and a sale of the same

LETTRE XXXII.

Dresde, du 4 Octobre, 1786.

IL paroît très-probable que c'est l'habitude qui aura raison, & que Frédéric-Guillaume ne sera jamais que ce que son oncle le pénétrant l'avoit deviné. Il est impossible de s'exagérer la turpitude des détails de son intérieur, quant au désordre & à la perte de temps. Les valets redoutent sa violence, mais ils sont les premiers à tourner en dérision son incapacité. Pas un papier n'est en ordre, pas un mémoire apostillé, pas une lettre personnellement ouverte; nulle puissance humaine ne lui feroit lire quarante lignes de suite. C'est tout à la fois la secousse de la violence, & la torpeur de la nullité. Son fils naturel, le comte de la Marche, le tire seul de sa léthargie; il l'aime

l'aime à l'adoration. Son vifage rayonne lorfqu'il l'apperçoit, & tous les matins il s'occupe long-temps de cet enfant (1); c'est là même, dans ses plaisirs, la seule chose périodiquement réguliere; car les heures font d'ailleurs absolument interverties & imprévoyables. L'humeur de l'autre jour, par exemple, que j'ai cru la fuite de l'orage de la veille à Charlottenbourg, m'a fait remonter aux détails occasionnels: c'étoit une querelle de musique. Le Roi vouloit un concert de chambre; il avoit demandé vingtdeux musiciens; il comptoit exécuter lui-même; sa basse étoit prête & d'accord. Quatorze muficiens seulement arrivent; emportemens, menaces, violences. Les valets de chambre se rejettent fur Kalikan, chargé de commander la mufique. Kalikan est mis en prison. Duport, le fameux violoncel, & par conséquent le musicien favori, est venu au

⁽¹⁾ Mort l'année derniere.

fecours de Kalikan; il a remis au Roi la lettre que les valets-de-chambre avoient interceptée. La colere a été furieuse; tout le monde a fui; mais cette prévarication subalterne n'a d'ailleurs eu aucune suite. Pauvre regne! pauvre pays!

Je crois deux choses; l'une que le Roi a conçu l'idée & l'espoir de devenir un grand homme, en se faisant Allemand, purement Allemand, & narguant ainsi la supériorité Françoise; l'autre qu'il est déja résigné au sond de l'ame à laisser les affaires à un ministre principal: peutêtre ne se le dit-il pas tout haut à luimême; mais au moins se dit-il tout bas: eh bien! le pis aller sera d'appeller le duc de Brunswick ou mon oncle.

La premiere de ces conceptions est l'ouvrage & le chef-d'œuvre de Hertz-berg. Cet homme a dit & pu dire: "il ne vous reste qu'une maniere d'être quelque chose, c'est de donner une impulsion à votre nation, qui doit dater de votre regne un nouveau genre de gloire; vous ne pouvez la donner, cette impulsion, qu'en vous mettant

"mettant à tout de tête; que serez"vous jamais comme François? Le
"foible imitateur de Frédéric II. Com"me Allemand vous serez original, vous
"ferez vous-même révéré dans la Ger"manie, adoré de votre peuple, prôné
"par les gens de lettres, considéré en
"Europe, &c. &c." Le mot de l'énigme
est que Hertzberg a cru ce chemin le
plus court pour être le ministre principal.

Mais la force des choses en demande ou elle en demandera bientôt un autre. Ce pays-ci, quoique servile, n'est pas façonné à l'esclavage ministériel; & Hertzberg, long-temps subalterne, plus astucieux qu'habile, plus faux que sin, plus violent que tranchant, plus vain qu'ambitieux, vieux, insirme, ne promettant pas une longue durée, ne sauroit les y assouplir. Il leur faut, quelque loin que pousse ses prétentions ce Welner tant écouté aujourd'hui qu'on ne peut discerner que de très-près son influence; il leur faut un homme dont

Tome I. R l'ex-

l'existence domine toutes les hiérarchies, & le nombre n'en est pas grand. Encore une fois, je ne vois que deux hommes en mesure, le prince Henri & le duc de Brunswick. Au désavantage de n'être pas ici, ce dernier joint celui de devoir être bien redoutable à un prince foible & inappliqué, mais vain & jaloux, qui peut croire que le prince Henri ne fera pas à sa réputation le même tort qu'un prince qui ne peut se déplacer, & vivre ici habituellement que comme premier administrateur, & sans qu'on puisse élever le moindre doute à cet égard: aussi les actions du prince Henri haussent-elles tous les jours, malgré ses maladresses moins jactancieuses pourtant depuis quelques semaines; & au lieu de ne revenir du Rheinsberg, où il retourne pendant l'absence du Roi, qu'à la midécembre, comme il y comptoit, il fera ici le même jour que son neveu.

Cependant, indépendamment des défauts personnels du prince Henri, & des écoles qu'il fera indubitablement, com-

ment concilier ce système Allemand & la haine des François, avec la confiance accordée à ce Prince? Les symptômes de cette haine, soit systématique, soit naturelle, se conforment mieux tous les jours. En renvoyant Roux & Groddart, Roux dont le vrai crime, peut-être, est d'avoir entretenu une Juive que le prince de Prusse desiroit, & de s'être obstiné à ne se prêter à aucun accomodement, le Roi a dit: voilà donc de ces B. . . . dont je me suis défait. Un marchand François lui apporte des gentillesses; il répond durement j'ai pour sept millions de ces drogues-là, tourne le dos, & ne rouvre la bouche que pour dire: qu'il n'aille pas chez la Reine au moins, car il ne seroit pas payê. Sans doute le trait n'est pas blâmable; je ne note que la forme. Boden, passablement reçu, à cela près que pour toute consolation de fa fievre quarte, on lui a dit: allez vousen à Berlin, & tenez-vous y en repos, car vous en avez pour trois mois; ce Boden lui disoit : j'aurois eu deux mille commissions pour votre Majesté, si j'eusse osé m'en charger. . . . Vous avez bien fait de les refuser, lui a-t-il répondu, & d'un ton si rogue, que Boden n'a pas même ofé remettre les lettres de Dusaulx & de Bitaubé. Launay est traité avec dureté & même tyrannie; il a été détenu dans sa chambre lors de la visite de ses papiers, indépendamment des arrêts généraux qui lui ont été donnés dans la ville de Berlin. C'est un Délâtre, son ennemi personnel, qu'on lui oppose sans cesse, & qu'on a fait venir pour lui servir de délateur; homme sans honneur & sans foi, foupçonné de grands crimes, dilapidateur des deniers du Roi, libelliste forcené, dénoncé par notre cour même à celle de Berlin, qui la fit remercier ministériellement il y a deux ans de ses procédés à cet égard. Je dis qu'on l'a fait venir; car, devant quatre-vingt mille écus au Roi, se seroit-il hazardé sans fauf-conduit & provocation? Il est clair que Launay est persécuté comme régisfeur & comme François. A ce propos

200

on croit le projet de congédier la régie à la Trinité, époque où l'on appure les comptes décidément arrêtés. C'est là le grand holocauste qu'on offre à la nation, mais qui couvrira les vuides des revenus? Car enfin cette régie a rendu l'année derniere fix millions huit cens mille écus d'Allemagne, & non-seulement il est impossible de remplacer ce déficit immense, mais il est aise, quand on connoît ce pays, de prévoir que des régisseurs Allemands percevroient à peine la moitié de cette somme.

Que produira la convocation des confeillers provinciaux & de finances, & des députés des négocians? Des plaintes, & pas un projet qui ne soit isolé, partiel & en contradiction avec le système général, tel du moins que l'offre la nature des choses; car d'ailleurs il n'en existe assurément pas encore.

Je reviens & dis: tous ces procédés & ces projets sont contre le système perfonnel du prince Henri. Fait-il passer son ambition avant tout? (il est bien

 R_3

loin

loin d'en avoir la force) ou dissimule-t-il pour arriver? Je ne crois pas qu'il en soit capable avec suite; je crains plutôt qu'il ne soit encore une sois la dupe des caresses qui, cependant, il faut l'avouer, sont plus substantielles & plus marquées qu'elles ne l'ont été jusqu'ici. Je crains sur-tout qu'il ne se hâte trop, & qu'avide de recueillir la moisson du moment, il ne néglige les semailles pour l'avenir.

Le Roi a donné au ministre de justice de Reek, une boîte de coquilles pétrifiées, enrichie de superbes diamans (estimée douze mille écus); pareille boîte au ministre de Gaudi & dix mille écus; pareille boîte au général Moellendorf; un beau solitaire au marquis de Luchésini, & une bague de diamans au lieutenant de police Philippi. Il a fait aussi démonter trois boîtes garnies de diamans, dont on a fait trente bagues, qu'il a emportées pour les distribuer en Silésie.

ambition come touch til ell inen

N. B. Launay n'a point eu l'alternative d'accepter six mille écus ou son congé; il a reçu seulement, sous la forme d'ordre, avis que ses appointemens étoient réduits à six mille écus.

M. de Hertzberg a donné aujourd'hui un grand dîner d'étrangers; où se trouvoit le nouveau ministre d'Espagne, & où n'étoit invité ni M. d'Est * ni aucun François: affectation d'autant plus marquée que tous les Anglois, Piémontois, Suédois, & non-seulement les ministres étrangers, mais les envoyés pour complimenter y étoient rassemblés. M. d'Est * s'en venge convenablement: il donne demain un très-grand dîner où M. de Hertzberg est invité.

P. S. M. Ewart, secretaire de la légation Angloise, m'a dit hier devant quinze personnes, M. de Hertzberg appuyant du geste & de la voix, ces propres mots: le Stathouder est, par la constitution, le pouvoir exécutif en Hollande, ou pour le dire plus clairement, il est précisément en Hollande ce qu'est le Roi en Angleterre.

R 4

J'ai répondu du ton le plus froidement ironique: il faut espérer cependant que les Hollandois ne lui couperont pas la tête. Les rieurs n'ont pas été du côtê de M. Ewart.

Boden m'a fait remettre vos paquets. Les extraits des plaidoyers Linguet, qui sont excellens, (je parle des extraits) ont parfaitement bien réussi. Ne manquez pas, je vous en prie, de m'en envoyer la suite. Vous ne pouvez pas mieux m'achalander que par les choses de ce genre.

Il y a un accroc sur Alvensleben; c'est Hertzberg qui soutient Goltz.

Le numéro LXXVIII du courrier du Bas-Rhin est si insolent pour le Roi de France & son ambassadeur, qu'on feroit bien, je crois, d'en porter des plaintes ministérielles: cela réprimeroit un peu Hertzberg qui est le compere de Manson, & qui en fera bien écrire d'autres, si cette lubie passe impunément. Or on ne sait pas ce que sont les Gazettes pour les Allemands.

LETTRE XXXIII.

objection and a second

de core plion, qu'on eroit s'être affire le

South in a fonder des faceds de rata

manyana opinion qu'on a de loi, le

Magdebourg, 30 Octobre, 1786.

LE hazard m'a découvert en fortant de Berlin que l'homme qui est resté quatre jours enfermé dans l'appartement du prince de H * * (de R * * * *) n'est autre chose que ce C * * *, autrefois St. H * *, ancien mari de notre célebre St. H * *, dont le mariage a été cassé; conseiller Bonneau du prince de Prusse, &, pour le compte de sa propre femme, banqueroutier, faussaire; en un mot, chevalier d'industrie de l'ordre le plus méprisable, & dont tous les étrangers nous disent: comment cet homme peutil être officier chez vous? Je ne m'étonne plus si le prince de H * * a été froidement reçu par le Roi. Venir tout exprès pour s'efforcer d'exploiter la mine

de corruption, qu'on croit s'être assurée par la connoissance des foiblesses d'un Souverain: fonder des succès sur la mauvaise opinion qu'on a de lui, & l'afficher en quelque sorte par une course rapide de Paris à Berlin; dépourvue de tout autre prétexte, puisque le prince de H * * & son menin ne sont restés que cinq jours, & sont déja repartis pour Paris; c'est tout à la fois une conduite bien méprisable & une intrigue bien gauche. Je crois qu'il importe que l'on dise très-haut & avec un ton de dédain fort ironique tout ce qui peut faire sentir, sans s'abaisser à le dire nettement, que notre cabinet est complettement étranger à cette manœuvre; car des demimots que j'ai entendu lâcher à des malveuillans, me persuadent qu'on ne demanderoit pas mieux que de lui imprimer cette tache.

- l'ai fait route de Brandebourg à Magdebourg avec le comte Hatzfeldt, envoyé de l'Electeur de Mayence, pour le complimenter, & le baron de G * * *,

envoyé

envoyé du duc de Deux-Ponts pour le même objet. Celui-ci, ancien capitaine de hussards à notre service est un bel imbécille, qui ne peut avoir été choisi que comme frere de madame d'Eixbeck, maîtresse du duc. L'autre est un homme rempli d'aménité, & dont l'esprit & les connoissances méritent de l'estime. Il paroît qu'il restera quelque temps à Berlin pour démêler le cahos. J'ai beaucoup causé sur Mayence; l'Electeur est mieux, & cependant il ne promet pas une longue durée. Il paroît que les deux prétendans les plus en mesure d'arriver après lui, font M. Feckenberg (tout-à-fait Autrichien) & M. d'Alberg, homme de l'habileté duquel on a la plus haute idée, dont on connoît peu les affections politiques, & qui dissimule comme Sixte-Quint encore moine.

Cette cour semble, quant à présent, très-montée contre l'Empereur qui ajoute au reste chaque jour par une soule de traits particuliers & publics réellement inconcevables à la haine univer-

felle.

selle. On ne sauroit s'exagérer l'effet qu'ont produit sa réponse à la requête des Hongrois: pueri sunt pueri: pueri puerilia tractant, & l'abolition violente de tous leurs privileges: . . . mais d'un côté les grands propriétaires sont à Vienne enchainés par leurs places & prefque gardés à vue, & véritablement les otages de l'esclavage des Hongrois. De l'autre l'aristocratie étant infiniment odieuse au peuple, il n'y a dans ce superbe & redoutable pays ni unités d'intérêts, ni centre de réunion; & les troupes reglées font postées & munies d'artillerie, foutenues de vétérans, de colonistes &c. (tout-a-fait Authorition) & M. d'Albers

Au reste, un Anglois sort mon ami & très-bon observateur, que je viens de retrouver ici, & qui a fait tous les camps de l'Empereur, en s'extasiant sur les sormidables bases de sa puissance la Hongrie, la Moravie, la Boheme, la Galicie, &c., avoue que l'infériorité de ses troupes sur l'armée Prussienne a infiniment passé son attente; il assure qu'il est impossible,

possible, soit relativement à l'instruction, ou à la composition des officiers; soit quant aux talens militaires de l'Empereur, qui sont précisément nuls, & tellement que son esprit paroît obstrué pour ce genre de combinaisons, qu'il est impossible, dis-je, de comparer les deux nations, avec cette différence cependant que l'Empereur peut faire fortir autant d'hommes de la terre, que Cadmus, & que l'armée Prussienne anéantie ne peut plus renaître que de son trésor. Si jamais un homme paroît sur le trône Autrichien, c'en est fait de la liberté de l'Europe. La fanté de l'Empereur paroît mauvaise; son activité se ralentit peu à peu; cependant il outre-passe encore de beaucoup ses forces personnelles; mais ses projets ne paroissent plus que les velléités d'un agonisant qui rêve la convalescence. On le croit dans ce moment très-froid avec l'Impératrice de Russie.

geres, poer ne pas dire li odicules.. Voiw-

and mean a mice vier for agree, mais an

LETTRE XXXIV.

emple followed to the comment of the first continues

quant dux valers militar est con impe-

eather 28, elever months every med and leaves

Brunswick, 24 Octobre, 1786.

SI je cours la poste, vous voyez que ce n'est pas par dissipation. Eh! de bonne foi, quelle vie convient moins à mes goûts naturels que cette activité oiseuse, si je puis parler ainsi, qui me précipitant dans toutes les cohues, dans les sociétés les plus fastidieuses, dans la perte de temps qu'entraîne en général le tourbillon des cercles Allemands, qui s'appellent des entre-nous quand on n'est que trente personnes, me ravit à l'étude, à mes recherches favorites, à mes propres pensées, & me force à me plier sans ceffe à des formes qui m'étoient si étrangeres, pour ne pas dire si odieuses. Vous qui menez une vie fort agitée, mais du moins dans des sociétés d'élite, vous devez

devez éprouver malgré tout l'applomb que vous a donné la nature, combien il est difficile de passer brusquement de la diffipation sociale à la méditation du cabinet. Cette premiere est cependant absolument nécessaire pour connoître, finon les hommes, du moins tels ou tels hommes, indépendamment de ce qu'elle est indispensable, pour se ménager les à parte qui instruisent des faits courans, & font deviner ceux qui les suivront : il faut galopper cinq jours avec un prince, & le suivre dans toutes les sinuosités physiques & morales de sa vie publique & privée, pour avoir le droit ou l'occafion de faire une question, ou, ce qui est préférable, pour lui surprendre un mot qui équivaille à la question & à la réponse. Mais qui fait cela mieux que vous? Je ne veux que vous faire sentir que mes excursions ne sont pas le fruit du hazard, encore moins celui de la fantaisie. Ajoutez que chacune de mes courses complette des connoissances locales, sur lesquelles je me suis imposé

de n'être pas satisfait légérement. J'espere que vous verrez entr'autres, par mon mémoire sur la Saxe, & par celui fur les Etats Prussiens, qui font de vrais ouvrages, & qu'à la vérité vous ne recevrez que dans quelques mois, que j'ai soigneusement approfondi les pays que je veux connoître, & que je les ai étudiés autant dans les hommes que dans les livres, avec cette différence cependant, que j'ose à peine me confier à l'assertion orale de l'homme le mieux instruit, lorsqu'il ne m'apporte point de preuves écrites. La nécessité de cette espece de conscience superstitieuse que m'impose presque machinalement l'acte de prendre la plume, m'a été démontrée dans trop de circonstances, pour que j'y renonce jamais.

Cependant où marchai-je dans cette route pénible? Si je m'en rapporte au peu de comptes rendus que votre amitié a daigné me faire de la fensation qu'ont produit mes dépêches épurées, arrangées, embellies par vous (car comment soigner ce qu'on écrit au moment,

au

au jour le jour, avec la rapidité de l'éclair, & fans avoir le temps de relire) on en est content; si j'en juge par les symptômes redoublés de l'extrême inattention que supposent les longs filences sur les questions les plus importantes, sur les demandes les plus instantes, & quelquefois l'oubli absolu de la plupart de ces choses, je dois croire qu'on lit mes lettres, tout au plus avec l'intérêt d'un bulletin assez bien rédigé, & que cette lecture n'a pas la plus légere suite ultérieure. Si cela est vrai, est-ce donc bien la peine, je vous le demande à vous, dont les fentimens énergiques & les hautes pensées échappent par tant de côtés à la contagion de légéreté, d'infouciance, d'égoisme & d'inconséquence, qui s'exhale de tous les ports du pays que vous habitez; est-ce bien la peine que je sacrifie à un intérêt aussi subalterne que celui de la curiofité, mon temps, mes goûts, mes forces & mon talent? Vous savez, je crois, que je ne suis pas charlatan; vous favez que mon usage n'est TOME I. pas

pas d'exagérer ma peine & mon travail. Eh bien! mon cher ami, je vous jure que j'en prends & que j'en fais beaucoup. J'occupe trois hommes tous entiers de la seule exécution méchanique de ce que j'ai rédigé. Je m'aide du travail & des connoissances de plusieurs autres; tous mes momens & presque toutes mes pensées sont là, partent de là, & y retournent. Si cela ne produit pas davantage (& à dire vous ne pouvez pas encore évaluer ce que cela produit, car mes plus grands travaux font dans mon porte-feuille), c'est la faute, ou de mon insuffisance, où de ma position, peut-être de toutes deux; peut-être aussi seulement de cette derniere. Mais j'y suis tout entier, & ce n'est pas à près de trente-sept ans que je dois être tout entier à des riens; or ce sont des riens, si cela ne produit rien, & que cela ne mene à rien ni moi, ni les autres.

Si donc cela produit quelque chose, qu'on me le prouve; qu'alors par exemple que je fais une question pour le bien bien de ma commission, elle soit répondue; qu'alors que je dis il importe que j'aie un plan d'opérations de tel & tel genre à proposer, parce qu'on me questionnera incessamment sur cela, & que je perdrois une occasion que je ne retrouverois peut-être jamais, si j'étois pris au dépourvu, on m'envoie ce plan d'opérations.

Si cela me mene à quelque chose, qu'on me le dise, car j'ai bien dans ma position quelque besoin d'encouragemens, ne fût-ce que pour pouvoir me livrer fans folie aux impulsions de mon propre zele. Je dis sans folie; car pour ne parler que du plus groffier, mais aussi du plus palpable des intérêts, quand je vois que je suis à une assez grande distance de pouvoir joindre les deux bouts avec ce qui m'est assuré, (& comment assuré? on est tellement en arriere, que j'ai tout lieu de craindre qu'un changement de ministère n'aggravât mes dettes personnelles, des sommes dont mes amis m'ont fait l'avance, pour le compte de ceux

qui ne peuvent pas ignorer que je ne faurois en faire moi) ne dois-je pas enrayer? Et si j'enraye, ma moisson & mon utilité ne sont-elles pas finies? Me restera-t-il autre chose alors que le regret du temps perdu, & le chagrin profond & très-onéreux dans les suites d'avoir attaché à mon fort des gens pour qui je ne pourrai rien qui les dédommage que mal & à mes dépens de ce qu'ils m'auront facrifié? Pardon si je déborde; mais à qui confierai-je mes anxiétés, fi ce n'est à vous, mon ami, mon consolateur, mon guide, mon foutien? A qui dirai-je: que me rapporte tout ceci? pas même de l'argent; car il va tout à la chose, & nullement à ma satisfaction personnelle. Véritablement je ne serois susceptible d'aucune autre, si mon avenir étoit arrivé, & que je n'eusse point d'entours. Vous savez bien que l'argent ne me fera jamais rien, du moins quand j'en aurai. Où vais-je? Où menerai-je les autres? Ai-je fait un bon marché de troquer ma vie, même orageuse,

orageuse, mais si mêlée de jouissances qu'il n'étoit pas au pouvoir des humains de me dérober, pour une activité stérile qui m'arrache jusqu'aux fréquens épanchemens de votre amitié. Vous n'êtes plus qu'un homme d'Etat pour moi; vous pour un serrement de main duquel je donnerois tous les trônes du monde. Ah! je suis beaucoup plus propre à l'amitié qu'à la politique.

Post scriptum commencé à Helmstadt, fini à Brunswick, le 14 Octobre, 1786.

On écrit de Silberberg en Silésie, que la voiture du Roi a été renversée, & qu'il s'est blessé à la tête & au bras. Le cocher, ajoute-t-on, est mort sur la place. Cette nouvelle m'est arrivée hier à Magdebourg, & l'on en a écrit autant au général de Pritwitz: elle est probablement exagérée, mais il y a un fond de vérité. L'extrême saississement du duc de Brunswick, & ma propre émotion, m'ont donné prosondément à sentir quelles des

S 3

tinée

tinées sont attachées sur cette tête. Le Duc a envoyé sur le champ un courrier, & comme je le suis à Brunswick, où il veut me parler à fond de la Hollande, j'aurai des détails sûrs & de la premiere main. Je n'ai pas le temps d'ajouter un seul mot; c'est d'un changement de chevaux que j'écris.

De Brunswick, 14 Octobre, 1786.

N'ayant pas trouvé d'occasion de faire partir ce peu de lignes, je continue.

Je suis arrivé ici deux heures avant le duc. Aussi-tôt qu'il a été à Brunswick, il m'a écrit au crayon sur un quarré de papier.

- " J'ai parlé hier au foir avant de par-
- " tir au ministre comte de Schulem-
- " bourg qui avoit quitté Berlin le 11.
- " Il ignore absolument la nouvelle alar-
- " mante qui nous a tant affectés; &
- " comme je n'ai rien appris là dessus ici,
- " je commence à me rassurer; j'esperc

" que mon courrier sera ici de grand ma-

" tin. C'est de chez ma mere que je

" vous griffonne ceci, M. le Comte:

" j'espere que vous me ferez l'amitié de

" venir me voir demain au matin, & de

" dîner avec nous."

Il devient fort probable qu'il n'y a du moins point eu de catastrophe.

Le duc a été parfaitement brillant de talens & d'aménité à Magdebourg: rien de plus imposant que ses manœuvres; rien d'instruit comme son école; rien de fini, de complet & de suivi comme sa conduite en tous points: il a été l'objet de l'admiration d'un grand nombre d'étrangers qui fourmilloient à Magdebourg, & certes il n'avoit pas besoin du contraste des Princes de Weimar (duc) & de Dessau: celui-ci le plus foible des hommes; celui-là travaillé de l'envie d'être quelque chose, & peu pourvu de moyens, si l'on en juge sur les apparences. Il peut & doit devenir un prince important. Cependant, si comme toutes les probabilités y font, la Saxe lui

S 4

écheoit

écheoit faute d'enfans dans la branche électorale, c'est une assignante perspective, que le renversement de tous les travaux du digne prince qui gouverne aujourd'hui ce pays, & qui tourmenté dans son enfance, malheureux dans sa jeunesse, vraiment respectable dans son âge mûr, descendra probablement au tombeau avec le chagrin amer que le bien qu'il a fait ne lui survivra pas.

J'ai

J'ai appris un fait qui fera quelque plaisir à M. de Segur s'il est encore en vie. On a construit à Hanovre, à grands frais, une fonderie qui a coûté près, de cent mille livres tournois au Roi d'Angleterre. Le duc de Brunswick n'ayant point été satisfait de sa fonderie, a fait exécuter deux canons à Hanovre: ils ont si mal réussi qu'il a fallu les renvoyer aussitôt. On ne sauroit supposer, vu les relations entre le duc & le Roi d'Angleterre que cela vienne de la mauvaise volonté des fondeurs. Ce fait semble donc une preuve de leur maladresse.

J'espere vous donner, le prochain courrier, des résultats exacts sur les dispositions de Berlin & du duc relativement à la Hollande. Il m'a promis de m'articuler nettement les propositions qui lui paroissoient convenables, & il ne s'est point caché de l'extreme desir qu'il avoit de les voir accepter. Ces agitations bourgeoises menaçant tous les jours da-

vantage

vantage le repos de l'Europe, finon dans le moment présent, du moins dans les futurs contingens, par les réfroidissemens & les mesiances auxquelles elles donnent lieu.

LETTRE XXXV.

A Brunswick, 16 Octobre, 1786.

LES deux conversations que j'ai eues avec le Duc, n'ont encore été que vagues, quant à la Hollande, & même presque absolument étrangeres à cet objet. Son courrier lui ayant apporté la nouvelle d'un espoir d'accommodement, la retraite de celui des co-opérateurs de M. de Veirac, que l'on regarde comme le boutefeu; enfin des détails qui lui auront fait regarder, peut-être, son entremise comme inutile ou tardive, il a parcouru rapidement ce pays, pour passer à un qui lui importe infiniment plus, je veux dire la Prusse. Seulement s'est-il montré très-anti-Stathoudérien, très-convaincu que le droit de présentation ne devoit rester que ce qu'il étoit dans son origine.

origine. Que la constitution de Gueldre, de Frise & d'Utrecht étoit évidemment à retoucher au moins, quant à l'incroyable disposition des magistrats révocables ad nutum; qu'en un mot, le Prince, qui de l'autorité monarchique la plus absolue, laquelle il possédoit de fait, en étoit venu au discrédit le plus complet, par la conduite la plus abjecte & la maladresse de poser, au mépris de toutes les loix, de toutes les décences & de tous les préjugés en prétention de droit, ce qu'il avoit en réalité, ne méritoit pas le moindre intérêt; mais que pour la Prusse, & fur-tout afin de retarder ces ébranlemens, il falloit lui rendre le decorum des honorifiques, sauf à surveiller ses liaifons. Il s'est à ce propos expliqué sur Harris & même sur le prince de Brunfwick (Louis) comme je l'aurois fait à peu près. En réfultat cependant, nonseulement il ne m'a rien appris sur tout cela; mais il a décliné imperceptiblement le débat qu'il avoit provoqué il y a quelques jours. Je répete que quel-

ques nouvelles que j'ignore sont la cause de ce changement de marche. En général j'en fais beaucoup trop peu (de nouvelles) & par exemple il est fort singulier, non moins embarrassant, &, pour trancher le mot, passablement ridicule, que ce soit le duc qui m'apprenne la fignature de notre traité de commerce avec l'Angleterre, que je n'en connoisse pas un des articles, & que je ne fache aucunement quelle contenance faire à cet égard. Comme ma méthode usuelle n'est pas de me couvrir de l'enveloppe mystérieuse dont se voile la nullité de certains ministres, je n'ai pas été médiocrement intrigué de mon rôle en ce moment. J'apprendrois mille fois davantage, si j'étois mieux instruit. En cela, comme dans tout le reste, la fortune ne va guere qu'à celui qui a.

Pour la Prusse, comme j'en sais autant que le duc, c'a été toute autre chose. J'ai eu des épanchemens de consiance d'autant moins limitée que je l'ai mis à son aise & bien vîte sur le prince Henri qu'il

qu'il n'aime pas plus qu'il ne l'estime. Je vois avec inquiétude qu'il a les mêmes craintes & opinions que moi. Il est mécontent de la plupart des démarches & des opérations du Roi, de cette foule de titres & d'ennoblissemens accordés par masse & avec une telle prodigalité, qu'il fera déformais beaucoup plus aifé de trouver un noble qu'un homme dans les états Prussiens; de la promesse faite au Prince de Dessau, (dont l'unique attrait est un tel goût pour les visions & la mysticité, que lors du voyage de Lavater à Brême, il lui adressa les plus instantes supplications de passer chez lui, afin qu'il pût L'ADORER) & peut-être au duc de Weimar, (qui aux mêmes goûts tempérés par des passions plus vives, joint plus d'esprit, mais dont les affaires sont trop obérées pour qu'on regarde ses velléités militaires autrement que comme une spéculation de finance,) de réintégrer l'un, & de faire entrer l'autre au fervice de Prusse, ce qui nécessite des passe-droits, décourage & vicie l'armée; fystême bien

opposé à celui de Frédéric II qui disoit du peu de grands seigneurs en activité de son temps: au nom de Dieu, mon cher Moellendorf, débarrassez-moi de ces princes; de cette vacillation qui fait tâter à la fois vingt systèmes; du désordre intérieur; de la plupart des choix; des rites domestiques; des anecdotes qui deviennent tous les jours plus finistrement caractéristiques &c. &c.: en un mot, si je recopiois toutes mes dépêches, je transcrirois nos conversations. Croyez-moi, m'a-t-il dit: " je puis à un certain point " vous servir de thermometre; car si je " sens qu'il n'y a point d'espoir d'un " régime ferme & noble, & qu'ainsi le " jour de la maison de Brandebourg soit " arrivé, je ne serai pas le dernier à faire " retraite. Je n'ai jamais reçu un fol " du Roi de Prusse, & je suis dans la " ferme résolution de n'accepter jamais " rien de lui, & je resterai. Son service " me coûte très-cher, comme vous avez " vu. Je suis indépendant. Je vou-" drois payer un tribut à la mémoire du " grand

" grand homme; je suis tout prêt à con-" folider de mon fang fon ouvrage; mais " je ne serai pas complice même par ma " présence de sa démolition. On ne doit "que ce qu'on peut; je fais de mon " mieux les affaires de mon pays & de " mes enfans; je les laisserai dans un " grand ordre. J'entretiens mes combi-" naisons de famille. Nous serons pro-" bablement des derniers frappés dans le " bouleversement du corps germanique, "à cause de la confraternité des deux " maisons qui lie l'Electeur de Hanovre " à nos intérêts. Je ne fuivrai donc le " fort de la monarchie Pruffienne, qu'au-" tant que son gouvernement aura de la " fagesse & de la dignité &c. &c.:" au reste il ne désespere de rien encore & il a raison. Il croit que personne n'est à la place qu'il gardera: je pense comme lui, & j'entrevois qu'il espere que son tour pourroit bien venir, & je n'en doute presque pas si l'anéantissement de la puissance Prussienne n'est pas décrété. ub successi el candid no cava acon II

Il m'a appris le fait très-fingulier que M. de G * * * pere avoit demandé du fervice au Roi de Prusse, & prétendu lui deployer tous les plans hostiles de l'Empereur, dont ce même M. de G * * dit pourtant tout haut que son alliance avec nous sera finie le jour de la mort du prince de Kaunitz.

Le Duc n'est rien moins que rassuré fur les plans de l'Empereur, dont il redoute infiniment la puissance & les entours. Il est bien vrai que son insuite doit dérégler ses projets, & faire avorter leur exécution; que la déraison de sa conduite personnelle doit hâter sa fin; que l'archiduc François paroît n'être rien; que parmi les hommes influens il n'en est pas un de redoutable, sur-tout dans le militaire; que Alventzy, faiseur pour l'infanterie, Kinsky, faiseur pour la cavalerie, n'ont que des talens disputés &c.; mais il paroît des hommes au moment où l'on s'y attend le moins; il ne faut que des événemens pour les mettre à leur place. Condé, Spinola, le TOME I.

duc de Brunswick lui-même, prouvent qu'on peut naître Général. Dans l'armée Autrichienne il est un prince de Waldeck, qui annonce, dit-on, de grands talens.

La foule de petites anecdotes que nous nous sommes apprises mutuellement, seroit trop longue à déduire, & d'ailleurs hors de son cadre. Une anecdote n'a ni grace ni résultat; elles trouveront leur place à leur tour; mais il en est une qui tient trop au système de la Russie pour la passer sous filence.

La Czarine s'est appropriée depuis quelques mois la possession & les revenus des postes de Courlande, en laissant seulement au Duc un petit bureau, asin qu'il n'y soit pas sensé totalement étranger. Ainsi cette Russie, qui entretient un ministre en Courlande, tandis qu'il n'y en a point de Courlande à Saint-Petersbourg, & qui, là comme en Pologne, fait annoncer ses volontés comme autant de loix, au Duc & aux Etats, par son ministre qui est le vrai souverain du

pays; cette Russie qui, depuis quelques années a déclaré purement & fimplement que tel canton de la Courlande lui appartenoit, & cela fans chercher un autre prétexte que celui de tirer sur ses limites une ligne plus droite, ne se cache point de ne connoître d'autre code, d'autres titres, d'autres manifestes que celui qu'alléguoient les Gaulois aux Etrusques: " notre droit nous le portons dans nos " armes; tout ce que les hommes forts " peuvent faisir leur appartient." Un de ces jours elle déclarera que la Courlande, que l'Ukraine Polonoise est à elle, que la Finlande est à elle, & par exemple, cette derniere révolution qui lui fera très-falutaire, parce qu'alors elle sera vraiment inattaquable & presque inaccessible à toute l'Europe réunie, sera opérée au moment où elle la tentera, fi nous n'y prenons garde. Quel que soit le jour où j'apprenne que cela est confommé, & même que le nouveau système de la Suede est totalement bouleversé, je ne serai pas furpris.

T 2

Le Duc m'a dit aussi que l'Empereur perfectionnoit beaucoup fon artillerie; que ses pieces de six équivaloient en force à nos anciennes pieces de huit, & qu'à cet avantage elles réunissoient tellement celui de la légéreté, qu'il ne falloit que quatre chevaux pour les traîner, tandis qu'en Prusse même il en faut encore six. Il attribue, autant que je m'en fouviens, cette double perfection, à la construction de la chambre faite en poire. Je ne mande ce fait que pour vous en conseiller la vérification par les gens de l'art, l'économie de deux chevaux sur six étant infiniment importante, & d'autant plus qu'elle entraîne celle d'un valet par attelage.

Ma maniere d'être avec le Duc a été infiniment aimable de sa part, quoique participant un peu, quant à la conversation intime de mon existence équivoque à Berlin. Je crois pouvoir assurer sans présomption que je ne suis pas désagréable à ce prince, & qu'accrédité par une commission quelconque, je serai un

des hommes les plus propres à traiter & faire réussir quoi que ce soit avec lui. Ce prince habile ne me paroît avoir qu'un foible; c'est la prodigieuse crainte de voir entamer sa réputation même par le plus méprisable Zoïle; il vient de s'exposer cependant à un éclat fâcheux, par une déférence pour son ministre principal (M. de Féronce), que je ne comprends pas. Ce M. de Féronce, & M. de Munchausen, grand maître de la cour, & homme réputé peu délicat sur l'argent, sont les fermiers de la lotterie. Chose honteuse en soi, & que je ne comprends pas de la part de Féronce, qui est véritablement un homme de mérite! Deux négocians nommés Oeltz & Nothnagel, ont gagné un quaterne qui leur faisoit un profit de dix-huit mille écus; non-seulement on en a refusé le paiement; mais comme il falloit pour cela trouver une fraude, ces hommes ont éprouvé un grand nombre de vexations; ils ont même été emprisonnés; & tous ces détails ils viennent de les révéler

T 3

dans

dans un recueil imprimé, qui ne contient que les faits du procès, & qu'ils ont publié, en se pourvoyant contre le Duc ou ses juges au tribunal de Wetzlar. Je n'entends pas cette absence de force ou de circonspection.

17 Octobre, 1876.

P. S. Je viens de recevoir des nouvelles authentiques & positives du Roi de Prusse; c'est un de ses chasseurs qui a eu un accident très-grave; pour lui il est en fort bonne santé, & arrive du 18 au 19 à Berlin.

J'apprends en même temps que le comte de Finchestein se meurt d'une fluxion de poitrine, dont il a été faisi à la fuite d'une très-vive altercation avec M. de Hertzberg au fujet de la Hollande. On désespere de sa vie; c'est une grande perte pour nous, soit parce qu'il étoit absolument des nôtres, soit parce que, temporiseur de sa nature il auroit retenu le prince Henri, soit parce qu'il auroit du moins dirigé mademoiselle de Voss Après la chûte, soit enfin parce que Hertzberg n'aura plus de contrepoids. Quant à ce dernier point cependant, je ne suis pas éloigné de croire qu'il n'en accélérera que plus vîte, ou cet homme présomptueux doit être absolument en discrédit; mais outre la disette des sujets, qui retardera cette époque, comment répondre qu'un homme aussi violent, & tout imbu de la haine que nous portent en général les Allemands, ne fera pas hazarder quelques faux-pas décisifs?

Le duc d'Yorck est arrivé ce soir ici, & l'Empereur n'auroit pas été traité avec plus de respect, & surtout par la duchesse sa tante & les courtisans. A la vérité elle est toute Angloise, par les goûts, par les principes & par les manieres, au point que son indépendance presque cynique fait avec l'étiquette des cours Allemandes, le contraste le plus singulier que je connoisse. Au reste, je ne crois pas qu'il s'agisse du mariage de la princesse Caroline, princesse tout-àfait aimable, spirituelle, jolie, vive, sémil-

T 4

lante

lante. Le duc d'Yorck, puissant chaffeur, puissant buveur, rieur infatigable, fans grace, fans contenance, fans politesse, & qui a du moins à l'extérieur beaucoup de la tournure physique & morale du duc de L * *, ressent une espece de passion pour une semme mariée à un mari jaloux, qui le tourmente & le détourne d'un établissement. Je ne sais point encore s'il va à Berlin. Il y a plufieurs versions sur son compte. On dit qu'après avoir été libertin effréné, il lui vient quelque velléité de faire son métier. Pour moi je lui trouve toute l'encolure d'un prince Allemand, doublé d'insolence Angloise, mais dépourvu de la libre cordialité de cette nation.

LETTRE XXXVI.

Brunswick, 17 Octobre, 1786.

E vous envoie la suite & la fin de la dépêche précédente. J'y joins la traduction d'un Pamphlet, d'autant plus fingulier, qu'il a paru à Vienne avec la permission de l'Empereur, qui a apostillé la communication du censeur de ces propres mots: que celui-ci passe avec les autres. Ceci n'est rien encore auprès de la bizarrerie qui trois jours après a fait relâcher l'infortuné Szekely, que toutes les représentations du monde n'avoient pu fauver, & dont la cause est assez mal défendue ici; car quel parti n'y avoit-il pas à tirer de la confidence qu'il avoit été faire à l'Empereur de la fituation de sa caisse, du désordre qui l'y avoit conduite, des supplications instantes d'acheter pour le compte du public un secret chymique bien constaté au prix nécesfaire pour achever de remplir le déficit de la caisse (je dis achever; car Szekely & fa famille avoient couvert la plus grande partie du vuide); de la réponse de l'Empereur: me parlez-vous comme ami? Me parlez-vous comme Empereur? Si comme ami, je ne saurois l'être d'un dépositaire infidele : si comme Empereur, je vous conseille d'aller faire vous-même votre déclaration aux tribunaux.... Ce fait. que je connois depuis mon arrivée à Berlin, & dans ses circonstances les plus aggravantes, est un des plus odieux qui me revienne dans la mémoire, & j'en pourrois raconter cinquante de tous pareils.

(283)

Observations libres sur le crime & la punition du lieutenant-colonel des Gardes, Szekely, par un ami de la vérité, 1786.

QUE la vérité se fasse entendre! qu'elle se montre aujourd'hui sans fard, sans voile, dans son imposante nudité! Juges incorruptibles, écoutez; je vais vous parler du délit & de la punition de Szekely. Mon cœur est attendri, mais ma parole sera impartiale. Vous jugerez moi, Szekely & ses juges.

Szekely annonce un déficit dans la caisse du régiment des gardes & le désordre de sa manutention. On l'arrête sur le champ, & après quelques informations simulées il est mis au conseil de guerre. Quatre-vingt-dix-sept mille florins d'Empire ont disparu de sa caisse; mais Szekely avoit placé toute sa consiance dans le seu sieur Lakner, seul dépositaire des cless du trésor. Plus d'une

fois Szekely avoit déclaré qu'il étoit peu propre à conduire des affaires pécuniaires, & que jamais il n'avoit revu ni vérifié les comptes de la caisse confiée à ses soins. On ne peut donc le soupçonner d'infidélité personnelle, sur-tout lorsque son Corps rend justice à ses mœurs, & désigne unanimement le caisser Lakner avili par des bassesses, suspecté par des dépenses infiniment audessus de sa fortune.

Une négligence très-coupable, il est vrai, voilà le seul crime de Szekely; aussi le conseil de guerre le condamnet-il à passer six ans dans une forteresse. Cette punition, suffisante sans doute, puisque Szekely n'étoit essectivement, & selon le langage des jurisconsultes, nec confessus, nec convictus d'aucune prévarication, devint plus forte par la sentence du conseil de guerre aulique, chargé de la révision du procès, qui porta à huit années le temps de sa détention. Ce tribunal ignoroit-il donc que notre trèsgracieux Monarque est dans l'habitude d'aggraver

d'aggraver toutes les sentences prononcées contre les criminels? Il faut croire que les juges n'obéirent dans cette occasion qu'à la rigueur des loix: mais ce qui assurément paroîtra inconcevable, c'est la décision de l'Empereur sur cette assaire. Voici l'arrêt que ce Monarque a proféré, & il n'a pas rougi. . . .

" On doit caffer Szekely fans balancer, " le déclarer incapable de servir mili-" tairement, & le remettre à la justice " civile, qui le fera placer ensuite à Vi-" enne, dans le lieu du délit même, au " carcan, pendant trois jours confécu-"tifs, fur l'échafaud du haut marché, " où il restera deux heures chaque jour, " pour donner un exemple utile.-Je " fixe par grace les huit années de prison " qu'on lui a dictées, en faveur de son "âge, à quatre, pendant lesquelles il " fera enfermé à Segedin, lieu pénal de "l'Etat civil pour les Hongrois, & on " lui donnera la nourriture comme aux " autres coupables."

Le tribunal fit des représentations à l'Empereur; il démontra que cette punition étoit beaucoup trop sévere, & entiérement contraire aux loix & à l'équité; mais l'Empereur fut inflexible, & il confirma ainsi sa sentence.

" Tout préposé de caisse pourroit dire " comme Szekely, qu'il ne fait point ce " qu'est devenu l'argent, quand même il " l'auroit volé. Dès qu'il manque de " l'argent dans une caisse, & sur-tout, " une somme aussi forte que quatre-" vingt-dix-sept mille florins, le juge n'a " pas besoin de démontrer à l'accusé que " c'est lui qui l'a détournée; c'est a l'ac-" cufé à prouver qu'il ne l'a pas volée; " & dès qu'il ne peut pas le prouver, " c'est lui qui est le voleur.-Dès que "Szekely sera cassé, & qu'il cessera par " là d'être officier, on exécutera la fen-" tence contre lui, & on lui attachera " au col un écriteau, portant préposé " infidele."

Portons un regard attentif sur ces décisions suprêmes.

Szekely

Szekely est punissable pour avoir été très-négligent; il l'est encore pour avoir donné toute sa confiance à un caissier mal-honnête, dont il ne pouvoit ignorer le luxe & le faste, puisque tout le corps des gardes en étoit scandalisé. Il étoit facile d'entrevoir qu'un tel homme ne pouvoit mener ce genre de vie sur les fonds de son patrimoine: il est même probable que Szekely s'appercevant du désordre & du déficit de sa caisse, effrayé des peines infamantes, qu'en courent ces fortes de délits, facrifia beaucoup, à l'alchimie & aux sciences secretes, dans l'espérance de faire de l'or & de se tirer ainsi d'embarras. C'étoit une folie, sans doute, dont tout homme sensé gémira; mais elle n'en est pas moins très-possible. est certain que l'amour de la chimie étoit la passion dominante de Szekely, & qu'il fe livroit d'autant plus à ses goûts qu'il croyoit réparer un jour ainsi les pertes qu'il avoit éprouvées. Ajoutez à cette excuse l'ignorance extréme dont il s'accufoit

cusoit lui-même pour toute manutention. pécuniaire.

Il est vrai qu'avec ce sentiment de son incapacité il n'auroit jamais dû se charger d'une caisse; mais si tous ceux qui possedent des emplois au dessus de leurs forces étoient obligés de les abdiquer, quels vastes déserts ne nous offriroient, pas les chanceleries! Rabner encourage trois dissérentes especes d'hommes, quand il leur dit: à qui Dieu donne un emploi, il confere aussi de l'esprit en dose nécessaire pour l'exercer: certes Szekely n'auroit point adopté cette opinion, s'il eût prévu les suites funestes de sa présomption.

N'étoit-elle donc pas un témoignage authentique de l'honneur de Szekely, cette lettre flatteuse que lui adressa Marie-Thérese de glorieuse mémoire, dans laquelle en donnant les plus grands éloges à sa probité, à sa loyauté, cette auguste Souveraine lui confioit sans aucune caution la caisse de son Régiment des Gardes? A-t-on voulu par l'oubli de cette distinction ajouter un nouvel outrage à toutes

Tome I. U les

les ingratitudes dont on s'est souillé envers cette immortelle princesse? Auroiton voulu la taxer de cette légéreté, de cette solle crédulité que produit une aveugle confiance? Ah! malgré tous les défauts que l'envie lui impute si gratuitement, Marie-Thérese n'avoit pas autour d'elle cette armée de frippons dont toutes les rigueurs de notre Monarque actuel ne peuvent nous préserver: tant il est vrai que la douceur & l'amour d'un prince pour ses sujets sont des moyens plus efficaces de les contenir, que toutes les violences de la tyrannie.

Je reviens à Szekely, & je dis: il est impossible que ce billet de l'Impératrice Reine, quoiqu'en quelque sorte garant de la sidélité de Szekely, puisse servir d'excuse au prince d'Esterhazy, dont la négligence personnelle ne peut être justissée. Sa qualité de chef des gardes ne lui imposoit-elle pas la loi d'examiner la caisse de Szekely? Cette infraction aux devoirs de sa place n'est-elle pas très-reprehensible?

Encore

Encore moins voudroit-on se dissimuler la faute de la chancellerie Hungaro-Transilvayne, puisque, suivant son instruction, elle devoit également surveiller l'administration de Szekely: mais rien ne doit étonner de ce tribunal supérieur où l'on ne se distingue plus que par le désordre & la mauvaise foi; où la comptabilité n'existe plus que de nom; ou l'on a des idées aussi justes d'une combinaison exacte de recette & de dépense, que Brambille (1) de médecine.

Juges! vous condamnez Szekely: eh bien! foyez dignes de votre ministere! punissez aussi ses surveillans, qui, par leur

⁽¹⁾ Ce Brambille est premier chirurgien de l'Empereur qui l'a ennobli, & lui a donné l'inspection des écoles de médecine & de chirurgie. On le dit un charlatan ignorant, & on a écrit une violente satyre contre lui, en dernier lieu, qu'on dit fort plaifante. Cette satyre a passé à la censure, & a été publiquement vendue à Vienne: autre fait singulier, qui tend à prouver qu'en Autriche on souffre plutôt les pasquinades, que les ouvrages instructifs & libres.

inexactitude, l'ont placé au bord de l'abyme où vous le plongez sans humanité & sans pudeur.

Tous les Rois de l'Europe se sont réfervés la plus douce des prérogatives, celle de faire grace aux coupables, ou d'adoucir la peine annoncée par la fentence qui les condamne. Joseph seul fuit d'autres principes plus conformes à fon cœur; il aggrave la punition infligée Ah! fans doute, c'est aux malheureux. pour jouir du plaisir ravissant d'effrayer fon peuple par l'exercice du despotisme le plus illimité. Pauvre Szekely, homme infortuné, que je te plains! Victime de l'humeur d'un Monarque, peut-être dans le moment où il prononça fur ton fort, une mouche incommode fouloit fon front, & ton déshonneur devint sa vengeance. Déplorable victime d'un cœur tyrannique & barbare, ô vous, ames fenfibles! ô vous, ames justes & honnêtes! parlez: dites quel Monarque peut aggraver des sentences? Un tyran!-Quel Mo-

n

té

fe

ha

m

au

qu.

déf

pen

con

rain

pas

·· &

" te

Monarque peut fouler aux pieds les droits de l'humanité? Un tyran!!-Quel Monarque peut se faire un jeu des loix & de la justice? Un tyran!!! Quel Monarque peut dans des affaires criminelles, n'agir que selon ses caprices? -Un Joseph!!!! Un Joseph! Dieu! grand Dieu! Qu'est-ce donc que l'homme? Pauvre & foible créature qu'une tête dominatrice peut tous les jours écrafer dans la poussiere, pour lui faire exhaler son dernier soupir au sein des tourmens des fept mille douleurs déchaînées au gré de l'hydre aux sept mille têtes qui l'étrangle! . . . O image terrible & déshonorante pour l'humanité, & cependant trop vraie, trop exacte, trop confirmée par l'expérience! un Souverain qui aggrave les fentences, ne dit-il pas hautement: "Vous, Juges, que " j'ai institués pour juger selon les loix " & l'équité, vous êtes des prévarica-" teurs; vous avez trahi votre devoir, " votre conscience; vous m'avez voulu U 3 " trong-

1-

s!

g-

uel

10-

"tromper." Alors de tels magistrats ne sauroient être conservés, il saut les destituer; ou, si on les maintient dans leurs sonctions, c'est approuver leur conduite & consirmer leur jugement. Mais que, comme un soudre destructeur, le Monarque leur crie: "Votre sentence "est trop douce, je veux l'aggraver ar-"bitrairement, comme maître de la "vie & de la mort." Ciel! quel langage dans le bouche d'un Roi que tu sis notre protecteur, & non pas notre tyran.

Jamais Szekely n'eût été condamné, s'il ne s'étoit pas lié d'intimité avec les francs-maçons. Lorsque l'Empereur prononça l'arrêt de cet infortuné, il s'oublia jusqu'à dire: "Je montrerai" bien à ces gens-là (les francs-maçons) "que leur protection ne sert de rien." Quelle est donc l'équité d'un Monarque qui prostitue ainsi la puissance du plus fort, en etousfant un des membres de la société qu'il déteste? Ne riroit-on pas d'un

d'un paysan qui, après le crépuscule, iroit trouver son voisin pour lui donner une chiquenaude, sans être reconnu; se sauver ensuite, & se divertir de lui avoir joué ce joli tour? O justice! justice! auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir.

Oui certes: elle étoit bien avilie, bien corrompue, la bouche qui aggrava la sentence de Szekely, destiné à languir huit ans dans les prisons. Joseph supprime la moitié de sa détention. Eh quoi! bourreau couronné, ce sont là tes faveurs! La grace de ces quatre années, accordées à un homme de qualité, exposé par tes ordres trois jours de suite au carcan, ressemble à celle que recevroit un criminel, condamné au gibet, à qui tu permettrois d'être roué vif, parce qu'il feroit trop foible pour monter l'échelle! Aurois-tu survécu à la honte d'un tel attentat, si ton peuple même n'eût applaudi à tes fureurs? La curiofité avec laquelle tout Vienne savoura le spectacle

U 4

du malheureux Szekely, prouve que les mœurs de ton peuple tiennent déja de ta barbarie; mais qu'ils tremblent, les esclaves asservis à ton sceptre! un nouveau Néron leur promet de nouveaux crimes, de nouvelles horreurs.

LETTRE XXXVII.

Brunswick, 18 Octobre, 1786.

E crains qu'il n'y ait des vacillations dans l'esprit du Roi, relativement à la Hollande; car après la réception de son courrier, & la nouvelle du danger du comte de Finchestein, le Duc m'en a reparlé avec une inquiétude nullement difsimulée. Il m'a dit ces propres mots: Cette Hollande fera tirer du canon, surtout si elle vient à se compliquer de la mort de l'Electeur de Baviere : prêtez-vous donc à un mezzo termine, qui amortira ce feu. Allons, il faut un conseil au Stathouder, sans lequel il ne puisse rien. De qui composerons-nous ce conseil? Je lui ai dit que je ne connoissois pas assez ce théatre pour avoir aucun avis sur cela, mais que j'allois lui faire une proposition qu'il ne devoit

" me illustre & brillant; mais ce n'est " ni fon amitié ni fon penchant qu'il " vous faut, c'est la chose. Vous devez " avoir sur lui l'ascendant qu'un grand " caractere & un esprit vaste auront " toujours sur une tête étroite & une " ame vacillante. Si vous en avez assez " pour lui faire peur de sa position, pour " lui montrer qu'on l'a déja compromis, " que cet envoi de Goertz, malgré vous " (ou plutôt à votre infu; car vous "n'étiez point encore arrivé), & cela " fans avoir le moins du monde des " gages de docilité du côté du Stathou-" der, est une grande bévue; que les " lettres inconfidérées de Hertzberg font " une très-lourde faute; que ce minis-"tre suit sa ligne personnelle, & ne " fuit qu'elle au hazard d'ôter à son " maître sa considération politique dès " les premiers momens de son regne, " puisqu'il est bien évident que s'il s'opi-" niâtre à son intervention inconsidérée, " dans les suppositions les plus favor-" ables & presque les plus romanesques, "il n'aura encore que joué le jeu des " Anglois,

" Anglois, jeu que même ils ont gâté; " si vous pouvez faire entendre cela, "vous viendrez facilement à bout de " persuader qu'on sera trop heureux " d'accepter votre médiation; & quoique " ce ne soit pas là le mot dont on puisse " se fervir, parce que la regle des pro-" portions s'y oppose, l'estime du cabi-" net de Versailles pour vous est telle, " qu'une fois cette négociation dans vos " mains, toutes les difficultés s'applani-" ront d'elles-mêmes. Or cette mesure " auroit ce double avantage, d'accom-" moder l'affaire que vous regardez com-" me un tison de discorde, & de faire " fentir au Roi qu'il présume trop s'il " croit que par la seule magie du brus-" que & tudesque François de M. de " Hertzberg, il conservera à son cabinet " la confidération que quarante-fix an-" nées de grandes choses, de héroïques " succès, d'une activité vigilante & per-" sévérante jusqu'au prodige lui ont " valu; qu'il a besoin d'un homme dont " le nom au dehors & la prépondérance " au dedans lui attirent de la confiance,
" & servent de clef à une voûte peu so" lide par ses dimensions, ou, pour par" ler sans figure, à un royaume mal
" situé, mal constitué, mal gouverné, &
" qui n'a de vraie force que l'opinion,
" puisque sa position militaire est détes" table, & ses moyens précaires; car un
" trésor s'enfuit, si une main de fer, &
" non pas avare, n'y veille; & quant à
" une armée, qui sait mieux que vous
" que des années entieres suffisent à peine
" pour la former, tandis que six mois de
" relâchement peuvent la détériorer jus" qu'à ne pas la reconnoître?"

Ce discours, qui a tenu le Duc trèsattentif, & qui étoit sur-tout destiné à deviner ce qu'il croyoit pouvoir & devenir, a paru produire sur lui un grand esset. Au lieu de commencer, comme il fait toujours, par des phrases tempérantes & dilatoires, qui peuvent servir à toutes sins, il est entré aussi-tôt dans mon sens, & après avoir dit avec onction & d'un ton pénétrant, & senti que je

lui offrois la perspective du plus grand honneur dont il eût d'idée, & qu'il préféreroit à fix batailles gagnées, il a cherché avec moi le moyen de faire cette ouverture au Roi. " Je ne crois pas, m'a-"t-il dit, être en mesure de l'entamer " sans préparations. Je craindrois plus " encore de nuire à la chose qu'à moi-" même; mais assurément il faut lui " faire venir cette pensée, & s'il me donne " le plus léger prétexte, je déroulerai " tout. Ne pourriez-vous pas parler au " comte Finck, s'il en revient?-Non; " car il tient strictement à sa consigne. "Ceci n'est qu'une idée mienne, & de " peu de valeur diplomatique, puisque " je ne suis point accrédité.—Vous avez " peu d'occasions de parler en particulier " à Welner?-Fort peu; & puis com-" ment cet homme seroit-il des vôtres? "Il veut jouer le premier rôle; il tra-" vaille pour son propre compte, fentant " bien qu'il a fur vous l'immense avan-" tage de son obscurité; d'ailleurs il est " intime ami de votre frere, qui ne vous " veut

"veut point à Berlin." (en effet, celui-ci hait son frere qui le méprise, & il espere faveur & crédit du domaine de la vision)

Nous en étions à peu près là quand toute la cour sortant de l'opéra pour se rendre au souper, & le duc d'Yorck entrant sans précurseur, nous a forcés de nous quitter; il m'a donné rendezvous ce matin, jour de mon départ, à neuf heures, & j'y vais.

Le Duc étoit ébranlé aujourd'hui, comme je m'y attendois, sur son assentiment à se faire nommer au Roi. Je dis que je m'y attendois, car son imagination brillante & sa verve ambitieuse se prennent facilement de premier mouvement, quoique les symptomes extérieurs en soient tranquilles; mais la longue réstrénation de lui-même qu'il s'est éternellement commandée, & dont il a la plus persévérante habitude, le ramene aux héstitations de l'expérience & à la circonspection peut-être excessive que sa grande mésiance des hommes, & son soible pour sa réputation, ne cessent de lui comman-

der. Il m'a exposé avec beaucoup de détails les ménagemens qu'il devoit à la petite gloire, & pour trancher le mot, m'a-t-il dit, à la gloriole du Roi; puis reprenant la conversation où nous l'avions laissée, il m'a assuré que je me trompois sur Welner; qu'il étoit un des hommes de Berlin fur lesquels ils comptoit, & qui le voudroient plutôt qu'un autre; que je pourrois le voir aisément chez Moulines (son résident, homme rusé, mais trop oftenfiblement; ferviable pour mieux faire son métier d'espion, mais, s'offrant trop; appellé dans l'éducation du prince de Prusse, mais sans titre encore; déserteur du prince Henri depuis qu'il est à peu près clair qu'il ne sera rien; en général porté pour nous, & trop visiblement, car on l'appelle le confeiller privé de M. d'Est * *, mais uniquement attaché au fond à sa personnalité); qu'il (Welner) y va beaucoup; qu'assurément il ne s'ouvrira pas d'abord; mais qu'au demeurant il répétera tout ce que j'aurai dit au Roi, &c. &c. TOME I. Duc X

Duc a beaucoup répété d'ailleurs qu'il croyoit inutile & dangereux de le nommer; & enfin, mais avec difficulté, & pour ainfi dire malgré lui, il m'en a donné la bonne raison. Dans quinze jours il sera à Berlin, plutôt, peut-être; car (notez bien ceci) IL PAROIT QUE L'ESPERANCE DONNE'E PAR M. HAR-RIS (ministre d'Angleterre à la Haye) D'UN SECOURS PUISSANT ET EFFICACE, DANS LE CAS OU LE ROI DE PRUSSE VEUILLE ARBITRER LES AFFAIRES DE LA HOLLANDE A' MAIN ARME'E, A DONNE'E AU ROI LE DESIR DE CONFE-RER AVEC SES SERVITEURS. Je vous répete les propres mots du Duc, qui me fixoit beaucoup, & que je défie, nonfeulement d'avoir observé sur mon visage la plus légere trace d'émotion, mais encore de n'avoir pas été frappé d'un fourire presque imperceptible & trèsironique, comme si j'avois su & dédaigné la nouvelle. Toute ma réponse a été, en haussant les épaules, à la fin de la phrase: "Monseigneur, ce n'est pas à es vous " vous qu'il est besoin de dire que ce

" que Louis XIV, Turenne, Condé,

"Luxembourg, Louvois, & deux cens

" mille François n'ont pas fait en Hol-

" lande, la Prusse, surveillée de l'Empe-

" reur, ne le fera pas dans ce même pays

" foutenu de la France. . . . (1)"

Le Duc va donc, ou veut nous faire accroire qu'il va à Berlin, où l'on délibere fur les propositions de l'Angleterre. . . .

Eh bien! tant mieux; soyez tranquille; le Duc est plus Allemand que Prussien, & aussi bon homme d'Etat que grand guerrier. Il fera voir qu'une telle proposition est si absurde, qu'elle n'est probablement que la conception personnelle de cet audacieux & rusé Harris, qui veut à tout prix faire sa fortune, & enferrer dans un accès de sougue sa nation, plus habile que sage. Mais cependant je crois que mon voyage à Bruns-

⁽¹⁾ Il faut convenir qu'ici le voyageur a été mauvais prophete; il reste à savoir si c'est précisément sa faute.

wick est un heureux hazard; car bien que j'avoue, & avec un grand plaisir, que j'aie trouvé le Duc dans les principes les plus modérés, les plus fages & les plus François, politiquement parlant; je lui ai fait voir la chose, ou plutôt l'ensemble des choses, sous des points de vue nouveaux; & si, comme je persiste à le croire, ou plutôt comme je le crois bien davantage depuis que je fais que fon intrigue porte sur Welner, qu'il s'est ménagé de longue main (car cet homme a été chanoine à Halberstadt, où est le régiment du Duc); si la force des événemens le porte au timon, j'aurai les plus grands avantages pour traiter avec lui & l'affocier à nos vues. Au reste, il m'a dit de donner à M. d'Est * * ce trèsbon conseil, si le comte Finck meurt, & même, s'il ne meurt pas, de demander à traiter directement avec le Roi l'affaire de la Hollande, & tout ce qui y a trait. C'est le plus fûr moyen de battre en breche Hertzberg, qui décidément a été contrarié très-ferme par le Roi dans

cette

n

Ce

P

afl

de

fin

ma

cor

le

doi

fi v

cette affaire; & d'obtenir ce qu'on n'aura l'air d'attendre que de la judiciaire & de la volonté personnelle de ce prince : cela réussit avec tous les Rois, même les plus Vanswieten a obtenu de Frégrands. déric II lui-même par cette marche les choses les plus importantes; & certes elle est un peu plus sûre, cette marche, comme aussi plus noble que les souterreins de la flagornerie auprès du prince Henri, dont la protection affichée fait plus de mal à légation Françoise qu'elle ne peut jamais produire de bien dans les futurs contingens les plus favorables; car je ne suis pas très-éloigné de croire ce que dit nettement le Duc, que ce Prince partageur, s'il étoit le maître des affaires, feroit le plus dangereux ennemi de la liberté Germanique..... Il faut finir, car le temps pour chiffrer nous manqueroit : le reste de cette précieuse conversation vous viendra. Dites-moi, le plutôt qu'il sera possible, ce que je dois faire d'après tout ceci, & croyez que si vous trouvez un moyen quelconque X 3

de.

de m'accréditer secrétement auprès du Roi, ou même du Duc, vous ferez une très-bonne affaire.

Billet d'envoi.

Si vous croyez que je ne radote pas tout-à-fait, écoutez-moi : je vous adjure de lire & faire lire ceci avec la plus grande attention, & de ne pas me faire attendre une demie minute la réponse, fallût-il absolument pour cela se dépouiller pendant quelques heures de la légéreté du pays, ou même avoir de la suite tout un jour.

L E T T R E XXXVIII.

Berlin, 21 Octobre, 1786.

JE suis arrivé à cinq heures & demie du matin. Le Roi devoit faire manœuvrer sa cavalerie à six. Je suis monté à cheval aussi-tôt, pour voir l'état de sa fanté, & celui de sa physionomie, & pour m'acoster de quelqu'un, s'il étoit possi-La fanté est bonne, la physionomie foucieuse; on a long-temps fait attendre les troupes; on s'est, après deux charges, très-brusquement & ridiculement Rien de nouveau & d'assez imretiré. portant ne m'est parvenu pour ne pas employer le très-peu de momens que j'ai d'ici au courrier, & qui sont fort abrégés par vos huit pages de chiffres, à résumer les conséquences que j'ai tirées de l'importante conversation dont je vous ai X 4 rendu

rendu compte dans ma derniere dépêche, & de laquelle il m'est d'autant plus impossible de vous achever les détails, que le Duc m'ayant envoyé, une heure après que je l'eus quitté, son ministre des affaires étrangeres (M. de Ardensberg, de Reventlau), ils sont très-augmentés.

Il m'a paru quatre choses.

1°. Que, dans la confidence que m'a fait le Duc, il étoit entré une grande complication de sentimens, de mouvemens & d'intentions. Il veut que nous le portions au premier ministere de Prusse, mais avec mesure. Il n'est pas sûr que nous le désirions (J'ai fait tout ce que j'ai pu, pour l'en convaincre), cependant, absolument persuadé que se mêler des affaires de la Hollande, est une lourde faute, il désire que la Prusse se conduise bien, & que nous ayons l'influence du moins en ceci. Il a donc voulu m'aviser, & tout à la fois découvrir si je savois quelque chose, & si nous étions assez décidés pour soutenir la gageure; de là les commentaires postérieurs de Ardenberg,

ses fausses confidences de gazette. Le rappel, non seulement de M. de Coetlou-ry, mais celui de M. de Veirac; notre désertion du parti patriotique, &c. &c.; toutes choses auxquelles j'ai répondu en riant.

2°. Que la très-grande inquiétude du Duc est de savoir si nous sommes ou ne fommes pas Autrichiens, ou seulement même fi nous fommes à cet égard dans une telle indécision que les fautes ou les froideurs du cabinet de Berlin suffiroient pour nous pousser, au hazard de tout ce qui en peut arriver dans les futurs contingens, à seconder l'Empereur dans ses Je crois projets contre l'Allemagne. que, rassuré sur cet article capital, le Duc feroit François, car il est fort Allemand; & les Anglois ne peuvent que mettre le feu en Allemagne; nous seuls pouvons y maintenir la paix. Si ces liaisons avec l'Angleterre paroissent se resserrer, c'est, je pense uniquement la mésiance du sort de la Prusse, qui en est la cause: car il sait bien que ses combinaisons Angloises

1

font plus imposantes que solides, & que les Prussiennes, un peu plus subalternes, peut-être, sont bien moins hazardeuses.

3°. Lui & son ministre m'ont demandé & redemandé tant de fois sur quelle base je croirois pouvoir piloter la pacification de la Hollande, qu'il m'est venu dans l'esprit que le Duc fonge, peut-être, que si nous excluions l'alliance Nassau pour le Prince de Prusse, on seroit obligé de se rejetter sur la princesse Caroline de Brunswick, sa fille: ce foupçon est fondé fur des choses si fugitives, qu'il est impossible de l'appuyer par écrit, même de probabilités, & d'autant moins que n'ayant aucune espece d'instruction à cet égard, je n'ai nullement ofé m'avancer; je ne le donne donc que comme il m'est venu. tout, être peu instruit sur les affaires de la Hollande, m'a beaucoup nui en cette occasion. Si j'eusse pu m'hazarder, j'aurois puisé à cet égard jusqu'à tarir. feule chose bien positive qu'il ait décrété comme proposition, c'est une espece de conseil

conseil de régence coalitionnaire, sans lequel le Stathouder ne pourroit rien faire, & où seroient les Gislaer, Vanberckel, &c. &c. &c. &c.; mais où feroient auffi M. de Lynden, le gouverneur des enfans du Stathouder, &c. &c. A mon éternelle objection, comment foutiendrez-vous les mesures prises sous votre caution? Ils ont toujours répondu : s'il contrevient à ses arrangemens, nous l'abandonnerons. - Jusqu'à quel point, ai-je repris? & si ce n'est qu'amicalement, que lui importera votre abandon?-En un mot je me suis toujours tenu avec une obstination un peu mystérieuse, à dire que l'on n'ameneroit jamais à la raison le Stathouder, qu'on ne lui eût déclaré que le Roi de Prusse l'abandonnoit, sauf à rassurer à l'oreille la princesse.

4°. Il m'a paru que le Duc rouloit quelque grand projet dans sa tête pour la reconstruction de l'édifice Germanique; car ce prince habile sent que pour conferver cette ruine antique il faut l'étayer,

& même en reprendre sous œuvre quelques parties. Le seul desir qu'il m'ait clairement manifesté, c'est la séparation de l'électorat de Hanovre de la monarchie Angloise, & la sécularisation de certains Etats qui puissent contribuer un jour à un équivalent pour la Saxe. croit que le premier point s'obtiendroit, & même sans de grandes difficultés, si notre politique devenoit Angloise. croit que le second peut venir, quoique contraire à la ligue des princes, parce qu'à la mort de l'Electeur de Mayence on aura occasion d'y retoucher, ainsi qu'un prétexte naturel & légitime de faire expliquer les princes eccléfiastiques, qui, plus intéressés que tous autres à la liberté Germanique, sont toujours les premiers à tergiverser, &c. &c. Ceci décele du moins que tout attaché qu'il se montre à la confédération des princes, il y aura des moyens de lui faire entendre raison sur des modifications.

Ce qu'il faut que je sache maintenant, c'est: 1°, s'il faut le mettre en avant, vrai vrai moyen de l'écarter, ce qui ne me paroît pas être notre intérêt; car il est plus fage, plus habile, & moins susceptible de préjugés & de passions qu'aucun autre qui puisse arriver à cette place; 2° s'il faut échauffer & augmenter son parti, ce qui est travailler directement contre le parti du prince Henri, car le plan du Duc est exclusif; & à dire vrai il paroît tacitement fi convaincu que l'autre ne peut rien être, qu'il a beaucoup ajouté à mon opinion sur ce sujet; 3° jusqu'à quel degré je dois lui montrer de la confiance; car il est impossible d'en obtenir d'un homme avisé sans lui en donner, & je crois qu'il vaut mieux lui dire que lui laisser deviner.

Le comte Finck est sauvé. Le Roi est arrivé le 18 à huit heures du matin; il étoit parti de Breslaw le 17 à sept heures du matin. C'est une diligence incroyable; personne n'a pu le suivre. Ce jour là même il a été voir la Reine douairiere, & a donné ainsi lieu d'attribuer à mademoiselle de Voss cette course rapide &

périlleuse. On la dit grosse, mais 1° on ne peut pas le savoir, & 2° je crois que l'empressement seroit amorti, si cela étoit. On assure qu'elle a demandé deux cens mille écus; en ce cas sa destinée n'aura pas une grande latitude. Le Roi a fait une soule de nobles en Silésie comme ailleurs. Les gazettes vous les diront assez, sans que je charge de leurs inutiles noms cette lettre. Il va passer huit jours à Potsdam pour son travail sur le militaire. On parle d'un grand changement dans cette partie, lequel sera favorable aux su-balternes, repressif pour les capitaines.

Les Dantzillois, qui s'imaginoient apparemment que les Rois étoient des ogres, ont été si enchantés d'en voir un qui ne mangeoit pas leurs enfans, qu'ils se sont enthousiasmés jusqu'à vouloir se soumettre purement & simplement à la domination Prussienne. Les magistrats ont éludé comme ils ont pu, sous le prétexte que Dantzick étoit une cépendance de la Pologne; mais le mouvement a été si violent & si tumultuaire, que les cour-

riers

riers Prussiens & Polonois ont marché. Cet événement donnera l'éveil à l'Empereur & à la Russie: bonne circonstance pour nos affaires Hollandoises.

Au reste, M. de Hertzberg qui s'est permis encore plusieurs coups de tête en Silésie, & nommément dans son discours des hommages, où il a vraiment bravé l'Empereur d'une maniere fort indécente, comme s'il étoit dans sa nature de ne pouvoir s'accommoder d'un ordre de choses paisibles, M. de Hertzberg a eu le crédit de retarder la nomination de M. d'Alvensleben pour la mission de France, que le Roi avoit annoncée à souper. Devois-je m'attendre à cette reculade, quand je vous ai donné la nouvelle, que j'ai regardée comme si publique que je ne l'ai pas même chiffrée?

LETTRE XXXIX.

24 Octobre, 1786.

cl

JE commencerai cette dépêche par une anecdote parfaitement sûre, qui me paroît la plus décisive que l'on connoisse sur le nouveau regne. Qu'on se rappelle que j'écrivois le 29 août: (N° XVIII.) Le Roi paroît vouloir renoncer à tou"tes ses habitudes; c'est le prendre bien haut... Il se couche avant dix heures du soir, & il est levé à quatre.
"... S'il persévere il sera l'exemple unique d'une habitude de trente ans vaincue, & c'est en ce cas sans doute qu'il a un grand caractere qui nous déjouera tous...."

Eh bien! j'en jugeois comme tout le monde sur les apparences. La vérité est qu'à neuf heures & demie le Roi disparoissoit, Le prince Henri se regarde comme écarté par fystême & par goût. Il est persuadé ou croit être persuadé que la foule innombrable de sottises qui résultera de son éloignement (car dans son opinion fans lui le pays est perdu), fera recourir à son expérience, à ses talens, & qu'il refusera les tardifs secours qu'alors on implorera de son génie. Il ne pense pas que, même en lui accordant tous les rêves de son amour-propre, l'expression un pays perdu n'est vraie que relativement à un certain laps de temps & à un concours de circonstances qui n'éclosent que dans une période donnée, & TOME I. qu'ainsi qu'ainsi très-probablement il sera mort avant qu'on ait eu le temps de s'appercevoir qu'on a besoin de lui. Il vient passer quatre mois à Berlin, comme un martyr, dit-il, asin qu'on ne puisse pas dire qu'il a déserté la chose publique; ensuite de quoi Rheinsberg, le lac de Genêve, la France seront ses asyles. Il en trouvera facilement par-tout pour les consolations de son choix, aujourd'hui qu'il peut rester des heures entieres à jouer à colin-maillard ou à la mainchaude, chez les plus insipides comédiennes, telles que n'en offriroient point nos plus mauvaises villes de province.

La distribution du crédit d'ailleurs est la même. Hertzberg viole le Roi, qui probablement estime davantage le comte Finck, mais qui, n'en étant pas aussi pourchassé, le laisse dans une subalternité d'influence qui, d'apparente devient réelle, vu la facilité du maître. Les autres ministres sont à peu près comptés pour rien.

Welner

Welner augmente tous les jours en jurisdiction & Bishopswerder en crédit; mais ce crédit il ne paroît l'exercer ni en ostentateur ni en dupe. Ce ne sont ni des titres, ni des cordons, ni des départemens qu'il convoite. Tout au plus fera-t-il des ministres; il ne le sera jamais. Trois cens mille livres pour chacune de ses silles, un beau sief pour lui, des grades militaires (il passe pour un bon officier), voilà ce qu'il veut; voilà ce qu'il aura probablement. En attendant personne n'a rien, ni lui, ni Welner, ni Goertz, qui vit d'emprunt.

Bowlet:—crédit d'ingénieur-maçon & nul autre, il n'en comporte pas.

Goltz (le tartare) fin, rusé, dextre, peut-être même ambitieux; mais très-personnel & cupide: l'argent est sa pas-fion dominante, il aura de l'argent: c'est lui qui cependant influera probablement le plus sur le travail militaire, à moins que le duc de Brunswick ne s'en empare. Les mémoires relatifs au génie lui ont été remis.

Le colonel Wartensleben écarté sensiblement, & probablement vu les liaisons de sa famille avec le prince Henri, qui par delà tant d'autres désavantages, a celui que tous les entours du Roi s'accordent à l'exclure.

Les subalternes:—leur regne n'est pas venu. Il paroît que long-temps trompé par eux, comme prince de Prusse, le Roi le sait & s'en souvient, bien que par respect humain il veuille le dissimuler, du moins quelque temps encore.

Le maître enfin: qu'est-ce? Je perfiste à croire qu'il seroit téméraire de prononcer aujourd'hui; mais on seroit bien
tenté de répondre, le Roi des soliveaux.
Point d'esprit, point de force, point de
fuite, point de laboriosité, les goûts du
porc d'Epicure, & des héros seulement
l'orgueil, si pourtant ce n'est pas plutôt
encore de la vanité étroite & bourgeoise.
Voilà jusqu'ici les symptomes. Eh!
dans quelles circonstances? A quel âge?
A quel poste? Il me faut rappeller toute
ma raison pour douter; il me faudroit
l'oublier

l'oublier pour espérer. Ce qui vraiment est à craindre, c'est que le mépris universel qu'il encourra bientôt ne l'irrite & ne lui ôte même l'espece de bonté qu'il montre. C'est une bien redoutable soiblesse que celle qui réunit à la soif esprénée des plaisirs sans choix & sans délicatesse, le desir du secret, dans un poste où rien ne peut être secret.

Je ne fais pas au reste ici le second tome de madame de Sévigné. Je ne dis pas du mal de Frédéric-Guillaume, parce qu'il ne me regarde pas, comme elle disoit du bien de Louis XIV, parce qu'il venoit de danser un menuet avec elle. Hier à la cour de la Reine il m'a adressé trois fois la parole, & c'est la premiere fois qu'il l'a fait en public. Vous avez été à Magdebourg & à Brunswick?-Oui, Sire.-Avez-vous été content des manœuvres?-Sire, j'ai beaucoup admiré.-Mais c'est la vérité & non pas un compliment que je vous demande. - Sire, la vérité est selon moi que Votre Majesté seule manquoit à ce superbe spectacle.-Com-

Y 3 ment

ment se porte le Duc?—Parsaitement bien, Sire.—Viendra-t-il bientôt? Votre Majesté seule le sait à ce que j'imagine.
.... Il a souri. Voilà l'échantillon. Vous croyez bien que ce qu'on peut me dire devant toute la cour m'est infiniment indissérent; mais ce ne l'étoit pas aux spectateurs, & je note ceci, comme ayant paru entrer dans la réparation arrangée pour la France. Or la voici cette réparation. Jugez de l'esprit à expédiens de la cour de Berlin! car je suis convaincu que de la meilleure soi du monde on vouloit plaire à M. d'Est * *.

D'abord on a déterminé que la Reine feroit un lotto & non pas une partie privée, afin que plus de monde fût admis à sa table. Ensuite & après que toutes les princesses, le prince Henri, le prince Frédéric de Brunswick, le prince de Holsteinbeck ont été priés & placés, M^{lle} de Bishopswerder, dame d'honneur chargée de la partie, a nommé M. d'Est **: puis la Reine appercevant milord Dalrymple lui a fait signe, & au

moment même dit de se placer. Le ministre de France & celui d'Angleterre ont donc été les seuls ministres étrangers de cette partie; de sorte que le prince Reuss & M. de Romanzow sont restés sur la même ligne d'exclusion, comme ils avoient été sur la même ligne de faveur. Il est difficile d'être plus gauche & plus inconsidérée. C'est maintenant que s'aggrave mon regret de ce que M. le comte d'Est * s'est cru obligé de se fâcher le premier jour de cour de la Reine; car je ne vois plus de réparation possible qui ne soit un maussade replâtrage après l'ineptie d'hier.

Au reste je suis sûr qu'on n'a pas voulu blesser, qu'on a voulu même réparer. Pour traiter la chose moins en petit, je me persuade qu'on a tort de dire que le Roi hait les François. Il ne hait rien; à peine aime-t-il quelque chose; on lui a fait entendre qu'il falloit être Allemand pour se frayer une carriere personnelle & glorieuse; il se rabaisse au niveau de sa nation, au lieu de s'efforcer d'élever sa

Y 4 nation,

nation, parce que sa vue ne porte pas plus loin. S'il a une vive répugnance pour quelque chose, c'est pour les gens d'esprit, parce qu'il croit qu'avec eux il faut absolument faire & entendre de l'esprit; or il hait l'un, parce qu'il désespere de l'autre; il ne sait pas qu'il n'y a que les gens d'esprit qui fachent n'en point avoir. Son parti paroît irrévocablement pris de tout traiter à l'amiable, sans hauteur ni menaces. Mais il vient toujours de Berlin au Stathouder deux versions dont le Prince ne manque pas de choisir celle qui flatte sa passion dominante.

On fait à un mille d'ici des expériences d'artillerie très-secretes: elles sont consiées au major Tempel-Hoff. Un très-petit nombre d'officiers-majors y est admis. Les capitaines en sont exclus. L'emplacement est couvert de tentes, gardées par des sentinelles nuit & jour. Je tâcherai de découvrir ce que c'est.

J'ai oublié de vous dire, de Brunswick, que je tenois de la Duchesse que le prince prince de Galles fait consulter les plus habiles avocats de l'Europe, pour savoir, si épouser une catholique, peut, soit par les loix positives de l'Angleterre, soit par celles d'aucune autre nation, soit dans les maximes du droit public de l'Europe, l'exclure d'une hérédité quelconque, & notamment de celle de la couronne. Il paroît qu'il y a beaucoup d'imprudence dans cette espece d'appel présomptif des opinions Britanniques à celles des avocats.

Une anecdote moins importante, mais plus piquante peut-être, c'est que le Margrave de Bade-Baden a envoyé ici pour complimenter M. Edelsheim, le frere de celui de ses ministres qu'on appelle le Choiseul de Carlsruhe. Or voici l'histoire de ce complimenteur, arrivé beaucoup après tous les autres. Dans le temps qu'on doutoit des talens prolifiques du pere des cinq enfans royaux, on vouloit donner un amant à une dame (la Reine divorcée & reléguée à Stettin) qui en auroit bien pris sans cela. Les freres

freres du duc de Brunswick furent chargées de ce choix. Ils les prenoient dans un étage trop bas; alors on jetta les yeux sur Edelsheim, qui fut assez publiquement chargé de ce grand œuvre. Il fut ensuite envoyé à Paris pour une autre commission, dont il s'acquitta mal; on le mit à la Bastille, à ce qu'on m'assure; il en sortit, revint, sut disgracié, puis remis en activité, envoyé auprès des diverses cours d'Allemagne en 1778.

... Et c'est cet homme que dans sa haute sagesse le Margrave envoie au Roi de Prusse, qui s'est mis lui-même à rire en le voyant.

P. S. Hier à onze heures du matin, le Roi, enfoncé dans un carosse gris, est allé seul à Mon-Bijoux, où il est resté une heure, & d'où il est forți couvert de sueur & très-enflammé. Est-ce le triomphe de mademoiselle de Voss? Il est impossible de le savoir encore; rien n'a transpiré non plus des lettres que M. de Callenberg a apportées du Stathouder.

Muller

Muller & Lansberg, secretaires privés du cabinet, avoient demandé leur retraite avec assez d'amertume, leurs services n'étant apparemment plus nécessaires, disoient-ils, puisqu'on ne daignoit pas même les instruire de ce qu'ils avoient à répondre, & qu'on envoyoit au Roi les lettres toutes dressées. Ils restent, & c'est par Bishopswerder que le raccommodement s'est fait. Il paroît qu'il se ligue avec Welner contre Hertzberg, même sans trop s'én cacher.

Le Roi ne va plus que vendredi à Potsdam: on croit que c'est afin de donner au Duc le temps d'arriver pour le travail militaire. C'est une étrange manie que de vouloir rendre raison de tous les caprices des Rois.

LETTRE XL.

28 Octobre, 1786.

'AI passé la soirée, hier, avec le Prince Henri: le Roi avoit confacré à ce palais presque tout son après dîné la veille; car de chez le Prince il avoit été chez la Princesse, où il a joué, & pris le thé avec Mile de Voss, entr'autres dames d'honneur. Cette espece de réconciliation avec le Prince, (laquelle pourtant n'est que de la simple courtoisie, soit montrée à la visite chez la Princesse, que le Prince regarde comme fa plus cruelle ennemie), cette réconciliation (& c'est presque le mot propre, car la froideur étoit très-grande) paroît être l'ouvrage de la politique de Welner, qui dans sa lutte contre Hertzberg a voulu, si ce n'est l'appui du Prince, du moins sa neutralité; & la haine de ce foible mortel est si aveugle, en effet, que combinée avec les espérances de son ambition, qui ne se désabusera pas aisément, elle lui a suffi pour se jetter encore une fois à la tête du Roi, & par consequent pour se reculer s'il étoit possible. Au reste, lui-même ne fait pas grand fond fur ce rapprochement simulé, d'autant plus suspect, qu'il se trouve placé à la veille d'une absence de quinze jours, après laquelle il ne sera pas difficile de trouver des prétextes de ne pas se voir de quelque temps encore, si le Roi le juge à propos. Mais le Prince croit son ennemi mort, & il s'en réjouit comme un enfant, sans penser que c'est le moyen le plus sûr de le resfusciter.

En effet, M. de Hertzberg paroît avoir fait son sort. En Silésie, il avoit eu des déboires assez viss; quelques brusqueries, quelques contrarietés, le chagrin de voir rayer de la liste des comtes, le frere de son ancienne maîtresse. Dès la Prusse même il auroit dû s'appercevoir que ses jactances

jactances ne plaisoient pas. Lorsqu'aux hommages il lut la liste des comtes, il s'arrêta à son nom afin que le Roi le prononçât lui-même du haut de son trône, & le Roi eut la malice de n'en rien faire; de sorte que le comte de Hertzberg n'a été inauguré que le lendemain dans l'antichambre.

Mais ce qui l'a probablement perdu, s'il l'est en effet, ce sont ses manieres hautaines avec Welner, le moins oublieur des hommes, & qui, dans ses projets d'ambition, n'avoit pas besoin de cette rancune pour hair & desservir le ministre. Celui-ci l'a fait attendre dans son antichambre des heures entieres, l'a reçu & tenu debout dans fa chambre, ne lui a parlé qu'un petit nombre de minutes, & l'a congédié avec des airs qui ne sont bons qu'à offenser. Welner a juré sa perte, & Bishopswerder le seconde. paroît probable du moins dans toute l'acception du mot crédit; je l'aurois deviné aujourd'hui à sa seule politesse. avoit un grand dîner d'étrangers, dont, pour

pour cette fois, M. d'Est * * & moi nous étions; & toutes les prévenances ont été pour nous. Cela est gauche & bas. Etrange fingularité que ce mêlange de roideur & de foiblesse, par lequel les demi caracteres se perdent. Machiavel a raison: tout le mal de ce monde vient de ce qu'on n'est pas assez bon ou assez méchant. Quoi qu'il en foit, il est certain du moins que M. de Hertzberg a reçu une défense feche & positive de se mêler directement ni indirectement des affaires de Hollande, d'où M. de Callenberg, au reste, paroît n'avoir rien apporté de particulier. C'est tout bonnement du service qu'il demande, & ses lettres étoient de fimples recommandations.

Ce n'est pas pour Hertzberg que l'on ne rappelle pas Thulemeier; c'est pour le comte Finck. La mere de cet envoyé a été liée de tout temps très-tendrement avec ce ministre, & c'est même le mari de cette vieille amie qui sit entrer le comte dans le département. Après tout, le rappel ou non rappel de Thulemeier est à présent, ce me semble, un objet de bien peu d'importance. Sa mission est sinie de fait depuis l'arrivée du comte de Goertz, & je ne crois pas même qu'on reçoive de ses dépêches.

Le fort de Launay est décidé d'avant hier au foir par une lettre très-févere. Il est hors d'activité, & pour toute retraite on lui offre une pension de deux mille écus, pourvu qu'il reste dans les Etats du Roi. Il faut convenir que fon compte rendu est un chef-d'œuvre d'égoïsme & d'impéritie, & qu'il pourroit être victorieusement réfuté, quoique le mémoire des commissaires où ils l'ont entrepris foit pitoyable. Au reste, il a constaté deux faits, dont l'un bien curieux & l'autre décisif contre sa propre gestion; à savoir qu'il a fait entrer dans les coffres du Roi en dix-neuf ans quarante-deux millions fix cens quatrevingt-neuf mille écus d'Empire, ou plus de cent-soixante-dix millions de notre monnoie par delà ses fixations, qui montoient à cinq millions d'écus annuels. Quelle Quelle entorsion terrible! L'autre fait est que la régie coûte plus de quatorze cens mille écus annuels ou près de fix millions en frais de perception, qui, au premier apperçu des affaires & des circonstances locales, peuvent être réduites au moins des deux tiers. Mais on n'emploie pas en ce moment un seul homme qui paroisse en être aux élémens; il est de fait qu'on n'a pas pu rédiger encore un tableau général de la recette & de la dépense, ni classer une seule des branches du revenu, en sorte qu'il n'est pas encore un feul objet, pas même le dîner du Roi, qui soit nettement assigné. Ceci est un cahos, mais c'est le cahos tranquille. Tout est en stagnation, finances, militaire, civil. En général cela vaudroit fûrement mieux que trop gouverner dans un pays constitué, où la fagesse particuliere l'emporteroit sur la folie publique. Mais on est si accoutumé ici que le Roi travaille, ou plutôt qu'il fasse tout; on a si peu l'habitude d'y suppléer TOME I. (quoi-Z

(quoique la chose une fois ordonnée on sache fort bien le tromper); on est si éloigné même de lui proposer, que la stagnation est un détraquement réel de la machine; & ce détraquement que ne peut-il pas devenir dans un Etat qui a des bases si fragiles, quoiqu'à la vérité, habité par un peuple si lent, si lourd, si peu passionné, que difficilement une secousse y sera subite! Quoiqu'il arrive le vaisseau coulera bas plus ou moins insensiblement, s'il ne survient pas de pilote, mais il ne chavirera pas.

Encore une fois il faut attendre; il feroit téméraire de vouloir discerner quelque chose dans ces ténebres visibles; il faut attendre, dis-je, pour savoir du moins si le Roi aura ou n'aura pas le courage de prendre un ministre principal. Son avénement seroit une véritable révolution, qui peut tout changer, soit en bien, soit en mal.

Ce qu'il faudra beaucoup surveiller quand on pourra pronostiquer le sort de

ce gouvernement-ci, c'est le duc de Brunswick, s'il n'y est point appellé, & qu'il y ait apparence de naufrage. Ce prince n'a que cinquante ans, & certes il est ambitieux. Si jamais il peut se résoudre à quelque chose de hazardeux, & qu'il ne compte plus fur la Prusse, il foufflera sur toutes les combinaisons Germaniques, comme le vent du nord fur de foibles roseaux. Sa tournure & fes manieres ne sont pas compatibles avec l'Angleterre, qui d'ailleurs ne peut qu'accidentellement agir dans le continent. Mais mon imagination fe figure telle circonstance où je le crois capable de se jetter du côté de l'Empereur qui le recevroit à bras ouverts. Et que ne pourroit pas le duc de Brunswick à la tête de l'armée Autrichienne? Quel danger pour l'Allemagne! Quelle existence pour lui qui aura peu de frein, s'il lui faut prendre un parti désespéré? car il ne sauroit souffrir ses fils, si ce n'est le cadet qui promet de n'être pas aussi stu-Z 2 pide

pide que les autres.

On a manqué la bonne maniere de le lier: c'eut été de le mettre absolument à la tête de la confédération des Princes. S'il les déserte, je crains fort qu'il n'en soit le destructeur.

Le baron de H * * * est arrivé, & il n'a pas été reçu par le Roi, comme on s'y attendoit. Un certain énergumene de musique, appellé le baron de Bagge est aussi à Berlin. Je crois que tous tant qu'ils sont ils se hâtent trop. Il est dans la ferveur du système Allemand, & sur-tout avide de faire dire qu'il suit d'autres erremens. Depuis qu'il est Roi, le banquier de la Valmour a eu ordre d'envoyer ses comptes, pour qu'ils sussent ultérieur à cette fille qui eut autresois sur

fur lui tant d'empire. On dit qu'il revient le 3 de Potsdam, & je crois en derniere analyse qu'il ne fera qu'y chasser. Le prince de Dessau y arrive demain au soir: je ne doute pas qu'il n'y ait quelque évocation d'ames.

LETTRE XLI.

quelque évecution d'arres.

s prince de Della y arrive de-

ar lai tanc d'empire. On di qu'il re-

30 Octobre, 1786.

JAI remis à Struensée sur sa demande, les notes suivantes; l'une sur la possibilité d'un placement dans les essets publics de France; l'autre sur le traité de commerce, sur les placemens d'argent dans les essets publics de France. Il y a deux sortes d'essets publics en France; ceux dont le revenu ou leur rapport est sixe & certain, & qui n'ont rien d'éventuel, & ceux qui produisent des dividendes ou partages de bénésices, sujets à des vicissitudes & à des variations en hausse ou en baisse.

Dans cette derniere classe sont principalement les actions des compagnies publiques ou favorisées; telles que la caisse d'escompte, les eaux de Paris, la

com-

compagnie des Indes: tous ces effets ont été successivement ou en même temps livrés à tous les excès de l'agiotage. On a perdu, pour ainsi dire, toute idée de leur valeur réelle, de leur rapport effectif, pour se livrer à toutes les exagérations des joueurs sur des objets que l'on ne peut pas soumettre à des calculs exacts. On a même été moins occupé de rapprocher les prix de ces actions de leur yéritable valeur, que de les balotter d'après de prétendues notions sur l'imposfibilité de livrer les quantités vendues : on a fait accaparement fur accaparement, affociation pour la hausse, association pour la baisse. Tout ce que le mensonge, l'intrigue & l'astuce ont pu imaginer, a été mis en œuvre pour faire hausser ou baisser les prix; & quoique la violênce de ce jeu ne dure que depuis environ deux ans, beaucoup de gens s'y sont déja ruinés, & beaucoup d'autres s'y sont défhonorés, en se mettant à couvert de la loi, pour éluder leurs engagemens.

Z 4

L'autre

L'autre genre de placement, le feul peut-être qui mérite ce nom, sont les contrats & les effets royaux proprement dits; les contrats rapportent cinq & demi à fix pour cent au plus. Un seul effet au porteur en rapporte davantage, c'est l'emprunt de cent vingt-cinq millions, qui ne se vend sur la place qu'à deux pour cent de bénéfice, quoiqu'il y ait neuf mois d'intérêts échus, & qu'il offre réellement un intérêt de bien près de sept pour cent par an. Il n'est pas possible qu'il reste long-temps à ce taux. Soit que l'on veuille y placer d'une maniere permanente, ou pour une spéculation de quelques mois seulement, cet emprunt mérite une préférence décidée sur tous les autres. Chaque année le bonifie réellement, puisqu'avec un intérêt toujours égal de cinq pour cent l'an, on marche toujours vers un remboursement plus avantageux. En janvier 1787 & 1788 ces remboursemens se feront sur le pied de quinze pour cent de bénéfice sur le capital; ensuite ce bénéfice monte à vingt pour cent, & de trois ans en trois ans vingt-cinq, trente, trente-cinq, quarante, quarante-cinq, cinquante; & enfin pour la derniere année à cent pour cent, le tout indépendamment de l'intérêt à cinq pour cent, jusques & compris l'année du remboursement, la derniere année à cent pour cent de bénésice seulement exceptée. On peut conserver ce placement sous sa forme originaire d'effet au porteur, ou, si l'on veut, on peut le faire constituer en contrat, sans rien changer pour cela à l'ordre du remboursement.

Ceux qui achetent dans le projet de garder, devroient préférer de le faire constituer en contrats, parce que sous cette forme il ne peut être volé, brûlé, ni détruit; ceux qui achetent par spéculation pour revendre font mieux de garder les effets au porteur, parce qu'alors la vente n'en éprouve ni retards ni formalités.

Les emprunts publics en France doivent être regardés comme finis, toutes les dettes de la guerre étant payées; de sorte que si l'on emprunte désormais, ce ne

fera probablement (1) que de petites sommes, pour parer aux remboursemens annuels dont les finances sont chargées pendant cinq ou fix ans encore. Mais ces emprunts ne présenteront aux prêteurs que de médiocres avantages; le taux de l'intérêt a une tendance naturelle à baisser, d'après la prospérité générale du royaume, & par conséquent l'emprunt de cent vingt-cinq millions préfente une probabilité de hausse, qui chaque jour peut se réaliser, & dont on ne peut s'assurer qu'en y plaçant promptement. Cette probabilité peut même s'appeller certitude, quand on confidere d'un côté la nature de l'emprunt, qui est le plus fage, le plus folide, le plus avantageux aux prêteurs, & le mieux combiné à tous égards que l'on ait jamais fait; d'un autre côté le concours des circonstances, qui toutes se réunissent à

⁽¹⁾ On ignoroit alors, & l'on ne devinoit pas la fublime invention des emprunts graduels & successifis.

faire présumer que le crédit de la France & la confiance dans ses effets royaux ne pourra que s'accroître & s'affermir de plus en plus.

Sur le traité de commerce.

mafactures isnitoritari

Il paroît que le traité de commerce plaît beaucoup aux deux parties: les Anglois y voient un grand débouché pour leur lainage, leurs cotons faconnés & leur quinquaillerie. Nous comptons fur une très-grande exportation de nos vins, nos toiles, batistes, &c. & probablement tous ont raison, mais avec des modifications que le temps seul peut apprécier.

En général, le traité paroît avoir confacré un principe trop souvent méconnu, que les droits modiques sont les seuls moyens de préserver le revenu, & de prévenir la contrebande; ainsi dix à douze pour cent sont les droits que les marchandises Angloises vont payer. Si dans les premières années l'avantage pourroit sembler fembler être du côté des Anglois, il est clair que chaque année le commerce François gagnera du terrein par là, d'autant que rien ne s'oppose à ce que nos manufactures imitent peu-à-peu les produits de l'industrie Angloise, tandis que la nature ayant refusé à l'Angleterre le sol & le climat, qui seuls peuvent produire nos vins, il seront toujours dans

notre dépendance à cet égard.

Il est certain que les vins de Portugal continueront à être consommés en Angleterre en assez grande quantité. La génération qui s'éleve préférera les vins de France: cela est prouvé par l'exemple de l'Irlande, où il se boit dix sois plus de vin de France, que de celui de Portugal. Les vins de France ne devant désormais payer en Angleterre que les mêmes droits que ceux de Portugal y paient aujourd'hui, c'est-à-dire quarante livres sterling par tonne, ou environ vingt-quatre sols de France la bouteille, nos vins de Médoc pourront s'y vendre à bon marché, & seront préférés aux vins

de Portugal. Les Anglois pourroient, à la vérité, baisser les droits actuels sur les vins de Portugal; mais ils craindroient de les diminuer sensiblement, pour ne pas compromettre le produit de leurs brasseries, qui forment la branche la plus importante de leurs droits d'accise, & rapportant annuellement plus de dixhuit cent mille livres sterlings.

En tout, le traité sera incontestablement avantageux aux deux pays; il procurera une augmentation de jouissances à leurs habitans, & de revenus à leurs Souverains respectifs; il tend à rapprocher des Anglois, des François; en général, il porte sur ces principes libéraux qui conviennent aux grandes nations, & dont la France devoit d'autant plus donner l'exemple, que c'est le pays de l'univers, qui, par ses avantages naturels, gagneroit le plus, à ce que de tels principes sussent universellement établis dans le monde commerçant.

LETTRE XLII.

31 Octobre, 1786.

On a dit aussi (& c'est le prince Ferdinand) que c'étoit moi qui avois résuté le compte rendu de Launay. Depuis ce moment j'ai été me faire écrire chez Launay tous les jours, & j'ai déclaré qu'en pareille matiere tourmenter les personnes me paroissoit si peu nécessaire aux choses, qu'indépendamment de la lâcheté de frapper sans mission un homme dans le malheur, il n'y avoit qu'un sat qui eût pu inventer une méchanceté si bête.

Sur une réplique à la réfutation de fon compte rendu, Launay a reçu une lettre lettre si dure, qu'il a demandé sur le champ la permission de se retirer. Le Roi a répondu que cette permission lui seroit accordée quand la commission n'auroit plus besoin de lui.

On murmure hautement ici, après en avoir long-temps parlé fourdement, qu'il se machine un traité entre la Russie, l'Autriche & la Prusse, dont le prétexte est la pacification de la Hollande. J'avoue que je ne vois pas à cela la plus légere apparence pour le moment. Le Roi, ni aucun de ses ministres, ne me paroissent avoir assez d'étendue dans l'esprit pour une pareille conception. Cependant c'est le cas affurément d'y faire une attention sérieuse.... Comme je finissois cette phrase, je reçois avis fûr que le docteur Rogerson, médecin favori de la Czarine, celui-là même qu'elle a envoyé à Vienne, & dont je vous ai parlé dans mes premieres dépêches, vient d'arriver. C'est le cas, ou jamais, de faire la guerre à l'œil; mais ce genre d'escrime n'appartient qu'aux ministres; eux seuls en ont les moyens, ne fût-ce que par la toute puissance des petits soupers, qui sont des tamis pour les secrets. Au reste, ce Rogerson revient d'Angleterre par Amsterdam, & sa route naturelle étoit bien de passer ici. Cependant je répete qu'il faut observer de près le cabinet d'Autriche & de Saint Petersbourg, tout convaincu que je sois, quant à présent, que l'Empereur ne tend que des pieges à ce pays-ci. Ajoutez à tout ceci que je crois m'appercevoir très-clairement que le prince Henri se dégallomanise; cela ne l'avancera de rien, car c'est comme anti-Henri qu'on est anti-François, & non pas comme anti-François qu'on est anti-Henri. Mais ce prince est turbulent, faux, perfide: autrefois il a réussi à Saint Petersbourg. Il peut se flatter que si l'on a besoin de ce cabinet on penfera à l'employer, & jamais on ne refsembla mieux par la morale à feu Erostrate.

Le duc de Brunswick est arrivé samedi soir à Potsdam; c'est une espece de secret

Le dimanche on n'avoit cret à Berlin. encore fait que de la musique & des revues; mais il est certain que du dimanche au mardi il est parti deux courriers. n'en fais pas davantage; je manque de moyens pécuniaires & autres; mais c'est une chose si incommode que le désordre intérieur; quelques-uns des favoris font si intéressés à le faire cesser, du moins dans certaines parties, puisqu'ils n'ont pas le fol, & il est à un tel excès dans le palais, que je ne puis pas ne point foupconner qu'il y a quelque grand objet de distraction qui absorbe le peu de momens que le Roi consacre au travail.

Il a eu une secousse intérieure, où il s'est fait violence. Un de ses écuyers favoris, Rumpel, fort insolent de sa nature, & au point qu'à une revue il lui est arrivé de frapper un gentilhomme, sans qu'il en soit résulté aucune autre suite, a eu un démêlé de subordination très-vif avec M. de Lindenau, nouveau premier écuyer, Saxon, ami de Bishops-werder qui l'a sait placer. Lindenau a Tome I. A a envoyé

envoyé l'infolent favori aux arrêts, & a rendu compte au Roi; celui-ci a fait un foubrefaut violent; mais après quelques fecondes de filence, il a non-seulement donné raison à M. de Lindenau, mais confirmé les arrêts d'une maniere trèsfeche, & pour un terme indéfini. Cela a rendu quelque énergie aux chefs, & tempéré un peu l'insolence des sous-ordres.

D'un autre côté, la division se met dans les favoris. Goltz & Bishopswerder ont eu un différent très-férieux en Silésie. Le Roi ayant fait je ne sais quelles nouvelles nominations. Goltz s'en tu fi froidement, que le Roi a voulu favoir les motifs de cette improbation tacite: C'est, a dit Goltz, que Votre Majesté nous inonde de Saxons, comme s'il n'y avoit point de sujets chez elle.-Bishopswerder arrive peu de momens après, propose un Saxon; & le Roi lui dit très-brusquement: Eb, Sacredieu! vous ne me proposez jamais que des Saxons.-Probablement dans l'explication qui a suivi cette brusquerie, le ROL Roi aura été indiferet; toujours est-il vrai que Bishopswerder en a eu une très-vive avec Goltz? Cela est replâtré; mais on peut conclure, avec probabilité, que Goltz le tartare & Bishopswerder le débonnaire, ne sont, ni ne seront très-cordialement ensemble. C'est le dernier qui a fait venir l'insignifiant duc de Holssteinbeck, & qui le porte au commandement des gardes, pour écarter de ce poste l'ancien favori Wartensleben.

Un cran plus bas, il semble que Chauvier reprend du crédit. Il a cru dans le commencement du regne, que la morgue de secretaire avanceroit ses affaires : elle les a reculées ; il paroît qu'il se retourne, qu'il reprend le département du maquerellage, des complaisances subalternes, même de l'espionnage, & que cela lui réussit.

Le Roi revient mercredi, pour repartir le jeudi, dit-on. Je n'entends rien à cette marche; mais ne seroit-ce pas un peu pour écarter le prince Henri, sans se brouiller avec lui? Ce Prince se

Aa2

trouvera étranger aux affaires par la seule topographie du Roi.

Le ministre de Blumenthal a demandé assez nettement sa démission au Roi, se plaignant que Sa Majesté, qui avoit chamarré de cordons quelques-uns de ses serviteurs moins anciens que lui, ne lui eût pas donné cette marque d'honneur. Sa retraite, qui n'est pas accordée, est un objet de peu d'importance; mais on dit que le Roi ne demande pas mieux, afin d'avoir une place à donner. nonce, & d'un assez bon coin, que cette place, ou plutôt une place principale, fera tout à l'heure arrangée pour un homme très-marquant, & qui déplaira Je ne puis ni deviner à tout le monde. qui c'est, ni croire que le Roi ait la force de déplaire à tout le monde.

Hertzberg est toujours en baisse, si ce n'est en chûte de crédit. Il est de fait, que, depuis le retour de Silésie, il n'a pas dîné avec le Roi.

Welner est à Potzdam.

Ne

Ne vous laissez pas persuader par la légation, qu'il n'y a rien à craindre du côté de l'Autriche. Je suis convaincu que le Roi n'a pas un parti pris; que l'Empereur le tâte, & que quelque chose nous échappe. Rien de moins extraordinaire assurément, quant à moi. J'avoue que je suis surpris moi-même de tout ce que je parviens à savoir, quelque peu que ce soit; mais il ne peut y avoir de secret ici pour le ministre de France, que faute d'argent ou d'activité.

On vient de me conter que le général Rodig avoit appellé en duel le comte de Goertz; on n'en dit pas le sujet, & cela me paroît peu vraisemblable; cependant la nouvelle est de bon lieu, quoique d'un jeune homme.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Ac vous tries plant anovior Control of the Arms of the Arm Topic businessing to map A sepprings. 99. to the control of the state of the state of the The name of the second displacement to the elettera ar lanb rechtigen bevort. glino da la companio de la companio production to the fig. (Clear per from)

